

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA PSYCHANALYSE ENTRE HERMÉNEUTIQUE,
NATURALISME ET PSYCHOLOGIE ORDINAIRE

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
THOMAS CHAMARD-BERGERON

NOVEMBRE 2021

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Ce mémoire doit évidemment beaucoup à mon directeur, M. Luc Faucher, qui a su orienter mon attention vers des textes et, plus généralement, des problématiques théoriques qui m'étaient jusqu'alors inconnus. La qualité de ce mémoire en a indéniablement été enrichie. Ses commentaires bienveillants à propos des différentes ébauches du mémoire m'ont également permis de préciser ma pensée ainsi que de mieux circonscrire les thèses qui y sont exposées.

Je remercie également les membres du jury, MM. Vincent Guillin et Pierre Poirier, qui ont contribué, par leurs remarques judicieuses, à resserrer la démarche argumentative du mémoire qui en a, du moins je l'espère, gagné en clarté d'exposition.

Enfin, je me dois de souligner les encouragements constants que j'ai pu recevoir de ma compagne, Sophie, de mes parents, Louise et Robert, et de mes deux sœurs, Élodie et Julia.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----|
| REMERCIEMENTS | ii |
| RÉSUMÉ | v |
| INTRODUCTION | 1 |
| CHAPITRE I PREMIÈRES CRITIQUES PHILOSOPHIQUES DE LA PSYCHANALYSE | 16 |
| 1.1 La confusion des raisons et des causes : la critique wittgensteinienne de la psychanalyse..... | 17 |
| 1.2 Une doctrine irréfutable : la critique poppérienne de la psychanalyse | 20 |
| 1.3 Les limites de la compréhension : Jaspers et la psychanalyse | 23 |
| 1.4 Un inconscient trop « conscient » : critique sartrienne de la psychanalyse . | 26 |
| 1.5 Conclusions du premier chapitre | 29 |
| CHAPITRE II LES REFORMULATIONS HERMÉNEUTIQUES DE LA PSYCHANALYSE | 32 |
| 2.1 Paul Ricœur : la psychanalyse entre herméneutique et énergétique | 34 |
| 2.2 Ricœur : Le récit psychanalytique comme herméneutique de soi..... | 39 |
| 2.3 Serge Viderman : L'espace analytique..... | 47 |
| 2.4 Roy Schafer : le langage d'action | 51 |
| 2.5 Bilan des reformulations herméneutiques de la psychanalyse | 56 |
| CHAPITRE III LES REFORMULATIONS NATURALISTES DE LA PSYCHANALYSE | 66 |
| 3.1 Grünbaum : la psychanalyse n'est pas infalsifiable | 67 |

| | | |
|--|---|-----|
| 3.2 | L'argument de l'accord comme méthode de validation des hypothèses psychanalytiques | 71 |
| 3.3 | Les observations cliniques faites par l'analyste sont-elles suffisantes pour valider la théorie freudienne? | 75 |
| 3.4 | Comment valider la théorie psychanalytique par des moyens extra- cliniques? La réponse de la psychologie expérimentale | 77 |
| 3.5 | Valider la psychanalyse par les neurosciences? La neuropsychanalyse | 83 |
| 3.6 | Le « rêve de Freud » d'une science interdisciplinaire de l'esprit..... | 92 |
| 3.7 | Bilan des reformulations naturalistes de la psychanalyse | 97 |
| CHAPITRE IV LA PSYCHANALYSE COMME EXTENSION DE LA PSYCHOLOGIE ORDINAIRE | | 101 |
| 4.1 | La solution au problème de l'acrasie et de la duperie de soi chez Donald Davidson..... | 106 |
| 4.2 | Le partitionnisme fort de David Pears..... | 112 |
| 4.3 | Tamas Pataki : le recours aux agents intrapsychiques | 114 |
| 4.4 | Sebastian Gardner : l'explication de l'irrationalité par une nouvelle taxonomie des états mentaux..... | 121 |
| 4.5 | Bilan des reformulations de la psychanalyse comme extension de la psychologie ordinaire | 131 |
| CONCLUSION..... | | 137 |
| BIBLIOGRAPHIE | | 143 |

RÉSUMÉ

La psychanalyse a fait, dans les premières décennies qui ont suivi sa naissance, l'objet de plusieurs critiques philosophiques qui ont souligné ses ambiguïtés conceptuelles. Pour répondre à celles-ci, plusieurs reformulations de la doctrine freudienne ont été proposées. Ce mémoire se propose d'abord d'exposer ces critiques dues à des plumes prestigieuses (Wittgenstein, Popper, Jaspers et Sartre), puis d'évaluer les reformulations qui se sont attachées à préciser, voire parfois à corriger, la doctrine eu égard aux objections soulevées. Trois types de reformulations ont été distingués : les reformulations herméneutiques, naturalistes et enfin celles qui reposent sur une conception de la psychanalyse comme étant une extension de la psychologie ordinaire. Les reformulations herméneutiques (Ricœur, Schafer, Viderman) suggèrent, à la suite de Wittgenstein, que la psychanalyse n'est pas une théorie qui propose des explications causales aux phénomènes psychopathologiques. Elle fournirait plutôt un schème de description permettant de restituer une intelligibilité à l'action. Les reformulations naturalistes (Grünbaum, Kitcher, Solms) s'attachent à montrer que la critique d'infalsifiabilité adressée à la psychanalyse par Popper est injustifiée. Il existerait des modes de validation possibles des hypothèses psychanalytiques qui sont bien, selon les auteurs cités, d'authentiques explications causales. Enfin, les reformulations de la psychanalyse comme une extension de la psychologie ordinaire (Pataki, Gardner) proposent de redéfinir la découverte freudienne de l'inconscient : Freud aurait démontré qu'il est possible d'utiliser les concepts de la psychologie ordinaire (les désirs et les croyances) dans l'explication des conduites psychopathologiques, si l'on postule que des désirs et des croyances peuvent être inconscients. L'examen critique de l'ensemble de ces reformulations montre toutefois qu'aucune d'entre elles ne parvient à résoudre l'ensemble des difficultés qui grèvent la théorie psychanalytique. Les tentatives de corrections de la doctrine freudienne ayant été en définitive infructueuses, nous concluons en suggérant que la psychiatrie et la psychologie gagneraient à s'affranchir définitivement de toute influence de la pensée psychanalytique.

Mots clés : psychanalyse, herméneutique, naturalisme, psychologie ordinaire, inconscient, irrationalité, psychopathologie.

INTRODUCTION

S'il faut en croire l'anecdote rapportée par Sigmund Freud à son correspondant Wilhelm Fliess dans une lettre datée du 26 avril 1896, le psychiatre et sexologue Richard von Krafft-Ebing (1840-1902) aurait commenté la conférence de Freud intitulée « L'étiologie de l'hystérie » en ces termes : « Cela ressemble à un conte de fées scientifique¹. » Difficile de ne pas lire dans cette déclaration la préfiguration des débats qui agiteront la communauté psychiatrique et philosophique quant au statut scientifique à accorder à la psychanalyse. Les protestations des adversaires de la psychanalyse n'empêcheront pas sa spectaculaire diffusion dans la période d'après-guerre, la psychanalyse finissant par s'imposer comme le paradigme dominant en psychopathologie et en thérapeutique psychiatrique aux États-Unis, en France et au Royaume-Uni, et ce jusqu'à la découverte des neuroleptiques dans les années soixante, point de bascule à partir duquel on assistera à un retour en force des hypothèses organicistes en psychiatrie². Deux décennies plus tard, le virage « opérationnaliste » amorcé par la publication de la troisième édition du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* (DSM-III) contribuera également à marginaliser l'influence de la psychanalyse en psychiatrie³. Sans chercher à en analyser les causes ni à émettre un pronostic sur son avenir, force est de constater que

¹ R. von Krafft-Ebing, cité in S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, lettre du 26 avril 1896, trad. F. Kahn et F. Robert, Paris, Presses universitaires de France, 2007, p. 236.

² Cf. E. Shorter, *A History of Psychiatry*, New York, Wiley, 1997, p. 170 *sqq.*

³ Cf. *ibid.*, p. 300 *sqq.*

nous assistons maintenant à un net recul de l'influence de la psychanalyse en psychiatrie. Plusieurs modèles étiologiques alternatifs ont été proposés pour expliquer la genèse des maladies mentales et plusieurs thérapeutiques – psychopharmacologie, thérapies cognitivo-comportementales pour ne nommer que les plus employées – ont délogé la cure analytique comme traitement de choix de nombreuses affections psychiatriques. Or, la situation est tout autre dans les départements de lettres et de *studies* nord-américaines (*gender, postcolonial, etc.*) où la psychanalyse, particulièrement dans son incarnation lacanienne, reste bien vivante.

Cet état de fait nous paraît être symptomatique d'une « bipolarité » qui a défini la psychanalyse depuis sa création par Freud. D'une part, la psychanalyse se réclame de son appartenance à la médecine, et plus largement aux sciences naturelles : elle a comme objet premier la psychopathologie de l'individu et elle fut fortement influencée, à l'origine du moins, par la neurophysiologie de la fin du XIX^e siècle, comme en fait foi l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*⁴ que Freud a renoncé à publier. D'autre part, Freud a rapidement appliqué ses théories à des objets relevant traditionnellement des humanités, des sciences sociales, voire de la philosophie : l'art, la religion ou la mythologie. Il a aussi reconnu sa dette à l'égard d'une psychologie plus « littéraire » ou philosophique. On retrouve cette même bipolarité dans la théorisation psychanalytique du symptôme psychiatrique, qui peut alternativement être conçu comme la manifestation d'une entité pathogène, agissant peu ou prou comme un agent infectieux qui perturbe l'homéostasie de l'organisme, ou bien comme l'expression quasi linguistique d'un désir inconscient. Pour reprendre les termes de Wilhelm Dilthey, la psychanalyse semble avoir un pied dans les *Naturwissenschaften* (sciences de la nature) et l'autre dans les *Geisteswissenschaften* (sciences de l'esprit, si l'on en fait la traduction littérale). Position inconfortable

⁴ Dans son édition la plus récente, ce manuscrit est présenté sous le titre « Projet d'une psychologie », in S. Freud, *op. cit.*, p. 593-693.

puisque ces deux types de sciences utilisent des méthodes et poursuivent des objectifs épistémiques bien différents.

Évaluer les prétentions de la psychanalyse à la scientificité, question qui pour nous reste d'actualité⁵, oblige d'abord à dresser une typologie des formulations possibles du projet psychanalytique comme corpus de connaissances. Les exigences auxquelles doit se plier une discipline scientifique ne seront pas les mêmes si celle-ci se conçoit comme une science herméneutique ou comme une science naturelle, comme l'est la physique. Ainsi, pour ne prendre qu'un seul exemple, la capacité de prédiction des phénomènes fait partie intégrante des objectifs que poursuivent ces sciences naturelles typiques que sont la physique et la chimie, alors qu'une discipline comme l'histoire n'a généralement pas cette ambition⁶. Au sein d'autres disciplines, notamment les sciences sociales telles que la sociologie, les chercheurs peuvent être partagés quant à savoir si leur discipline doit ou non tenter d'expliquer les phénomènes en ayant recours au complexe « loi de couverture-conditions initiales » comme le font les sciences naturelles⁷. Ce modèle connu sous le nom de *modèle déductif-nomologique* de l'explication scientifique a comme caractéristique de concevoir l'explication sous la forme d'une « prédiction rétrospective » : elle consiste

⁵ Les articles récents de Morris N. Eagle et de Michael Lacewing témoignent du fait que la question de la scientificité de la psychanalyse continue de faire débat. Cf. M. N. Eagle, « Complexities in the Evaluation of Scientific Status of Psychoanalysis », in R. Gipps et M. Lacewing (dir.), *Oxford Textbook of Philosophy and Psychoanalysis*, Oxford, Oxford University Press, 2019, p. 354-376, et M. Lacewing, « Could Psychoanalysis Be a Science? », in K. W. N. Fulford *et al.* (dir.), *Oxford Handbook of Philosophy and Psychiatry*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 1103-1127.

⁶ Comme l'écrit l'historien français Antoine Prost : « ... l'histoire remonte des effets à la cause tandis que la science descend de la cause à l'effet [...] [L'histoire] est rétrodiction » (A. Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 2010, p. 173). C'est dire que le regard de l'historien se porte tout naturellement vers le passé alors que celui-ci du praticien des sciences naturelles est dirigé vers l'avenir, sur l'expérience qui pourra confirmer ou infirmer une hypothèse.

⁷ Voir à ce propos le chapitre de J.-C. Gardin « Modèles et récits », in J.-M. Berthelot (dir.), *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 407-454.

à montrer comment, étant données les conditions initiales C_1, C_2, \dots, C_k et les lois L_1, L_2, \dots, L_r l'événement E ne pouvait pas ne pas survenir⁸.

L'adéquation du modèle déductif-nomologique à la pratique effective des sciences a pu être contestée⁹, surtout en sciences sociales. Le philosophe des sciences sociales Jon Elster affirme par exemple qu'il est chimérique d'attendre de la sociologie des explications se conformant à ce modèle, puisqu'il n'existe peu ou pas de « lois » en sociologie, voire en économie, qui puissent soutenir la comparaison avec les lois de la physique, en termes de généralité et de précision quantitative¹⁰. En revanche, ce que le sociologue peut faire pour expliquer un phénomène social consiste plutôt à évoquer des *mécanismes*, soient des enchaînements causaux-types dont les causes précises de la mise en action restent inconnues. Un sociologue pourrait ainsi expliquer la popularité du rock chez les jeunes dans les années 60 en montrant que ce genre musical présente des caractéristiques qui sont à l'opposé de celles de la musique de variété qu'écoutaient leurs parents, puis évoquer un mécanisme de construction identitaire par différenciation. Ici, le sociologue n'est pas à même de préciser quels ont été les antécédents causaux immédiats qui ont « mis en action » ce mécanisme, ni pourquoi ce n'est pas plutôt le mécanisme opposé de conformisme social qui s'est exprimé. Reste qu'une telle explication a incontestablement une valeur cognitive¹¹.

⁸ Pour un exposé pédagogique de ce modèle par le philosophe qui l'a lui-même proposé, voir C. Hempel, *Éléments d'épistémologie*, trad. B. Saint-Sernin, Paris, Armand Colin, 2006, p. 79 *sqq.*

⁹ Pour une introduction à la question des modèles alternatifs de l'explication en science, lesquels remettent à l'honneur la notion de cause, décriée comme « métaphysique » par l'empirisme logique, voir l'article de L. Feline, « Explication scientifique », version académique, in M. Kristanek (dir.), *L'encyclopédie philosophique*, 2016, récupéré de <http://encyclo-philo.fr/10992-2/>.

¹⁰ Cf. J. Elster, *Explaining Social Behavior*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 35 *sqq.*

¹¹ Ce modèle, qui conçoit l'explication scientifique comme le dévoilement du mécanisme causal produisant l'effet qu'on cherche à expliquer, tend également à remplacer le modèle déductif-nomologique dans les sciences biologiques. Pour un exemple en philosophie des neurosciences, voir C. F. Craver, *Explaining the Brain*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

Une autre alternative consisterait, pour les praticiens des sciences humaines qui cherchent à marquer encore plus fortement la distinction entre l'explication caractéristique des sciences de la nature et celle propre aux sciences sociales, à proposer un « récit explicatif » relevant d'une forme d'explication rationnelle que nous utilisons tous dans la vie quotidienne. Ainsi, l'explication d'un phénomène social, par exemple pourquoi les habitants d'un pays en voie de développement comme le Nigéria cherchent à émigrer dans un pays occidental comme le Canada, pourrait consister en la construction du récit d'un Nigérian-type qui, confronté à des perspectives économiques peu attrayantes et voulant fournir à ses enfants une meilleure perspective de réussite socio-économique, identifie comme moyen de parvenir à ses fins l'émigration au Canada, malgré tous les obstacles qui risquent de se dresser sur sa route. On pourra certes reprocher à une telle explication de reposer sur des banalités psychologiques qui sont connues depuis que l'homme est homme, mais difficile de nier qu'un tel récit fournisse une réponse à la question « Pourquoi les Nigériens cherchent-ils à émigrer malgré tous les dangers que cela comporte? », du moins tel que l'on comprend ce genre de questions dans la vie quotidienne.

Si le fondateur de la psychanalyse a de manière non équivoque revendiqué pour sa discipline l'appartenance aux *Naturwissenschaften*¹², et ce tout au long de son œuvre, il n'est pas exclu qu'il ait pu se méprendre sur le véritable statut de sa création. C'est en effet un *topos* de l'épistémologie de la psychanalyse que de remarquer que Freud a été victime d'une « mécompréhension scientiste » de son propre travail¹³, c'est-à-dire qu'il aurait exprimé ses intuitions fondamentales – soit, par exemple, le rêve comme réalisation d'un désir – dans un vocabulaire physicaliste où interagissent des forces potentiellement quantifiables dans un espace virtuel subdivisé en régions qui

¹² Cf. S. Freud, *Sigmund Freud présenté par lui-même*, trad. F. Cambon, Paris, Gallimard, 1987, p. 98.

¹³ Le *locus classicus* est J. Habermas, *Connaissance et intérêt*, trad. G. Cléménçon, Paris, Gallimard, 1997, p. 278 *sqq.*

correspondent au conscient, au préconscient et à l'inconscient. On reprochera ainsi à Freud d'avoir amalgamé, dans ses histoires de cas, des explications faisant intervenir des lois de couvertures à des explications relevant plutôt de l'intelligibilité narrative. Or, pour les tenants d'une reformulation herméneutique de la psychanalyse, la grande découverte de Freud est bien d'avoir montré que les symptômes psychopathologiques peuvent être compris – et par là même expliqués – à l'aune de l'histoire d'un sujet, et non par la découverte de lois qui régiraient le fonctionnement psychique comme les lois de Kepler régissent les mouvements des corps planétaires. Malheureusement pour les partisans de la psychanalyse, il est aussi permis de voir dans cette reformulation herméneutique de la psychanalyse une forme de retraite sur une position plus facile à défendre face aux sceptiques, dans la mesure où les attentes envers une science herméneutique sont, peut-on dire, moindres qu'envers une science naturelle. Comme nous le soulignons plus haut, on n'attend d'une science herméneutique ni prédictions ni explication définitive d'un phénomène : il y a différents récits susceptibles d'expliquer la survenue de cet événement que fut la Prise de la Bastille, tout comme il peut y avoir différentes interprétations convaincantes d'un poème de Baudelaire. Aucune interprétation ne peut prétendre épuiser le sens du poème ou d'un événement historique et il n'y a donc pas d'interprétation ultime.

Ce qui peut néanmoins rendre une telle position inconfortable pour le psychanalyste, c'est l'efficacité thérapeutique à laquelle aspire la psychanalyse. Affirmer que la cure psychanalytique traite, au sens médical du terme, les troubles névrotiques, c'est soutenir que la cure est un événement qui a un rôle causal prépondérant si l'on souhaite expliquer cet événement subséquent qu'est la guérison. Si c'est le cas, il semble bien qu'il faille admettre qu'une loi de couverture relie l'antécédent, la cure, au conséquent, la guérison, ce qui nous ramène droit au modèle déductif-

nomologique (ou sinon, *mutatis mutandis*, aux modèles mécanistes-causaux) auquel la reformulation herméneutique de la psychanalyse cherchait justement à échapper.

Notre objectif dans ce mémoire consistera à décrire, puis à évaluer de façon critique, trois types de reformulations épistémologiques possibles de la théorie psychanalytique. Pour les distinguer, nous avons cru pertinent de nous référer à une distinction qui a été mise à l'honneur par Ludwig Wittgenstein, à savoir celle entre les raisons et les causes d'un comportement humain¹⁴. Nous suggérons qu'il est possible de voir la psychanalyse soit comme une science qui cherche à identifier les causes du comportement (sans que celles-ci en soient les *raisons*), comme une science qui identifie les raisons d'un comportement (sans que celles-ci en soient les *causes*) ou, enfin, comme une science qui identifie des raisons qui sont également des causes d'un comportement.

Le sens commun ne distingue habituellement pas la cause de la raison d'un phénomène : on dira indifféremment que la hausse des prix de l'essence a été la *cause* d'un soulèvement populaire, ou que cette hausse constitue la *raison* pour laquelle le peuple s'est révolté. En ce qui concerne les actions humaines, Wittgenstein et ses disciples ont souligné les différences qui font de la recherche des causes et de la recherche des raisons deux activités intellectuelles irréductibles l'une à l'autre¹⁵. Ainsi, la recherche de la cause d'un phénomène relève d'une démarche inductive : il appert que le phénomène X est toujours précédé du phénomène Y et, qu'en l'absence d'Y, X ne survient pas. Au contraire, la raison pour laquelle j'accomplis une action

¹⁴ Cf. L. Wittgenstein, *Le cahier bleu et le cahier brun*, trad. M. Goldberg et J. Sackur, Paris, Gallimard, 1996, p. 54.

¹⁵ Voir par exemple A. Melden, « L'action libre », trad. M. Neuberg, in M. Neuberg (dir.), *Théorie de l'action*, Liège, Mardaga, 1997, p. 42-46. Une excellente présentation des arguments des « néo-wittgensteiniens » en faveur de cette distinction se trouve dans R. Ogien, *Les causes et les raisons*, Nîmes, Chambon, 1995, p. 35 *sqq.*

est connue de moi, sans qu'il soit nécessaire que je procède à des vérifications expérimentales. Il semble ainsi y avoir une connexion logique ou *a priori* (non empirique) entre mon désir d'activer le climatiseur, puisque je suis d'avis que la pièce est trop chaude, et le fait d'appuyer sur le bouton qui le met en action. La recherche des causes implique que la cause puisse exister indépendamment de son effet : on peut concevoir le fait de fumer la cigarette sans jamais développer un cancer du poumon. Il n'est pas impossible *a priori* que la fumée de cigarette n'ait aucune influence sur l'apparition du cancer du poumon. *A contrario*, on voit mal comment le geste d'allumer le climatiseur pourrait exister indépendamment de la volonté de faire le geste, de la raison qui en rend compte. On pourrait certes affirmer que le geste d'appuyer sur le bouton du climatiseur a été effectué dans un état de somnambulisme, sans intention consciente, mais les wittgensteiniens répondront qu'on parlerait alors improprement de ce mouvement corporel comme d'une « action consistant à allumer un climatiseur », voire d'une action *tout court*. Enfin, l'investigation causale est susceptible d'une extension infinie. Je peux chercher à identifier quelle est la cause de l'effet cancérogène de la fumée de tabac sur le tissu pulmonaire, en recherchant les substances qui en sont responsables. Je pourrai ensuite rechercher ce qui, dans la structure moléculaire de ces substances, explique leur pouvoir mutagène. Au contraire, la chaîne des raisons a une fin : il n'y a rien à ajouter après avoir dit qu'une température élevée m'est désagréable¹⁶.

Le propre du comportement humain, si on l'oppose, par exemple, au « comportement » d'une substance inorganique tel un bloc de granite, est de pouvoir faire l'objet à la fois d'une explication par les causes et d'une explication par les raisons, même si c'est cette dernière qui nous semble la plus naturelle¹⁷. Nous

¹⁶ Je pourrais certes me demander pourquoi une température ambiante de plus de 30 °C m'est désagréable, mais si je parviens à une réponse j'aurai identifié une cause et non une raison.

¹⁷ La question de savoir si l'on peut invoquer des raisons (ou des causes finales) pour expliquer le « comportement » des objets artificiels construits pour réaliser une fonction déterminée ou encore celui

pouvons expliquer le comportement d'un individu en ayant recours à des causes neurophysiologiques (ce patient devient agressif, car il a ingéré une drogue qui affecte le système nerveux central) ou encore à des raisons (ce patient se met en colère, car on l'a insulté). Disons-nous que la psychanalyse explique ces comportements humains, entendus au sens large, que sont les symptômes névrotiques, les rêves, les lapsus ou encore la réalisation d'une œuvre d'art, selon l'ordre des causes ou selon l'ordre des raisons? Ne pourrait-elle pas faire les deux à la fois, si tant est qu'une raison puisse être un type de cause, une *cause rationnelle*? En effet, si l'on prend en considération certains développements plus récents en philosophie des sciences sociales, des épistémologues comme Raymond Boudon ou Jon Elster ont cherché à dépasser l'opposition expliquer/comprendre en suggérant que les intentions des agents devraient être reconnues comme les véritables causes des phénomènes sociaux. Dans ce modèle, l'interprétation de l'action ne s'oppose pas à son explication; elle représente plutôt la forme que prend l'explication scientifique lorsqu'elle est appliquée à des comportements humains qui semblent *a priori* incompréhensibles¹⁸. La nature de l'explication en psychanalyse serait-elle donc, *mutatis mutandis*, d'expliquer le comportement pathologique de l'individu en postulant l'existence d'un agent, l'inconscient, ayant ses propres intentions, ses propres états mentaux?

Dans les pages qui suivent, nous décrirons trois types de reformulations théoriques de la psychanalyse : les reformulations herméneutiques, les reformulations naturalistes¹⁹ puis, les plus récentes, les reformulations qu'on pourrait appeler, comme l'on fait ses

des animaux non humains est intéressante, mais elle dépasse le cadre de mon travail. Pour une réponse positive voir l'article de D. Dennett, « The Evolution of Reasons », in B. Bashour et H. Muller (dir.), *Contemporary Philosophical Naturalism and Its Implications*, New York, Routledge, 2014, p. 47-62.

¹⁸ Cf. R. Boudon, *Croire et savoir*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, p. 246 *sqq.*, et J. Elster, *op. cit.*, p. 52.

¹⁹ Nous préférons ce terme à celui de « scientifique » qui a nettement une connotation péjorative.

promoteurs, « psychanalyse comme extension du domaine de la psychologie ordinaire » [*as an extension of commonsense psychology*²⁰]. Par ce terme de reformulation, nous entendons un exposé qui spécifie à quel type de rationalité scientifique appartient une discipline, quelles sont ses méthodes, quels sont ses modes de validation des hypothèses et à quelle autre discipline scientifique existante elle peut être légitimement comparée. Puisque la psychanalyse est également un traitement des troubles mentaux, chaque reformulation devrait également expliciter de quelle façon la cure analytique peut légitimement se prévaloir d'un effet thérapeutique.

Nous pouvons dès maintenant brosser à gros traits les particularités de chacune d'entre elles. Les reformulations herméneutiques affirment que la psychanalyse cherche à mettre en évidence les *raisons* qui pourraient expliquer un comportement psychopathologique. Elles ne prétendent pas fournir une explication causale et, en ce sens, elles acceptent la critique wittgensteinienne qui reproche à Freud d'avoir confondu les deux types d'explication²¹. Les reformulations naturalistes souscrivent quant à elles à un modèle « humien²² » de la causalité mentale : elles considèrent les désirs, les motifs, les intentions comme des entités mentales ayant une existence objective qui entrent en relation causale avec leurs effets – les rêves, les lapsus, les symptômes névrotiques – d'une manière contingente. Le propre de l'explication psychanalytique consisterait alors à relier les causes aux effets par l'intermédiaire de lois de couverture, comme le font les sciences de la nature. Enfin, les reformulations dites « psychanalyse comme extension de la psychologie ordinaire » adoptent une voie médiane en acceptant, à la suite du philosophe américain Donald Davidson, que

²⁰ Cf. S. Gardner, « Psychoanalysis, Science, and Commonsense », *Philosophy, Psychiatry, & Psychology*, 2(2), 1995, p. 93-113.

²¹ Cf. *infra*, p. 15.

²² Cf. *infra*, p. 19.

les raisons puissent être des causes²³. Les philosophes qui adhèrent à ce dernier type de reformulations reprennent en effet l'intuition de Davidson selon laquelle, dans certaines situations, la cause d'un événement peut être inférée sans le recours à des lois de couverture. C'est ce que démontre le célèbre exemple du jet de pierre qui entraîne le bris d'une vitre : il n'existe pas de loi de couverture qui affirmerait que tous les jets de pierre entraînent nécessairement le bris d'une vitre. Pourtant il nous paraît intuitivement certain que le jet de pierre est une explication causale satisfaisante du fait que la fenêtre soit maintenant cassée²⁴. La même inférence « immédiate » devrait être valide dans le cas de l'explication psychologique ordinaire comme dans celui de l'explication psychanalytique. Comme je peux affirmer qu'un *état mental*, ma soif en l'occurrence, explique causalement le fait que je me dirige vers l'abreuvoir, sans qu'il soit nécessaire de vérifier expérimentalement s'il y a bien une conjonction constante entre cet état mental et les comportements de recherche de liquides désaltérants, de même je peux inférer que le ressentiment que j'ai à l'égard d'un collègue, qui m'a ridiculisé la veille, explique causalement un rêve dans lequel je lui rends la monnaie de sa pièce. Dans ce modèle, la cause *mentale* du rêve, ici le ressentiment, est inférée à partir de l'effet, le rêve, en vertu de leur affinité thématique : la cause imprime en quelque sorte sa marque distinctive à l'effet, révélant indubitablement sa pertinence causale²⁵. Alors que la psychologie ordinaire se propose d'expliquer l'action rationnelle, celle qui est posée en vue d'une fin voulue par l'agent, l'*explanandum* propre à la psychanalyse serait l'action qu'on pourrait qualifier d'irrationnelle, comme peut l'être un rituel obsessionnel-compulsif. L'explication psychanalytique aurait alors comme fonction de *rationaliser* l'action irrationnelle *prima facie*, c'est-à-dire de montrer, qu'en dépit des apparences, cette

²³ Cf. D. Davidson, « Actions, raisons et causes », in D. Davidson, *Actions et événements*, trad. P. Engel, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 15-36.

²⁴ Cf. *ibid.*, p. 32.

²⁵ Cf. J. Hopkins, « Introduction : Philosophy and Psychoanalysis », in R. Wollheim et J. Hopkins (dir.), *Philosophical Essays on Freud*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. vii-xlv.

action permet d'atteindre un objectif, lequel ne peut être compris qu'en faisant référence à des états mentaux qui ont la propriété d'être inaccessibles à la conscience.

L'intérêt de la tripartition des types de reformulations théoriques de la psychanalyse que nous proposons est d'abord de permettre une classification relativement simple des thèses philosophiques majeures qui s'opposent, aujourd'hui encore, quant au statut philosophique des entités théoriques introduites par Freud. Les questions dont traitent les philosophes qui s'intéressent à la philosophie de la psychanalyse – l'inconscient existe-t-il indépendamment de la pratique analytique ou est-il une construction que celle-ci réalise?²⁶ Les explications psychanalytiques des lapsus ou des actes manqués impliquent-elles une subdivision de l'esprit?²⁷ Est-il possible, pour le sujet en analyse, d'obtenir un accès épistémique immédiat à ses désirs inconscients ou leur existence est-elle simplement inférée?²⁸ En quel sens peut-on parler de guérison en psychanalyse? Est-il vain de croire que la métapsychologie freudienne puisse un jour être intégrée aux neurosciences contemporaines?²⁹ – recevront des réponses contrastées selon le type de reformulations auquel ils adhèrent. Par exemple, le tenant d'une reformulation herméneutique répondra que non, l'inconscient n'a pas de réalité hors de la situation analytique, qu'il n'y a pas d'intérêt à postuler une subdivision de l'esprit, du moins si on l'entend en un sens « réaliste », ou encore que ce qu'on appelle guérison en psychanalyse ne devrait pas être conçu comme l'élimination de tensions qui se seraient accumulées dans la psyché du malade.

²⁶ Cf. M. Lacey, « How Should We Understand the Psychoanalytic Unconscious? », in R. Gipps et M. Lacey (dir.), *op. cit.*, p. 408-432.

²⁷ Cf. D. Pears, « Motivated Irrationality, Freudian Theory and Cognitive Dissonance », in R. Wollheim et J. Hopkins (dir.), *op. cit.*, p. 264-288.

²⁸ Cf. S. Gardner, *Irrationality and the Philosophy of Psychoanalysis*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 220 *sqq.*

²⁹ Cf. J. Hopkins, « Psychoanalysis and Neuroscience », in R. Gipps et M. Lacey (dir.), *op. cit.*, p. 377-405.

Il nous faut également justifier en introduction pourquoi nous nous référerons essentiellement à la psychanalyse dans sa formulation freudienne plutôt qu'à des doctrines d'inspiration psychanalytique plus récentes, comme la théorie de l'attachement, la psychologie du « Self » de Heinz Kohut ou la théorie des relations d'objet. À vrai dire, il est fort probable que ces doctrines soient plus appliquées dans la pratique clinique contemporaine que ne l'est la théorie freudienne originale. Toutefois, nous ne voulions pas courir le risque de nous voir objecter que notre analyse ne s'appliquerait qu'à une branche hétérodoxe de la tradition analytique. En focalisant notre attention sur Freud, nous nous assurons de ne pas perdre de vue ce qui constitue l'essence de la théorie analytique et de ses concepts fondamentaux. À ce titre, les « piliers de la théorie psychanalytiques », sont, selon l'énumération qu'en a faite le neurologue viennois : « L'acceptation de processus psychiques inconscients, la reconnaissance de la doctrine de la résistance et du refoulement, la prise en compte de la sexualité et du complexe d'Œdipe³⁰... » Il prenait soin d'ajouter : « ... qui n'est pas en mesure de souscrire à tous ne devrait pas compter parmi les psychanalystes³¹. », énoncé qui, incontestablement, nous facilite la tâche lorsque nous devons aujourd'hui déterminer si une théorie doit ou non être qualifiée de « psychanalytique ». Ensuite, et même si nous aurons à nous montrer critiques envers Freud comme épistémologue, il faut reconnaître que le créateur de la psychanalyse a abordé de front plusieurs problèmes épistémologiques, et même ontologiques, que soulevait sa théorie. En ce sens, bien qu'il se soit constamment défié de la philosophie, nous oserons dire que Freud a été le plus philosophe des psychanalystes, ou, à tout le moins, le plus éclairant³².

³⁰ S. Freud, « “Psychanalyse” et “Théorie de libido” », trad. J. Altounian *et al.*, in S. Freud, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 65.

³¹ *Ibid.*

³² À ceux qui pourraient s'étonner que ce titre ne soit pas décerné à Jacques Lacan et que, par ailleurs, le psychanalyste français soit aussi peu cité dans ce mémoire, nous répondrons que si des esprits aussi éminents que Paul Ricœur ou Claude Lévi-Strauss ont candidement admis n'avoir rien compris à la « pensée » lacanienne, nous croyons devoir nous dispenser d'une confrontation avec l'œuvre du

Notre premier chapitre présentera les premières critiques philosophiques qui ont été adressées au projet freudien. Il nous est apparu essentiel de consacrer un chapitre aux commentaires de Wittgenstein, Popper, Jaspers et Sartre sur la psychanalyse, puisque le débat contemporain sur l'épistémologie de cette discipline est incompréhensible si l'on ne précise pas d'abord à quels problèmes les auteurs que nous présenterons dans les chapitres subséquents ont voulu trouver une solution en proposant leur reformulation. Le chapitre II sera consacré aux reformulations herméneutiques : nous en retracerons la genèse dans l'ouvrage de Paul Ricœur, *De l'interprétation*, paru en 1965. Les applications du modèle herméneutique à la pratique psychanalytique, que nous devons aux psychanalystes Roy Schafer et Serge Viderman, seront ensuite abordées. Le troisième chapitre s'intéressera aux reformulations naturalistes de la psychanalyse qui furent avancées par Adolf Grünbaum, Patricia Kitcher ou Mark Solms, ce dernier ayant donné l'impulsion nécessaire à la création d'une nouvelle discipline, la neuropsychanalyse. Le quatrième et dernier chapitre se proposera de décrire ce type de reformulations de la psychanalyse que nous avons appelé ci-haut « psychanalyse comme extension de la psychologie ordinaire ». Ces reformulations, les dernières en date, ont été fort peu discutées dans la littérature philosophique en langue française. Leurs principaux adhérents sont les philosophes britanniques Jim Hopkins et Sebastian Gardner et le philosophe australien Tamas Pataki. Enfin, chacun des chapitres proposera des arguments critiques pouvant être formulés à l'encontre de ces trois types de reformulations, eu égard à leur cohérence interne, au respect de l'intuition fondamentale de l'entreprise freudienne ou encore à leur capacité à fonder une pratique thérapeutique. Nous tenterons de défendre la thèse selon laquelle aucune

« maître ». Du même souffle, nous avouerons aussi notre réticence à prendre au sérieux les défenses de la psychanalyse qui en sont inspirées. Celles-ci développent habituellement l'argument selon lequel il serait vain d'évaluer rationnellement la psychanalyse, puisque cette dernière aurait réussi l'insigne exploit de dévoiler la « béance du sujet », l'« impensable de la castration », l'« assujettissement à la jouissance de l'Autre » ou autres épouvantails conceptuels. Pour un bon exemple d'une telle littérature, qui évoque plus souvent Mallarmé que Quine, voir G. Pommier, *Qu'est-ce que le « réel »?*, Toulouse, Érès, 2004.

de ces reformulations n'est pleinement satisfaisante à l'aune de ces trois critères. Si cette conclusion est juste et qu'aucune reformulation ne parvient à « sauver » le projet freudien de ce qui est apparu, aux yeux des premiers critiques de la psychanalyse, comme des incohérences – ou, à tout le moins, comme des ambiguïtés lourdes de conséquences – il faudra probablement conclure que la psychanalyse aura été une impasse dans laquelle se seraient engagées la psychopathologie puis la psychologie. Ce jugement sévère rejoindrait celui de Jon Elster, qui écrivait que, si Freud n'avait jamais existé, « l'étude de l'inconscient n'aurait pas été détournée vers les spéculations arbitraires qui ont par la suite prévalu dans ce domaine³³. »

³³ J. Elster, « If Marx or Freud Had Never Lived? », in A. Gosseries et Y. Vanderborght (dir.), *Arguing about Justice*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2011, p. 225; nous traduisons.

CHAPITRE I

PREMIÈRES CRITIQUES PHILOSOPHIQUES DE LA PSYCHANALYSE

Les premiers philosophes qui ont porté un jugement sur la cohérence de l'entreprise freudienne l'ont fait en quelque sorte « en passant », souvent comme une digression au sein d'un ouvrage dont le thème principal n'était pas l'épistémologie de la psychanalyse. Ces critiques ont été élaborées en parallèle les unes des autres, si bien qu'on cherchera en vain une quelconque progression dialectique d'un auteur à l'autre. Comme nous l'annonçons en introduction, ce premier chapitre présentera, en les juxtaposant, les positions de philosophes qui ont, les premiers, adressé des critiques conceptuelles plutôt qu'empiriques à la tentative d'explication du comportement humain proposée par la psychanalyse. Leur objectif commun sera de montrer que l'affirmation de Freud selon laquelle la psychanalyse appartient de plein droit aux sciences de la nature, à la fois par ses méthodes et par ses visées explicatives, repose sur une mécompréhension de la caractérisation de son propre discours théorique : Freud pense faire *ceci*, mais, en fait, il fait *cela*.

1.1 La confusion des raisons et des causes : la critique wittgensteinienne de la psychanalyse

Bien que Ludwig Wittgenstein n'ait pas rédigé de texte spécifiquement consacré à Freud ou à la psychanalyse, les « conversations » publiées après sa mort ont eu une influence majeure sur l'épistémologie de la psychanalyse³⁴. L'absence d'attention à la distinction entre l'explication par les causes et l'explication par les raisons dans les écrits théoriques et cliniques de Freud a pu être qualifiée par Wittgenstein d'« abominable gâchis³⁵ ». Le philosophe autrichien souligne que Freud confond, dans le cadre de sa méthode d'association libre, deux types d'enquêtes. Freud prétend identifier la cause d'un rêve en retraçant le désir inconscient qui en est l'origine, alors qu'en réalité ce qu'il propose est une glose qui présente le rêve comme une représentation symbolique d'un désir inconscient. L'interprétation psychanalytique ne relèverait donc pas d'une démarche proprement scientifique, mais plutôt de quelque chose de semblable à une appréciation esthétique : elle fait du rêve ou du symptôme névrotique l'équivalent d'une œuvre d'art. On pourrait ainsi comparer le psychanalyste qui analyse un rêve à un critique d'art qui cherche à élaborer une interprétation cohérente d'une œuvre, en explicitant les thèmes qui y sont (selon lui) présents et en montrant comment l'artiste a forgé des représentations symboliques de ceux-ci³⁶. Or, pour Wittgenstein, il s'agit bien de deux « jeux de langage » différents qui ont leur grammaire propre. Les confondre donnerait à croire que Freud a découvert les causes efficientes du rêve, alors que ce qu'il a fait en réalité est beaucoup plus modeste : il a simplement montré que le rêve (ou le symptôme

³⁴ Ces « Conversations sur Freud » ont été traduites dans L. Wittgenstein, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, trad. J. Fauve, Paris, Gallimard, 1992.

³⁵ L. Wittgenstein, *Lectures, Cambridge 1930-1933*, cité dans J. Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud*, Combas, L'éclat, 2006, p. 82.

³⁶ Voir à ce propos le passage des *Wittgenstein's Lectures, Cambridge 1932-1935*, cité dans J. Bouveresse, *op. cit.*, p. 50-52.

névrotique) pouvait *être vu comme* la réalisation d'un désir inconscient. On pourrait aussi formuler la différence entre une enquête cherchant à identifier la cause d'un événement *E* et une interprétation d'ordre d'esthétique de ce même *E*, en soulignant le fait qu'il n'y a, en droit, qu'une seule séquence causale qui rende compte de *E*, alors qu'il y a une multitude d'interprétations plausibles de *E*. Par ailleurs, l'assimilation implicite faite par Freud du rêve ou du symptôme névrotique à une œuvre d'art qui demande à être interprétée ne va pas de soi. L'artiste qui propose une œuvre à un public invite celui-ci à s'engager dans une démarche interprétative, alors que ce n'est pas de cette façon que l'on aborde spontanément un phénomène naturel, non prémédité, comme le rêve. C'est sans doute le caractère énigmatique du rêve qui nous amène à le confondre avec une parabole tirée d'un texte de l'Antiquité dont le sens se serait perdu. Ainsi, avons-nous souvent le sentiment que les rêves demandent à être interprétés, alors que les rêveries diurnes sont plus immédiatement intelligibles :

On n'est pratiquement jamais enclin à prendre note d'un rêve éveillé, ou à le raconter à autrui ou à se demander « Qu'est-ce qu'il signifie? ». Mais les vrais rêves semblent avoir en eux quelque chose de troublant et d'un intérêt spécial – de sorte que nous voulons en avoir l'interprétation (on les a souvent regardés comme des messages³⁷).

L'attrait considérable suscité par les explications freudiennes du rêve repose sur leur capacité à dissoudre son caractère troublant en proposant une clé explicative, une méthode de décodage qui, si le psychanalyste est le moindre ingénieur, est susceptible de fonctionner à tout coup. Wittgenstein souligne l'isomorphisme entre explication psychanalytique et explication mythique : dans les deux cas, il s'agit d'expliquer une situation actuelle qui peut être particulièrement pénible, une condition psychiatrique par exemple, comme la conséquence d'événements qu'on

³⁷ L. Wittgenstein, *op. cit.*, p. 94.

projetée dans un passé lointain et qui sont, par là même, inaccessibles à une quelconque confirmation empirique. Au contraire de l'explication scientifique, qui peut être validée par des procédures spécifiques, le mythe et l'explication psychanalytique ont une justification toute pragmatique. L'adéquation de l'*explanans* à l'*explanandum* repose simplement sur ses effets apaisants pour le sujet à qui s'adresse l'explication :

Il y a de nombreuses personnes qui, à un moment de leur vie, éprouvent des troubles sérieux – si sérieux qu'ils peuvent conduire à des idées de suicide. Une telle situation est susceptible d'apparaître à l'intéressé comme quelque chose de néfaste, quelque chose de trop odieux pour faire le thème d'une tragédie. Et il peut ressentir un immense soulagement si l'on est en mesure de lui montrer que sa vie a plutôt l'allure d'une tragédie – qu'elle est l'accomplissement tragique et la répétition d'un canevas qui a été déterminé par la scène primitive³⁸.

Il n'y a rien d'intrinsèquement répréhensible dans le fait de proposer un nouveau type de représentation, ce que Wittgenstein appelle une *übersichtliche Darstellung*, de certains faits énigmatiques de l'histoire individuelle comme l'apparition d'une psychopathologie, en soulignant les parentés thématiques qui la relie à des événements provenant de l'enfance du sujet. Le problème est évidemment de parer cette activité intellectuelle du qualificatif de « scientifique » et d'exploiter le prestige associé à l'idée de science pour faire accepter cette représentation du fait psychopathologique comme la seule à même de révéler l'essence du phénomène en question.

³⁸ *Ibid.*, p. 104-105.

1.2 Une doctrine irréfutable : la critique poppérienne de la psychanalyse

La critique poppérienne de la psychanalyse est restée célèbre puisque son auteur a fait de la psychanalyse un exemple paradigmatique de l'application de son *critère de démarcation* entre science et pseudo-science³⁹. Ce critère est celui de la falsifiabilité des théories proprement scientifiques : une théorie scientifique devrait être en mesure d'exclure la possibilité que surviennent certains phénomènes dans certaines conditions précisées par la théorie. Or, souligne Popper, la théorie psychanalytique semble pouvoir s'accommoder de n'importe quel enchaînement de phénomènes. Elle n'a pas de mal à « expliquer » comment un même contenu inconscient, soit par exemple l'hostilité à l'égard du père, peut déterminer une orientation sexuelle homosexuelle *tout comme son contraire*, soit une orientation sexuelle hétérosexuelle. Dans les deux cas, la théorie est pareillement « vérifiée ». *A contrario*, Popper affirmera avoir été frappé par le fait qu'un scientifique « authentique » comme Albert Einstein était prêt à abandonner sa théorie de la relativité générale si ses prédictions concernant la position des étoiles sur des clichés photographiques réalisés lors de l'éclipse de Soleil du 29 mai 1919 s'étaient révélées inexactes. Einstein acceptait donc de se soumettre au tribunal de l'expérience, en spécifiant quelles pourraient être les conditions empiriques qui falsifieraient sa théorie. Dans son autobiographie intellectuelle, *La quête inachevée*, Popper expliquera comment il en est venu à proposer son critère de démarcation :

C'est au début de cette période que je poussai plus loin mes idées concernant *la démarcation entre théories scientifiques* (comme celles d'Einstein) et

³⁹ Malgré la postérité qu'a pu avoir cette critique, il faut souligner que Popper n'a consacré que peu de pages à l'examen critique de la psychanalyse : quelques pages dans *Conjectures and Refutations* et un chapitre du premier tome du *Postscript to the Logic of Scientific Discovery*. Voir, en traduction française, K. Popper, *Conjectures et réfutations*, trad. M.-I. et M. de Launay, Paris, Payot, 2006, p. 60-65, et *id.*, *Le réalisme et la science*, trad. A. Boyer et D. Andler, Paris, Hermann, 1990, p. 181-191.

théories pseudo-scientifiques (comme celles de Marx, Freud ou Adler). Il m'apparut alors clairement que ce qui donnait une valeur scientifique à une théorie c'était sa capacité d'éliminer, ou d'exclure, certains événements possibles – de défendre, ou de condamner l'occurrence de ces événements. Ainsi, *plus une théorie porte d'interdits, plus elle nous renseigne*⁴⁰.

Freud et ses disciples évitent toute confrontation directe de la théorie avec l'expérience. Ils y parviennent aisément, puisque les énoncés théoriques fondamentaux de leur doctrine n'ont qu'une relation extrêmement lâche avec les données empiriques et qu'ils sont donc soustraits à toute possibilité de falsification. En résumé, si la psychanalyse appartient au domaine des pseudo-sciences, c'est qu'elle n'interdit rien dans le domaine empirique.

Il importe de préciser, pour la compréhension des développements qui vont suivre, que Popper traite, contrairement à Wittgenstein, les entités théoriques postulées par la psychanalyse, les motivations inconscientes par exemple, comme ce que nous appellerons à la suite de Georg Henrik Von Wright des « causes humiennes⁴¹ », c'est-à-dire des causes qui sont logiquement indépendantes de leur effet⁴². Dans l'exemple cité plus haut, l'hostilité inconsciente à l'égard du père est conçue comme une « chose mentale » objective, bien qu'interne, qui entraîne son effet, l'homosexualité, sans qu'il y ait une relation conceptuelle ou logique entre l'effet et la cause. En effet, il semble bien qu'il ne soit pas contradictoire *a priori* de supposer qu'une hostilité inconsciente à l'égard du père puisse exister sans que la personne qui l'entretient soit

⁴⁰ K. Popper, *La quête inachevée*, trad. R. Bouveresse, Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 63; les italiques sont de l'auteur.

⁴¹ Cf. G. von Wright, *Expliquer et comprendre*, trad. O. Fontaine, Paris, Ithaque, 2017, p. 112.

⁴² « [Il] n'est pas d'objets dont nous puissions déterminer, par simple examen et sans consulter l'expérience, qu'ils sont les causes d'autres objets [...] N'importe quoi peut produire n'importe quoi. Création, anéantissement, mouvement, raison, volition : toutes ces choses peuvent naître l'une de l'autre, ou de tout autre objet que nous pouvons imaginer » (D. Hume, *Traité de la nature humaine. I. L'entendement*, 3, XV, trad. P. Baranger et P. Saltel, Paris, GF Flammarion, 1995, p. 250).

homosexuelle. La relation qui unit la cause à l'effet est logiquement contingente et n'apparaît qu'à la suite d'observations empiriques répétées, qui montrent une conjonction constante entre la cause et son effet. En somme, si la psychanalyse est bien une science qui cherche à identifier des causes humaines aux comportements humains, la théorie psychanalytique pourrait en droit mettre en évidence un lien causal entre un désir inconscient et un comportement psychopathologique, sans qu'il y ait une quelconque affinité thématique ou une connexion intelligible repérable entre ceux-ci⁴³. Au contraire, pour Wittgenstein, le propre de l'explication psychanalytique est précisément d'explicitier ces relations d'affinité, ce qui exerce nécessairement une contrainte sur le nombre d'interprétations acceptables. En ce sens, le commentaire de Wittgenstein au sujet des explications historiques des comportements à dimension symbolique de l'homme d'aujourd'hui, comme celles proposées par l'anthropologue anglais James Frazer, pourrait très bien être appliqué à la psychanalyse :

Une explication historique, disant, par exemple, que j'ai autrefois ou que mes ancêtres ont autrefois cru que le fait de frapper la terre avançait à quelque chose, ce sont des tours de comédie, car nous avons là des hypothèses superflues qui n'expliquent rien. *Ce qui est important, c'est la similitude de l'acte avec un acte de punition, mais il n'y a rien de plus à constater que cette similitude.*

⁴³ Commentant la maxime « La cause est analogue à la volition, puisqu'il doit y avoir un lien intelligible entre la cause et l'effet », maxime dont l'adoption implicite par les philosophes montre que le principe de causalité a souvent été pensé par la tradition philosophique sous le modèle de la relation unissant une volition à l'action correspondante, Bertrand Russell affirme : « Je ne prétends pas savoir ce que signifie "intelligible"; cela semble vouloir dire "familier à l'imagination". Rien n'est moins "intelligible", dans tout autre sens du terme, que la liaison entre un acte de volonté et son accomplissement » (B. Russell, « Sur la notion de cause », trad. G. Bourgin, *Philosophie*, Minuit, 89, 2006, p. 9). Si l'on suit Russell, il n'y aurait aucune relation intrinsèque entre la cause et l'effet, entre la volition et l'acte, mais seulement une relation établie par l'habitude.

Une fois qu'un phénomène de ce genre est mis en relation avec un instinct que je possède moi-même, c'est précisément cela qui est l'explication souhaitée; c'est-à-dire celle qui résout cette difficulté particulière⁴⁴.

Contrairement à ce que croit Popper, pour Wittgenstein, l'objectif du psychanalyste ne serait pas tant d'établir une relation causale de type humien entre un affect réprimé et un comportement observable, mais plutôt de montrer comment ledit comportement peut être conçu comme l'expression d'un affect réprimé, en exploitant le réseau de représentations symboliques qui fait partie du legs culturel qu'a reçu l'individu.

1.3 Les limites de la compréhension : Jaspers et la psychanalyse

Le premier intérêt de la critique faite à la psychanalyse freudienne par Karl Jaspers est sans doute de provenir d'un penseur qui fut à la fois philosophe et psychiatre. Dans son ouvrage intitulé *Psychopathologie générale*, qui a connu plusieurs éditions entre 1913 et 1959, Jaspers reprend à Wilhelm Dilthey la distinction expliquer-comprendre pour l'appliquer à la psychopathologie⁴⁵. En effet, certains faits psychopathologiques, les idées délirantes par exemple, peuvent alternativement être *compris*, lorsque le psychiatre montre comment le symptôme s'inscrit dans l'histoire du sujet, ou *expliqués*, lorsque le psychiatre infère que la cause du délire est une cause dite « organique », comme une neurosyphilis par exemple. Cette particularité du comportement humain dérive du fait que l'homme est objet à la fois des *Naturwissenschaften* et des *Geisteswissenschaften*, qu'il appartient à la fois à la nature et à la culture. Pour Jaspers, l'objectif des sciences naturelles, dont la

⁴⁴ L. Wittgenstein, *Remarques sur le Rameau d'or de Frazer*, cité in J. Bouveresse, *La rime et la raison*, Paris, Minuit, 1973, p. 219; les italiques sont de l'auteur.

⁴⁵ Cf. K. Jaspers, *General Psychopathology*, trad. J. Hoenig et M. Hamilton, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997, p. 301.

psychopathologie organiciste fait partie, est de dégager les lois causales qui unissent certains phénomènes à d'autres en utilisant une approche inductive. Mais le domaine de la psychopathologie peut aussi être abordé par la psychopathologie compréhensive, puisque nous comprenons intuitivement, sur un mode *sui generis*, comment un état psychique peut en engendrer un autre, et ce, sans la médiation d'une loi psychologique qui aurait été préalablement établie par induction. « Les événements psychiques émergent les uns des autres d'une façon que nous pouvons comprendre. Les personnes qui ont été attaquées deviennent colériques et sont portées à se défendre. Les gens qui ont été trompés deviennent méfiants⁴⁶. » Ce type de relation propre à l'activité psychique n'a pas d'équivalent dans la nature où règne le principe humien *any thing may produce any thing*. La grande originalité de Jaspers est de soutenir que l'étendue des phénomènes qui peuvent être compris est limitée, alors que, de droit si ce n'est de fait, le champ de l'explication causale ne l'est pas⁴⁷. Ainsi, certains phénomènes psychopathologiques résistent à l'appréhension par le procédé génétique d'engendrement d'un état psychique par un autre. La méthode compréhensive se bute alors à ce que Jaspers appelle l'*incompréhensible*, c'est-à-dire le mécanisme extra-conscient en vertu duquel un état corporel peut causer un état mental⁴⁸. Il serait vain de chercher à « comprendre » comment l'ingestion d'une substance psychotrope produit des hallucinations, puisque, dans un tel cas, le phénomène ne peut être lié à des états psychiques antécédents. Le problème propre à l'entreprise psychanalytique est de refuser de reconnaître les limites de la méthode

⁴⁶ *Ibid.*, p. 302; nous traduisons.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 305.

⁴⁸ Sebastian Gardner note que Dennett assigne une limite similaire à l'explication par les raisons dans les situations de la vie quotidienne où les capacités cognitives de l'individu sont prises en défaut, les erreurs de calcul par exemple : « *Dennett takes seriously the observation that, as long as we continue to attribute propositional attitudes, we are bound to regard these states as interacting rationally [...]* Dennett's proposal is then that explanations of shortcomings in rational functioning should only be taken realistically at the properly sub-personal level of cognitive psychology » (S. Gardner, *op. cit.*, p. 114).

compréhensive, de voir du sens là où il n'y a que de la causalité aveugle⁴⁹. Or, pour Jaspers, l'incompréhensible représente justement le trait distinctif du processus psychopathologique, de la *folie* telle que la conçoit le sens commun. Ainsi, s'il est possible de comprendre comment un individu peut développer une personnalité paranoïaque, en montrant comment ses expériences de vie ont pu forger son caractère, la méthode compréhensive ne parvient pas à rendre compte de l'émergence du sentiment d'étrangeté qui s'empare du patient qui développe une schizophrénie⁵⁰. Il en va de même pour certains types de délire tel que le « vol de la pensée » dans lequel le patient acquiert la conviction que ses pensées lui sont retirées par un agent malveillant. Face à de telles idées délirantes, le psychiatre est incapable de se projeter empathiquement dans l'esprit du malade et de reconstruire une séquence intelligible d'antécédents psychiques qui serait susceptible de mener à une telle conviction. Seul le recours à l'explication causale permet de fournir une explication de ce phénomène. C'est d'ailleurs l'échec de la compréhension empathique qui révèle au psychiatre qu'il est en face d'un patient souffrant de schizophrénie.

Il paraît dès lors évident pour Jaspers que le problème principal de la psychanalyse consiste en son incapacité à reconnaître dans la rupture de la continuité intelligible de la vie psychique l'essence du processus psychopathologique⁵¹. Le psychanalyste s'ingénie à établir des « connexions compréhensibles », purement spéculatives, entre des événements de l'enfance du patient ayant trait à la sexualité et des symptômes

⁴⁹ *Ibid.*, p. 363.

⁵⁰ Dans un passage souvent cité, Jaspers affirme : « La plus profonde distinction de la vie psychique semble être celle qu'il y a entre ce qui possède un sens et qui *permet l'empathie* et ce qui est à sa façon particulière *inintelligible*, "fou" au sens littéral, la vie psychique schizophrénique » (*ibid.*, p. 577; nous traduisons; les italiques sont de l'auteur).

⁵¹ Le problème eût été moins aigu si la psychanalyse s'était volontairement limitée à l'explication de la névrose, mais Freud a rapidement prétendu être en droit d'appliquer le modèle psychanalytique à l'explication des affections psychotiques, comme le montre sa célèbre analyse de la « démence précoce » du *Cas Schreber*.

psychiatriques de l'adulte. De plus, pour Jaspers, l'établissement des connexions compréhensibles de la vie psychique du patient suppose une prise en compte de l'idiosyncrasie de l'individu et ne peut donc légitimement être réduit à l'application d'interprétations stéréotypées comme le font Freud et ses disciples. C'est une illusion que de croire que la sexualité infantile puisse être la clé universelle de la compréhension de la vie psychique, ni *a fortiori* de celle des processus psychopathologiques.

La position du psychiatre allemand à l'égard de la psychanalyse apparaît plus sévère que celle de Wittgenstein. Si Wittgenstein admet que le « jeu », consistant à faire apparaître des relations entre un symptôme et l'histoire de l'individu, puisse avoir un intérêt, ne serait-ce qu'esthétique, Jaspers y voit seulement l'extension induite d'une méthode, celle de la compréhension, qui ne peut, en droit, qu'être appliquée à un nombre restreint de processus psychologiques. Les processus psychologiques qu'il est légitime d'évoquer pour « comprendre » la vie mentale d'autrui ont été, en quelque sorte, « canonisés » au cours de l'histoire humaine de façon à former ce qu'on appelle la psychologie ordinaire. Les psychanalystes ne peuvent pas demander à ce qu'on les suive sans discuter lorsqu'ils proposent d'enrichir la psychologie ordinaire de processus qui avaient jusque-là échappé à l'attention de tous.

1.4 Un inconscient trop « conscient » : la critique sartrienne de la psychanalyse

Formé philosophiquement à l'école du rationalisme cartésien et de la phénoménologie de Husserl, il n'est guère surprenant que Jean-Paul Sartre ait émis des réserves sur la cohérence du concept freudien d'inconscient. Le maître de Husserl, Franz Brentano, dont Freud a également suivi les leçons, rejetait déjà, dans sa *Psychologie d'un point de vue empirique*, la possibilité d'entités mentales

inconscientes en affirmant que le domaine du mental est coextensif à celui de la conscience⁵². De plus, Sartre voyait dans l'hypothèse de l'inconscient une manifestation de *mauvaise foi*, dans la mesure où le recours à la fiction de l'inconscient comme marionnettiste pouvait être mis à profit par l'individu répugnant à assumer sa liberté.

Pour notre propos, qui concerne essentiellement le statut épistémologique à accorder à l'explication psychanalytique, l'argument essentiel de Sartre consiste à montrer que l'inconscient se comporte comme un double du conscient, c'est-à-dire qu'il possède les mêmes capacités que la personne dans sa totalité. Les explications freudiennes nous montrent à l'œuvre un inconscient qui est on ne peut plus « conscient », ce qui est pour le moins paradoxal. Sartre suggère que les hypothèses métapsychologiques freudiennes, impliquant des mécanismes psychiques censés opérer de manière aveugle, ne sont que des concessions rhétoriques au scientisme, et que le véritable ressort de l'explication psychanalytique est bien de postuler des agents inconscients raisonnables qui posent des actions en vue de réaliser des fins. Traitant du processus par lequel un désir inconscient parvient à déjouer la censure et à se manifester sous une forme symbolique, Sartre écrit :

Comment la tendance refoulée peut-elle « se déguiser » si elle n'enveloppe pas : 1° la conscience d'être refoulée, 2° la conscience d'avoir été repoussée parce qu'elle est ce qu'elle est, 3° un projet de déguisement? Aucune théorie mécanique de la condensation ou du transfert ne peut expliquer ces modifications dont la tendance s'affecte elle-même, car la description du processus de déguisement implique un recours voilé à la finalité⁵³.

⁵² Dans le même sens, Sartre écrit : « De même qu'un objet étendu est contraint d'exister selon les trois dimensions, de même une intention, un plaisir, une douleur ne sauraient exister que comme conscience immédiate (d') eux-mêmes » (J.-P. Sartre, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 2016, p. 20).

⁵³ *Ibid.*, p. 88.

Pour que les explications psychanalytiques puissent être intelligibles, Freud se verrait ainsi forcé de recourir à des explications intentionnelles, comme nous le faisons dans la vie de tous les jours pour expliquer le comportement de nos semblables, mais cette démarche n'est possible qu'au prix de l'anthropomorphisation des tendances inconscientes. Soit par exemple l'explication freudienne d'une orientation professionnelle vers la médecine : *le désir inconscient, celui d'assister aux rapports sexuels des parents, consent à s'exprimer sous une forme sublimée, celle d'un intérêt scientifique pour l'anatomie humaine, parce qu'il sait très bien que ce n'est qu'ainsi qu'il pourra franchir la censure*. On pourrait dire que Freud, en proposant sa deuxième topique qui distingue ces différentes instances psychiques que sont le *ça*, le *moi* et le *surmoi*, ces dernières poursuivant chacune leurs propres objectifs, aurait en quelque sorte avalisé implicitement cette interprétation de sa doctrine.

Certains commentateurs ont pu toutefois affirmer que la critique sartrienne de la psychanalyse découlait d'un contresens sur le concept d'inconscient, et qu'en fait Freud n'a jamais affirmé que l'inconscient fût une sorte de double de la conscience⁵⁴. Ainsi, Freud aurait pris soin de distinguer le processus primaire, qui régit l'enchaînement des représentations dans l'inconscient, du processus secondaire qui relève des systèmes préconscient et conscient. Il serait donc inexact d'affirmer qu'un désir inconscient exerce un contrôle sur le comportement de l'individu comme le ferait un agent rationnel, en ajustant les moyens aux fins qu'il poursuit, puisque le mode de fonctionnement psychique de l'inconscient est tout à fait différent de celui de la conscience. Or, il semble que plusieurs explications freudiennes ne peuvent être intelligibles qu'en supposant cet oxymore qu'est un agent conscient inconscient. Les tâches que celui-ci réalise, soit par exemple rédiger le scénario d'un rêve qui exprimera un désir tout en déjouant la censure, paraissent par trop complexes pour ne pas devoir lui accorder une sorte d'intelligence. Cet agent ne peut donc être qu'un

⁵⁴ Cf. S. Gardner, *op. cit.*, p. 196.

homoncule, un « petit homme » intérieur qui posséderait les mêmes capacités que l'organisme auquel il est censé appartenir. Comme le notait Skinner, le recours à l'homoncule n'est en fait qu'une pseudo-explication, puisque « la fonction de l'homme intérieur est de fournir une explication qui ne sera pas expliquée en retour⁵⁵. »

1.5 Conclusions du premier chapitre

Les critiques de Wittgenstein, Popper, Jaspers et Sartre ont mis en lumière les difficultés conceptuelles que rencontrait la théorie freudienne dans sa forme originelle. On peut résumer leurs apports de la façon suivante :

- i) Wittgenstein enjoint la psychanalyse à abandonner le champ de l'explication causale, préparant ainsi le terrain pour les reformulations herméneutiques.
- ii) Popper montre que la psychanalyse doit accepter de se soumettre au « tribunal de l'expérience », c'est-à-dire à déduire de ses hypothèses théoriques des conséquences empiriques *testables*, sans quoi la psychanalyse demeurera une pseudo-science. C'est à ce défi que voudront répondre les reformulations naturalistes.
- iii) Jaspers souligne qu'en utilisant les concepts de la psychologie ordinaire pour expliquer les phénomènes psychopathologiques, les psychanalystes ignorent la juste application de l'approche compréhensive en

⁵⁵ B. Skinner, *Beyond Freedom and Dignity*, cité par D. Dennett in *Brainstorms*, Cambridge MA, MIT Press, 1981, p. 57; nous traduisons.

psychopathologie. Pour Jaspers, le propre de certains symptômes psychiatriques, les symptômes psychotiques en premier lieu, est justement de se refuser à toute tentative d'en faire *en un certain sens* une réponse rationnelle à des enjeux psychiques. Les partisans des reformulations de la psychanalyse comme extension de la psychologie ordinaire répondront à cette critique en affirmant que le recours à l'idiome intentionnel dans l'explication des phénomènes psychopathologique n'est pas arbitraire, puisque ces symptômes nous semblent indubitablement porteurs de sens. Comme le souligne Gardner, probablement le partisan le plus convaincant de ce type de reformulations, « la signification psychologique [*psychological signifiante*], qui se manifeste dans les phénomènes d'irrationalité, ne peut pas provenir de nulle part, elle doit émerger d'ingrédients psychologiques pertinents⁵⁶. »

- iv) Enfin, Sartre suggère que, pour être cohérente, l'explication psychanalytique se doit de postuler l'activité d'un (ou des) homoncule. Or, cette hypothèse soulève bien des embarras théoriques : comment explique-t-on la genèse de cet homoncule? Comment acquiert-il ses capacités? Nous verrons, dans le chapitre IV, que les promoteurs des reformulations de la psychanalyse comme extension de la psychologie ordinaire seront divisés sur cette question. Ainsi, pour Tamas Pataki, le diagnostic de Sartre est fondamentalement correct, mais il faut ajouter que la psychanalyse possède les ressources théoriques pour justifier l'hypothèse « homonculaire ». Au contraire, Sebastian Gardner soutiendra que la doctrine freudienne bien comprise évite cet écueil et qu'il faut résister à la tentation d'attribuer à l'inconscient des conduites stratégiques.

⁵⁶ S. Gardner, *op. cit.*, p. 228; nous traduisons.

Dans les chapitres qui suivent, nous étudierons chacun de ces trois types de reformulations, en nous demandant s'ils parviennent vraiment à répondre aux critiques formulées plus haut à l'endroit de la psychanalyse. À l'exposition des thèses principales de ces reformulations, succédera une lecture critique, à l'occasion de laquelle nous verrons que ces clarifications, ou même corrections dans le cas des reformulations herméneutiques, de la doctrine freudienne ne sont pas elles-mêmes sans soulever de nouveaux problèmes.

CHAPITRE II

LES REFORMULATIONS HERMÉNEUTIQUES DE LA PSYCHANALYSE

Les reformulations herméneutiques de la psychanalyse sont nées de l'insatisfaction croissante des praticiens de la psychanalyse face aux prétentions parfois exorbitantes de Freud dans au moins trois domaines. D'abord, il est apparu que les reconstructions historiques proposées par Freud pour expliquer la genèse des névroses – la plus célèbre étant sans conteste celle de l'Homme aux loups – étaient extrêmement fragiles épistémiquement. Il apparaissait évident que le matériel clinique (rêves, associations libres au cours de la cure, etc.) pouvait conduire différents analystes à produire des scénarios étiologiques très différents les uns des autres. Si l'on ajoute à cela le fait que l'efficacité thérapeutique de la cure analytique restait mitigée dans la plupart des cas, il était difficile de se fonder sur le critère pragmatique du succès pour valider l'interprétation analytique et la reconstruction historique la sous-tendant.

Par ailleurs, aux États-Unis principalement, la psychanalyse comme science naturelle faisait l'objet d'une critique épistémologique sévère par les héritiers du Cercle de Vienne⁵⁷. La relation entre les faits cliniques et les entités théoriques censées les

⁵⁷ Cf. S. Hook (dir.), *Psychoanalysis, Scientific Method, and Philosophy : A Symposium*, New York, New York University Press, 1959. Lire en particulier la contribution d'Ernest Nagel, « Methodological Issues in Psychoanalytic Theory », dans laquelle Nagel résume son objection en ces termes : « ... *the [psychoanalytic] theory is stated in a language so vague and metaphorical that almost anything appears to be compatible with it [...]* In Freudian theory metaphors are employed without even half-

expliquer (refoulement, sublimation, etc.) paraissait beaucoup trop lâche pour qu'une reformulation positiviste de la psychanalyse, laquelle spécifierait de manière exhaustive quelles seraient les données observationnelles permettant d'identifier l'intervention sous-jacente de telle ou telle entité psychanalytique, puisse être satisfaisante.

Enfin, de larges pans de la métapsychologie freudienne pouvaient être qualifiés de spéculatifs, au mauvais sens du terme. Bien qu'il faille rendre justice à Freud d'avoir ouvertement admis ce caractère spéculatif, il n'en restait pas moins que certains analystes américains influents soutenaient que les concepts formant l'arrière-plan théorique de la pratique freudienne – les pulsions ou le principe de plaisir, par exemple – formaient une excroissance inutile, une concession à la neurophysiologie du XIX^e siècle dans laquelle Freud restait empêtré⁵⁸.

Trois auteurs représentent particulièrement bien ce « tournant herméneutique » de la psychanalyse. L'un est un philosophe, les deux autres sont d'abord psychanalystes. Le philosophe est Paul Ricœur, alors que les analystes ont pour noms Serge Viderman et Roy Schafer. Nous nous attarderons plus longuement sur l'œuvre de Ricœur, dans la mesure où celle-ci expose l'ensemble des propositions qui caractérisent les reformulations herméneutiques de la psychanalyse : scepticisme face la métapsychologie et à une conception « réaliste » de l'inconscient, accent mis sur la pratique analytique au détriment de la théorie, reformulation de la pratique interprétative en psychanalyse comme une *construction* à visée thérapeutique. Les critiques devant être adressées à ces reformulations de la psychanalyse seront regroupées en fin de chapitre.

way definite rules for expanding them, and that in consequence admitted metaphors such as "energy" or "level of excitation" have no specific content and can be filled in to suit one's fancy » (p. 41).

⁵⁸ Cf. M.-K. Yi, *Herméneutique et psychanalyse, si proches... si étrangères*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. 90 *sqq.*

2.1 Paul Ricœur : la psychanalyse entre herméneutique et énergétique

Venu de la phénoménologie, Ricœur rencontre la psychanalyse dès son premier ouvrage majeur, *Le volontaire et l'involontaire* publié en 1949. La position de Ricœur recoupe alors en bonne partie celle de Sartre dans sa dénonciation de la réification, voire de l'anthropologisation, de l'inconscient par Freud et ses disciples. C'est toutefois dans son ouvrage *De l'interprétation* que Ricœur va introduire la dichotomie qui va lui servir de guide dans son exégèse du corpus freudien, celle entre *langage de la force* et *langage du sens*. Si Ricœur reconnaît que c'est bien la conjonction de ces deux langages qui fait l'originalité du discours freudien conçu comme un « discours mixte », il n'en demeure pas moins que leur articulation pose des problèmes épistémiques considérables. La seule issue pour éviter un verdict de culpabilité dans le « procès épistémologique⁵⁹ » intenté à la psychanalyse par les positivistes consiste dans cet aveu : « Non, la psychanalyse n'est pas une science d'observation, parce qu'elle est une interprétation, davantage comparable à l'histoire qu'à la psychologie⁶⁰. » Comme nous le verrons en présentant des textes appartenant à différentes périodes, la position de Ricœur ira en se radicalisant, le « langage de la force » devant être compris d'une façon de plus en plus métaphorique (jusqu'à disparaître complètement dans ses derniers textes) pour qu'une vision cohérente de la pratique psychanalytique soit envisageable.

Dans la lecture que fait Ricœur du corpus freudien, le philosophe identifie deux types de métaphores : d'abord le médecin viennois, par exemple dans son *magnum opus* *L'interprétation des rêves*, utilise la métaphore de la traduction pour introduire la distinction entre le contenu manifeste et le contenu latent du rêve. En un mot, le rêve

⁵⁹ Cf. P. Ricœur, *De l'interprétation. Essai sur Freud*, Paris, Seuil, 1995, p. 364 *sqq.*

⁶⁰ *Ibid.*

possède à la fois un sens littéral et un sens symbolique que l'analyse doit révéler. Le couple analysant-analyste s'engage dans un processus consistant à faire d'un texte obscur un texte intelligible⁶¹. Cette même métaphore du texte à déchiffrer peut d'ailleurs s'appliquer plus généralement à toutes ces formations de l'inconscient que sont les symptômes, les actes manqués, les mots d'esprit ou encore, à l'échelle collective, les mythes et les doctrines religieuses. En un second temps, pour rendre compte des pressions qui s'exercent à l'encontre de cette révélation du sens caché du rêve, Freud se voit contraint de proposer des métaphores relevant de la force brute, métaphores qu'il puise dans l'énergétique⁶². En ce sens, la censure et le refoulement subséquent ne devraient pas être comparés au travail d'un agent frontalier qui refuse de délivrer un droit de passage à un étranger indésirable, mais plutôt à la pression atmosphérique exercée par un anticyclone dissipant les nuages. Le texte du rêve n'est pas tant réécrit qu'il n'est déformé sous la pression de forces quasi physiques.

Néanmoins, la dimension herméneutique doit avoir ultimement préséance sur la dimension énergétique, puisque le psychanalyste ne travaille qu'avec des représentations. Il n'a jamais accès à la dimension purement quantitative de la pulsion. Pour cette raison, écrit Ricœur, « tous les "contenus" sur lesquels travaille l'analyste sont des représentations, du fantasme à l'œuvre d'art et aux croyances religieuses. Or, le problème de l'interprétation recouvre exactement celui du sens ou de la représentation. La psychanalyse est ainsi de bout en bout interprétation⁶³. »

De façon répétée, Ricœur dénoncera le hiatus qui existe entre une métapsychologie freudienne qu'il qualifie de « solipsiste » et la pratique analytique concrète pour

⁶¹ Cf. *ibid.*, p. 15.

⁶² Cf. *ibid.*, p. 102.

⁶³ *Ibid.*, p. 78.

laquelle l'intersubjectivité est fondamentale⁶⁴. C'est cette inscription du discours de l'analysant dans la sphère de l'intersubjectivité, comme parole adressée à une autre conscience, celle de l'analyste, qui autorise Ricœur à mobiliser les ressources de la dialectique hégélienne pour expliciter une téléologie que Freud lui-même ne serait pas parvenu à thématiser. Pour Ricœur, du moins à l'époque où il écrit *De l'interprétation*, Freud est d'abord le penseur de l'archaïque. Il est celui qui a décelé, dans ces « grandes » réalisations de la conscience réflexive que sont la conscience morale ou encore la certitude apodictique du *cogito ergo sum*, l'influence déterminante des désirs infantiles. Ainsi, la conscience morale de l'adulte *n'est rien d'autre* que l'intériorisation de l'interdit parental, tout comme le *cogito* cartésien n'est rien d'autre qu'une intellectualisation du sentiment de toute-puissance du *moi*, qui aimerait bien oublier, pour paraphraser Freud, qu'il n'est pas « maître dans sa propre maison⁶⁵ ». Or, affirme Ricœur, si l'archéologie, entendue au sens de démystification, semble bien être l'essence de la démarche freudienne lorsqu'elle s'intéresse aux constructions intellectuelles de la conscience réflexive et de la culture, il ne faudrait pas méconnaître que la psychanalyse est d'abord une thérapeutique. *Quid* de la psychanalyse comme thérapeutique, si toute idée de progression en est exclue, ne serait-ce que par la levée de l'ignorance qu'a le *cogito* de lui-même? « La relation analytique tout entière, écrit Ricœur, peut être réinterprétée comme dialectique de la conscience, s'élevant de la vie à la conscience de soi, de la satisfaction du désir à la reconnaissance de l'autre conscience⁶⁶. »

⁶⁴ Cf. *ibid.*, p. 496. Dans un texte ultérieur que nous présenterons plus loin, Ricœur écrit : « Le modèle psychanalytique m'a toujours frappé comme étant un modèle monologique. Freud présente toujours son modèle comme une sorte d'œuf fermé sur lui-même. Il le représente dans un schéma: préconscient, conscient, inconscient; ou, dans la deuxième topique : Surmoi, Moi et Ça, mais il n'y a jamais l'autre » (P. Ricœur, « Le récit : sa place en psychanalyse », in P. Ricœur, *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 281).

⁶⁵ Cf. P. Ricœur, *De l'interprétation*, p. 446 sqq.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 496.

Ultimement, le recours aux métaphores énergétiques proposé par Freud se justifie, mais seulement dans la mesure où il représente une étape sur le chemin dialectique qui mène la conscience à la pleine connaissance d'elle-même. Ce n'est qu'en découvrant qu'il n'était, à l'origine, qu'un « automate spirituel » mû par un désir qui préexistait à sa conscience, que le « *cogito* blessé » parviendra à se reconnaître, et à se faire reconnaître par l'autre, comme conscience de soi autonome⁶⁷. L'infrastructure mécaniste décrite par Freud dans ses écrits métapsychologiques devient, si on la réinterprète en termes hégéliens, figure de l'altérité, du non-rationnel, du non-moi : « ce qui se prenait comme pur moi, se découvre étranger à soi, comme anonyme et neutre, comme *ça*⁶⁸. » Le périple douloureux de l'analysant qui, au cours de la cure, sera confronté à l'altérité, à la révélation de sa finitude, à celle de son immixtion dans un corps⁶⁹, relève bien du *travail du négatif* par lequel la conscience se voit obligée d'abandonner ses prétentions à une souveraineté impassible.

C'est seulement dans le déroulement de la cure analytique, comprise selon le modèle hégélien comme affirmation de l'autonomie d'une conscience face à une autre, que les concepts métapsychologiques freudiens prennent tout leur sens. Ricœur parvient ainsi à récuser une interprétation « réaliste » de l'inconscient. Il demeure en cela fidèle à l'intuition propre à la tradition phénoménologique, déjà exprimée par Sartre dans *l'Esquisse d'une théorie des émotions*⁷⁰, selon laquelle la liaison entre le

⁶⁷ Cf. *ibid.*, p.494.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 493.

⁶⁹ Rappelons que pour Freud la pulsion est « le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposé au psychique en conséquence de sa liaison au corporel » (S. Freud, *Métapsychologie*, trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968, p. 17-18).

⁷⁰ « ... nous ne devons pas interroger la conscience du dehors, comme on interroge les vestiges du foyer ou le campement, mais du dedans, [...] on doit chercher *en elle* la signification. La conscience, si le *cogito* doit être possible est elle-même, le *fait*, la *signification* et le *signifié* » (J.-P. Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Le livre de poche, 1995, p. 64; les italiques sont de l'auteur).

signifiant et le signifié ne peut être opérée que par une conscience⁷¹. Si le signifiant signifie, c'est que la conscience en a décidé ainsi. Ce n'est qu'au terme de l'analyse que l'on peut parler du sens d'un rêve ou d'un symptôme : le sens ne préexiste pas à son établissement par la démarche herméneutique. Si l'on fait fi de cette mise en garde, on professe « un réalisme naïf, qui projetterait après coup dans l'inconscient le sens terminal, tel qu'il est élaboré par une analyse terminée. Alors la psychanalyse serait elle-même une mythologie, la pire de toutes, puisqu'elle consisterait à faire penser l'inconscient⁷². » Si une signification peut être attribuée à une production de l'inconscient, cette signification lui est d'abord donnée par une autre conscience, celle de l'analyste⁷³. Le symptôme acquiert certes, au cours de la cure, un sens, mais c'est comme signe *institué* plutôt que comme signe naturel. Ce qu'est l'inconscient, à l'extérieur de ce champ herméneutique que constitue la cure, ce n'est pas une machine à produire un sens qu'il s'agirait ensuite de dévoiler, mais plutôt des mécanismes somatiques qui produisent de façon anarchique des représentations. Le terme de *ça* convient parfaitement pour désigner cette activité mentale proprement *insensée*.

⁷¹ Serge Viderman exprime élégamment la même hostilité de la tradition phénoménologique envers toute notion d'un sens inconscient : « On trouvera chez Husserl [...] l'idée que tout ce qui est hors de l'intention et qui échappe à l'animation volontaire de l'esprit est exclu de la signification : les jeux de physiognomonie, les gestes dont s'accompagne le discours sans intention, ces expressions n'ont aucune signification. Elles ne veulent rien *dire* parce qu'elles ne *veulent* rien dire » (S. Viderman, *La construction de l'espace analytique*, Paris, Gallimard, 1982, p. 85, note I; les italiques sont de l'auteur).

⁷² *Ibid.*, p. 460.

⁷³ « C'est par rapport à des règles herméneutiques et pour un autre qu'une conscience donnée "a" un inconscient » (*ibid.*, p. 459).

2.2 Ricœur : Le récit psychanalytique comme herméneutique de soi

Dans des textes postérieurs à la publication de *De l'interprétation*⁷⁴, Ricœur développera ce qu'on pourrait appeler sa « reformulation narrative » de la psychanalyse. Cette reformulation postule que l'objectif ultime de la thérapie analytique, qui est collaboration entre l'analysant et l'analyste, consiste en l'élaboration d'un récit, d'une narration. Ricœur en veut pour preuve le fait que le texte psychanalytique par excellence est bien l'histoire de cas. C'est dans les *Cinq psychanalyses* que Freud réussirait le mieux à cerner l'essence de la démarche analytique, textes par rapport auxquels les écrits de métapsychologie apparaissent bien abstraits. Le travail analytique consiste, en prenant comme matériau initial le récit fragmentaire, parfois incohérent, soumis par l'analysant à l'analyste, à construire « des séquences signifiantes et des connexions ordonnées⁷⁵. » Par la construction d'un récit, les souvenirs d'événements traumatiques vécus par le patient sont intégrés à une séquence narrative et ils sont dépouillés, par le fait même, de ce caractère énigmatique qui les rendait inassimilables pour le sujet. Ce qui fait de la psychanalyse une thérapeutique des troubles mentaux, c'est sa capacité à fournir un cadre narratif qui assigne une signification à des événements de l'histoire du sujet, plutôt que de simplement libérer le psychisme d'une quantité excessive d'excitation comme le proposaient les métaphores énergétiques. Comme l'avait reconnu Freud dès les *Études sur l'hystérie*, la guérison d'une névrose n'est possible que lorsque la *mise en acte* du conflit psychique par le symptôme cède la place à la *mise en parole*.

⁷⁴ Ces textes ont été publiés en 2008 sous le titre *Essais et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2008.

⁷⁵ P. Ricœur, « La question de la preuve en psychanalyse », in P. Ricœur, *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse, op. cit.*, p. 32. Ci-après « La question de la preuve ».

Ce qui autorise cette reformulation narrative de la psychanalyse, c'est que le « fait » en psychanalyse doit être bien distingué du « fait » tel que le conçoit la psychologie académique⁷⁶. Le fait auquel se réfère la psychologie dite académique est un observable. *A contrario*, ce qui vaut comme donnée initiale en psychanalyse, ce n'est pas un comportement de l'analysant tel qu'il ait pu être observé par un spectateur, ou encore un rêve tel qu'il aurait été rêvé, mais bien un comportement ou un rêve *raconté* par le patient en cours de séance⁷⁷. Lorsque l'analyste commence son travail, il est déjà confronté à un matériel psychique qui a été mis en forme par le langage. Ensuite, comme la découverte du phénomène du transfert l'a mis en lumière, le discours du patient doit être conçu comme une adresse à la personne de l'analyste, l'expression d'un désir dont l'objet était à l'origine le père ou la mère. C'est ce constat qui permet à Ricœur d'affirmer que l'analyste est confronté, au cours de la cure, à des expressions (verbales) de désir et non pas à des pulsions brutes, ces dernières étant nécessairement médiatisées par le langage⁷⁸. Troisièmement, ce qui fait l'objet de l'analyse, c'est la mise à jour de la *réalité psychique* du patient et non pas de la réalité historique, soit les événements tels qu'ils pourraient être rapportés par un témoin désengagé. En abandonnant la « théorie de séduction », Freud souligne que ce n'est pas tant le traumatisme « réellement subi » qui est responsable de la névrose, mais plutôt l'élaboration psychique déclenchée par un événement qui peut, somme toute, être anodin⁷⁹. Ainsi, comme le rappelle Ricœur, en psychanalyse, c'est la signification des événements historiques pour le sujet qui importe plutôt que ces événements en eux-mêmes. Enfin, l'analyste se trouve en présence de constructions psychiques, d'un matériel historique qui a déjà fait l'objet d'une mise en forme, fût-

⁷⁶ Cf. *ibid.*, p. 21.

⁷⁷ Cf. *ibid.*, p. 22.

⁷⁸ Cf. *ibid.*, p. 25.

⁷⁹ Cf. *ibid.*, p. 26

elle inconsciente, de la part de l'analysant. Le fait psychanalytique n'existe pas sans cette mise en forme, cette « mise en récit » que nous évoquions plus haut.

Si Ricœur a vu juste en affirmant que la psychanalyse ne s'intéresse aux phénomènes psychopathologiques que dans la mesure où ceux-ci font l'objet d'un récit, cela a nécessairement des conséquences sur le plan épistémologique. Les méthodes de validation des énoncés théoriques ne seront pas semblables à celles des sciences d'observation. Pour reprendre l'expression de Ricœur, ce qui « vaut comme fait » dans ces sciences ce sont des observables, alors qu'en psychanalyse ce sont des segments narratifs : « N'entre dans le champ d'investigation et de traitement [de la psychanalyse] que cette part de l'expérience susceptible d'être dite⁸⁰. » La psychanalyse devrait ainsi être jugée à l'aune des mêmes critères que d'autres disciplines historico-interprétatives, comme la philologie ou l'exégèse biblique. Une bonne explication psychanalytique d'un symptôme ou, pourrions-nous dire plus justement, d'une « histoire de cas », est une explication qui est cohérente avec l'infrastructure théorique postulée par Freud, qui permet d'incorporer le plus grand nombre de « faits » mis en évidence par l'investigation analytique (rêves, associations libres, etc.), qui suscite chez l'analysant un travail de perlaboration menant à une amélioration clinique et, enfin, qui permet une intelligibilité narrative, telle que définie par les modèles de narration qui ont été élaborés au cours de l'histoire (l'épopée, la tragédie, la chronique, etc.)⁸¹. « Les récits psychanalytiques, écrit Ricœur, sont des sortes de biographies et d'autobiographies dont l'histoire littéraire se rattache à la longue tradition issue de l'épopée des Hébreux, des Grecs, des Celtes, des Germains⁸². »

⁸⁰ *Ibid.*, p. 22.

⁸¹ Cf. *ibid.*, p. 67 *sqq.*

⁸² *Ibid.*, p. 71.

Ricœur reconnaît volontiers que la justification épistémologique qu'il propose des hypothèses analytiques est fragile. Elle repose en effet sur la convergence de critères de validité qui, pris indépendamment, n'ont qu'une valeur probante limitée. Pensons, par exemple, au critère d'amélioration clinique que la littérature psychanalytique a toujours eu beaucoup de mal à définir. Toutefois, la faiblesse principale de la psychanalyse freudienne demeure toujours dans son ancrage à une énergétique largement périmée. Idéalement, l'appareil théorique de la psychanalyse devrait être rénové en profondeur. Mais, déplore le philosophe, si « le modèle théorique de distribution de l'énergie apparaît de plus en plus inadéquat [...] aucun modèle alternatif ne paraît être assez puissant pour "couvrir" tous les faits ressortissant à la psychanalyse et rendre compte de leur nature paradoxale⁸³. » À cette étape de sa réflexion sur la psychanalyse, Ricœur concède à Freud que seul le langage de la force permet de rendre compte d'une dimension essentielle de la cure analytique, celle de la résistance du patient à accepter l'interprétation qui révèle son désir. Il n'est plus possible de comprendre pourquoi le sens d'un rêve ou d'un symptôme est inaccessible au patient si l'on ne fait pas intervenir une force qui s'oppose à son dévoilement, déformant le sens latent en un sens manifeste⁸⁴. De plus, si on se rappelle que la psychanalyse s'est intéressée en premier lieu aux phénomènes psychopathologiques pour lesquels une interprétation en termes de comportement téléologiquement orienté semblait de prime abord impossible – soit, par exemple, la compulsion de vérification de l'obsessionnel qui est rationnellement injustifiable même pour celui qui en souffre –, il faut bien que le motif inconscient joue un rôle causal au sein d'une mécanique de l'esprit. Le motif inconscient est cette cause qui fait dérailler la conduite téléologiquement orientée, comme un rocher peut faire dérailler un train dont le *telos* consiste à conduire des passagers d'une ville à une

⁸³ *Ibid.*, p. 68.

⁸⁴ Cf. P. Ricœur, « Psychanalyse et herméneutique », in P. Ricœur, *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, op. cit., p. 95 sqq.

autre⁸⁵. En somme, Freud est forcé de refuser la distinction « grammaticale » entre causes et motifs pour que les explications psychanalytiques n'encourent pas le reproche d'être de simples *just-so stories*, des rationalisations arbitraires. « Dire, par exemple, reconnaît Ricœur, qu'un sentiment est inconscient, ce n'est pas se borner à dire qu'il ressemble à des motifs conscients survenant dans d'autres circonstances; c'est dire plutôt qu'il faut l'insérer, en tant que facteur causalement pertinent, en vue d'expliquer les incongruités d'un acte de conduite⁸⁶. »

Le dernier état de la réflexion de Ricœur sur la psychanalyse peut être trouvé dans un texte de 1988, « Le récit : sa place en psychanalyse⁸⁷ ». Ce texte exprime cette fois une reformulation herméneutique « radicale » de la psychanalyse, au sens où Ricœur n'y fait plus aucune concession à ce qu'il a appelé l'énergétique freudienne. L'essence de la cure analytique, c'est désormais sa dimension narrative, sa capacité à produire un récit. Il n'est plus pertinent d'avoir recours à des métaphores technologiques, comme celle du « maniement des résistances », pour décrire le travail de l'analyste. La guérison passe maintenant par l'acquisition par le patient d'une *identité narrative*, notion qui constitue le sujet en permettant de dépasser ces deux impasses que sont le soi comme substance immuable et le soi comme passivité soumise à des événements incohérents⁸⁸. Or, la création d'une identité narrative

⁸⁵ Ce sont ces considérations sur l'aspect causal, jugé alors inéliminable, de l'explication psychanalytique qui empêche Ricœur de souscrire pleinement à l'analyse des « wittgensteiniens » anglais comme Stephen Toulmin et Antony Flew. Cf. P. Ricœur, « La question de la preuve », p. 49 *sqq.*

⁸⁶ *Ibid.*, p. 52.

⁸⁷ P. Ricœur, « Le récit : sa place en psychanalyse », in P. Ricœur, *Écrits et conférences I. Autour de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 277-289. Ci-après « Le récit ». Les textes cités précédemment, « La question de la preuve en psychanalyse » et « Psychanalyse et herméneutique », datent quant à eux des années 1970.

⁸⁸ Cf. P. Ricœur, « La vie : un récit en quête d'un narrateur », in P. Ricœur, *Écrits et conférences I. Autour de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 274. Ci-après « La vie ». Ce texte a été rédigé à la même époque que celui que nous venons de citer.

implique nécessairement une « mise en intrigue », qui calque les procédés employés dans la fiction littéraire. La poésie, disait déjà Aristote, est plus philosophique que l'histoire en ce qu'elle enseigne là où la chronique historique ne fait que rapporter⁸⁹. La démarche de compréhension de soi empruntant la voie de la narration, à laquelle appartient la psychanalyse puisqu'elle trouve son aboutissement dans un récit psychanalytique co-écrit par l'analyste et l'analysant, se situe au confluent de l'histoire et de la fiction :

« [La dimension narrative] possède le double caractère d'être à la fois historique et fictionnelle : d'un côté la mémoire est aussi l'ensemble des documents que j'ai sur ma propre existence (photos de famille, acte de naissance, révélations sur mes origines sont de l'ordre de la connaissance historique, qui est une connaissance documentaire); de l'autre côté, je pourrais dire que le récit que je fais sur moi-même est le *roman de ma vie* puisque j'essaie, à propos de ma propre existence, *différentes intrigues*. Donc, la compréhension de soi par la voie narrative, et il n'y en a pas d'autres, est un très bon exemple de l'intersection des deux grands modes narratifs : le mode historique et le mode fictionnel⁹⁰. »

L'interprétation psychanalytique, telle que la reformule Ricœur dans ce texte tardif, n'a plus rien en commun avec l'explication causale d'un symptôme. D'ailleurs, ce ne sont plus tant des phénomènes psychopathologiques qu'il faut réintégrer à une trame narrative, mais ce que Ricœur appelle des histoires « non encore racontées⁹¹ », des fragments de récits clos sur eux-mêmes, ce que les psychanalystes appellent fantasmes. Le patient entre en analyse en portant en lui des fantasmes, des fragments narratifs auxquels il ne peut attribuer de façon tranchée le caractère de réel ou

⁸⁹ Cf. *ibid.*, p. 261.

⁹⁰ P. Ricœur, « Le récit », p. 278; nous soulignons.

⁹¹ *Id.*, « La vie », p. 271.

d'imaginaire. Ricœur en donne comme exemple le fantasme de séduction par l'adulte qui était au cœur de la première théorie freudienne des névroses :

« [Il] entre dans le récit [que fait le patient en analyse], et précisément dans les récits fantasmés, toutes sortes d'épisodes conflictuels : le patient va croire que son père, lorsqu'il était enfant, était ceci ou cela. Je fais allusion au fameux épisode dont le jeune Freud avait tellement discuté, de la théorie de la séduction de l'enfant par le père : est-ce un pseudo-souvenir qui est un pseudo-récit ou est-ce un vrai souvenir?⁹² »

Le patient qui organise son récit de vie autour d'un fantasme est en somme prisonnier d'une mise en intrigue défailante, parce qu'imaginaire, illusoire et figée. L'analyste tentera de l'ébranler en lui suggérant de la remplacer par une intrigue alternative, plus riche, plus englobante, qui offre des possibilités d'action insoupçonnées. La mise en intrigue alternative dissipe la fascination qu'exerce le fantasme en lui assignant une origine dans l'histoire du patient.

On peut toutefois se demander ce qu'il reste du concept d'inconscient dans cette ultime reformulation de la psychanalyse. De façon significative, le terme lui-même ne se retrouve nulle part dans le texte « Le récit : sa place en psychanalyse ». Le fantasme est ultimement une production de la conscience; son potentiel pathologique repose dans cette capacité qu'a la conscience à s'illusionner elle-même. Il y a, propose Ricœur, un bon et un mauvais usage du fantasme : l'homme peut l'utiliser comme modèle pour formuler un projet créateur (pour le sublimer) ou, au contraire, pour travestir la réalité⁹³. Nous sommes assez près de la notion sartrienne de mauvaise foi⁹⁴. Au fond, le patient sait bien que son fantasme n'est pas réalité, mais il

⁹² *Id.*, « Le récit », p. 286.

⁹³ Cf. *ibid.*, p. 283.

⁹⁴ Nous nous autorisons à faire ce rapprochement car Ricœur évoque lui-même la notion sartrienne de « projet existentiel » dans les dernières lignes du texte qui nous intéresse. Cf. *ibid.*, p. 289.

« décide » d’y croire pour éviter de se voir tel qu’il est. Pour ce faire, il sélectionne des éléments de son histoire et y trace une intrigue simpliste : « Je suis aujourd’hui lâche parce que je n’ai pas été aimé. À preuve, ce souvenir où je me vois pleurant dans un berceau, alors que ma mère s’occupe de ma sœur cadette en ignorant complètement mes pleurs. » Comme l’écrivait déjà Sartre dans *L’être et le néant* : « ... la mauvaise foi dans son projet primitif, et dès son surgissement, décide de la nature exacte de ses exigences, elle se dessine tout entière dans la résolution qu’elle prend de *ne pas trop demander*, de se tenir pour satisfaite quand elle sera mal persuadée, de forcer par décision ses adhésions à des vérités incertaines⁹⁵. » La tâche de la psychanalyse, redéfinie comme processus de « restructuration narrative⁹⁶ », est d’amener le patient à choisir entre un récit clos sur lui-même, un récit terminé comme le sont les œuvres de fictions⁹⁷, et un récit qui s’ouvre vers le possible, un récit qui exprime, comme le voulait Heidegger, que la vie humaine, jusqu’à la mort, est constitutivement inachevée⁹⁸.

⁹⁵ J.-P. Sartre, *L’être et le néant*, Paris, Gallimard, p. 103; les italiques sont de l’auteur.

⁹⁶ P. Ricœur, « Le récit », p. 289.

⁹⁷ « ... nous ne pouvons pas purement et simplement transposer un modèle narratif pris à la littérature, à la psychanalyse, ni même à la philosophie, quand on parle sur le soi, pour une raison fondamentale : les récits de la littérature sont des récits terminés, nous en connaissons le début et la fin, tandis que l’histoire de notre vie est une histoire ouverte » (*ibid.*, p. 287).

⁹⁸ « Dans l’essence de la constitution fondamentale du *Dasein*, il y a donc un *constant inachèvement*. La non-totalité signifie un excédent du pouvoir-être. Au contraire, dès l’instant où le *Dasein* “existe” de telle manière qu’en lui absolument plus rien n’est en excédent, alors, et du même coup, il est ainsi devenu un ne-plus-être-Là. La levée de l’excédent d’être signifie l’anéantissement de son être » (M. Heidegger, *Être et temps*, trad. E. Martineau, Paris, Authentica, 1985, p. 176; les italiques sont de l’auteur).

2.3 Serge Viderman : L'espace analytique

Le point de départ de la réflexion épistémologique de Serge Viderman consiste dans la description du dispositif de la cure, que l'auteur appellera « l'espace analytique ». Viderman rappelle, à travers de multiples références à l'œuvre écrite de Freud, comment les premiers analystes en sont venus à établir les règles techniques qui définissent ce cadre. La construction de l'espace analytique répondait à l'objectif de mettre l'analyste à l'abri des accusations de suggestion, en rompant les liens qui l'unissaient à la pratique de l'hypnose. L'efficacité présumée de l'hypnose reposait en dernière analyse sur l'autorité accordée à l'hypnotiseur par le patient. C'est bien parce qu'on lui supposait un pouvoir pratiquement surnaturel de faire disparaître les affections hystériques que le patient se soumettait, plus ou moins consciemment, aux injonctions de l'hypnotiseur l'enjoignant à abandonner ses symptômes. Malheureusement le procédé était par trop transparent : le patient un tant soit peu indépendant d'esprit réalisait rapidement que ce qu'on exigeait de lui était simplement de se soumettre à la volonté de l'hypnotiseur; il découvrait que le processus curatif n'était rien hors cette injonction⁹⁹. En un mot, l'hypnotiseur déployait une *force*, mais il y manquait le *sens*.

Parallèlement, Freud s'était convaincu de l'étiologie traumatique de l'hystérie et avait, en un premier temps, développé une technique hybride qui utilisait des procédés apparentés à l'hypnose pour forcer la découverte du sens. À cette étape de l'élaboration de la pratique analytique, on exige du patient qu'il se souvienne d'événements traumatiques, avec tout ce que cela comporte de risques de créer des souvenirs de complaisance. « À l'exemple d'une séance d'hypnotisme, écrit Viderman, il faudra *insister* auprès du malade, lui *affirmer* que ces faits il les

⁹⁹ C'est ce que Freud découvre lorsque sa patiente Emmy von N... refuse se laisser hypnotiser. Cf. S. Viderman, *op. cit.*, p. 259.

connaissait, que ces souvenirs reviendraient et en effet des idées se présentaient, des souvenirs se précisaient¹⁰⁰. » Les contemporains de Freud ne s'y sont d'ailleurs pas trompés.

Aspirant à une plus grande respectabilité scientifique que les praticiens de l'hypnose, discipline toujours honteuse de ses origines dans le mesmérisme et autres pratiques charlatanesques, Freud souhaitait concevoir un dispositif qui lui permettrait d'objectiver les processus inconscients, à l'abri de l'accusation d'orienter subrepticement les associations des patients vers ses thèmes préférés. D'où la règle fondamentale enjoignant le patient à dire tout ce qui lui vient à l'esprit et l'attitude complémentaire de l'analyste, qui se confine le plus souvent au silence pour éviter d'orienter le flux de la pensée du patient. D'où aussi, le dispositif du divan qui soustrait l'analyste au regard de l'analysant, dans le but que ce dernier en finisse par oublier sa présence¹⁰¹. Toutefois, et c'est là le nœud de la démonstration de Viderman, cette tentative de faire disparaître l'analyste l'a rendu paradoxalement plus présent, au point même où la qualité de relation entre l'analyste et l'analysant devient plus importante que la découverte du sens du symptôme pour prédire l'efficacité thérapeutique de la cure. On aura reconnu ici la découverte du transfert.

Il convient donc de tirer les conséquences théoriques de ce renversement du mécanisme de guérison. Le sens de l'interprétation donnée au patient n'a de vertu curative que s'il est soutenu par la force du transfert. Plus, le sens n'est pas découvert mais créé dans l'espace analytique, espace qui n'a rien du laboratoire aseptisé où se développeraient en toute spontanéité les productions de l'inconscient¹⁰². En fait, le patient débute son analyse avec une connaissance préalable des concepts théoriques

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 281; les italiques sont de l'auteur.

¹⁰¹ Cf. *ibid.*, p. 270.

¹⁰² Cf. *ibid.*, p. 271.

de la psychanalyse. Il sait à quelle école appartient son analyste et donc à quel type de matériel celui-ci s'intéressera. Au cours de l'analyse, il appréhende anxieusement les interventions verbales de l'analyste, aussi minimales puissent-elles être, puisque ce dernier demeure généralement silencieux. En somme, pour l'analysant, la recherche de l'approbation de l'analyste, ce que Lacan, suivant Kojève, appelait philosophiquement le « désir du désir de l'autre », prend rapidement le pas sur la recherche du sens. Il est donc illusoire de croire que l'espace analytique soit l'instrument d'une restitution de la vérité historique. Viderman enjoint donc son lecteur à relire les histoires de cas *princeps* de la psychanalyse, *L'homme aux loups* en particulier, comme des *constructions* fictives plutôt que comme des *reconstructions* historiques. Si Freud a été induit en erreur sur la véritable nature de sa découverte, c'est qu'il demeurait obsédé par le besoin d'ancrer l'interprétation du symptôme à un événement historique « réel » qui puisse en donner la clé, dût-il être trouvé dans la préhistoire de l'espèce. Inspiré par le lamarckisme, il postulera qu'un processus de transmission par phylogenèse permet à cet événement lointain d'influencer le comportement de l'individu. « L'histoire individuelle, écrit Viderman, incapable de satisfaire le besoin de certitudes, sera projetée le plus haut possible dans l'histoire de l'espèce. *Totem et tabou* est l'achèvement de la science-fiction anthropologique qui offre un dernier espoir : valoriser au moins une réalité originaire. Ainsi le fantasme même aura récupéré sa part de réalité¹⁰³. »

Il va de soi que l'infrastructure théorique de la psychanalyse, la métapsychologie, ne sortira pas indemne d'une telle redéfinition de la cure analytique. Il faut se résoudre à la conclusion selon laquelle il en va de la théorie comme il en va de l'événement traumatique postulé : l'une et l'autre sont des créations de l'analyste. La métapsychologie doit être conçue comme un langage qui donne forme à l'inconscient, et non comme un langage qui décrirait ce que l'inconscient est en-soi. Ce que

¹⁰³ *Ibid.*, p. 26.

l'inconscient peut être hors de l'espace analytique (et hors du langage) est inconnaissable : « Le langage ne nous donne pas une version plus ou moins approchée de la réalité inconsciente : ce qu'il *dit* de l'inconscient *est* l'inconscient – une création originale¹⁰⁴. » C'est le geste théorique de Freud qui fait du symptôme un signifiant et de l'inconscient un texte à déchiffrer. Hors de l'espace analytique, le symptôme ne peut être un signifiant, puisque le rapport signifiant/signifié repose nécessairement sur une convention linguistique partagée par un groupe de locuteurs¹⁰⁵.

L'ouvrage de Viderman a reçu un accueil controversé dans la communauté psychanalytique française lors de sa parution en 1970. En témoignent les contributions au colloque « Constructions et reconstructions en psychanalyse – Discussion autour de *La Construction de l'espace analytique* » organisé par Société psychanalytique de Paris qui furent ensuite publiées dans la *Revue française de psychanalyse*¹⁰⁶. Plusieurs psychanalystes acceptaient mal le pouvoir démiurgique qui leur était conféré par Viderman¹⁰⁷. L'analyste, loin d'être une simple surface de projection pour les fantasmes inconscients du patient, était posé comme créateur à la fois des « faits analytiques » et de la théorie censée les expliquer. Comme le soulignait Viderman lui-même, ce rôle n'est pas très différent de celui de l'hypnotiseur dont l'analyste avait tant voulu se démarquer, ni de celui des chamans et des sorciers, « grands prédécesseurs » des psychanalystes, selon Claude Lévi-Strauss¹⁰⁸. La mise au jour de l'inconscient, pourrions-nous dire à la suite de Viderman, n'est en somme qu'une fiction rhétorique qui s'ignore. Elle est l'illusion

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 63; les italiques sont de l'auteur.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 60.

¹⁰⁶ Cf. *Revue française de psychanalyse*, 38(2-3), 1974.

¹⁰⁷ Voir par exemple la contribution de J. Chasseguet-Smirgel intitulée « Brèves réflexions critiques sur la construction en analyse », *Revue française de psychanalyse*, 38(2-3), 1974, p. 183-196.

¹⁰⁸ Cf. C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Pocket, 1985, p. 234.

que la guérison passe par le *sens* alors qu'elle passe en fait par la suggestion, par la *force* du lien transférentiel.

2.4 Roy Schafer : le langage d'action

Le psychanalyste américain Roy Schafer fait partie, avec Merton Gill et George S. Klein, des élèves du psychologue hongrois naturalisé américain David Rapaport, lequel a beaucoup œuvré à intégrer la métapsychologie freudienne à la psychologie universitaire américaine. Or, Schafer, à rebours du geste théorique de son maître, constate le hiatus croissant existant entre la pratique clinique de l'analyse et les formulations théoriques de la métapsychologie. Il en appelle à une reformulation radicale du langage théorique de la psychanalyse, qu'il baptise « langage d'action », véritable, mais méconnue, « langue maternelle de la psychanalyse¹⁰⁹. » Pour constituer son langage d'action, Schafer revendique explicitement l'héritage du « second » Wittgenstein et celui des philosophes britanniques du langage ordinaire, en particulier Gilbert Ryle. À ce titre, la thèse qui fonde le langage d'action est celle exprimée au paragraphe 281 des *Recherches philosophiques* : « ... ce n'est que d'un homme vivant ou de ce qui lui ressemble (de ce qui se comporte comme lui) qu'on peut dire qu'il éprouve des sensations, qu'il voit, est aveugle, entend, est muet, est conscient ou inconscient¹¹⁰. » La métapsychologie freudienne erre donc si elle suppose que des instances, des « parties de la personne » comme le *ça*, le *moi* et le *surmoi*, éprouvent des affects ou se fixent des objectifs qui entrent en conflit avec ceux des autres instances. Elle erre aussi lorsqu'elle fait de l'analysant le lieu de l'activité de forces impersonnelles, conçues sur le modèle des forces physico-

¹⁰⁹ Cf. R. Schafer, *Un nouveau langage pour la psychanalyse*, trad. S. Valentin et C. Grimal, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 391 *sqq.*

¹¹⁰ L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, trad. F. Dastur *et al.*, Paris, Gallimard, 2014, p. 146.

chimiques. En fait, pour Schafer, ces deux erreurs – celle de constituer l'appareil psychique sous le modèle « newtonien » de l'interaction des forces et celle de l'anthropomorphisation des instances – sont liées. C'est l'incapacité du langage de la physique à rendre compte de la constitution du sens (de l'action humaine notamment), à « naturaliser l'intentionnalité » dirait-on en termes plus techniques, qui oblige le théoricien de la métapsychologie à réintroduire en catimini le sujet sous les habits impersonnels, pseudo-scientifiques, du « moi adaptatif » chez Heinz Hartmann, de « l'identité » chez Erik Erickson ou du « soi » chez Heinz Kohut¹¹¹. Comme l'écrit Schafer :

Après tout, le *das Ich* de Freud n'est pas le moi et le soi; c'est aussi un "je", l'agent, le sujet, qui doit toujours être assuré dans toute proposition psychique. Cet agent cause le plus grand embarras à la métapsychologie car la théorie peut seulement réduire l'agent à des fonctions du moi anthropomorphique [...] Le "je" ou agent doit demeurer en dehors du langage des sciences naturelles¹¹².

La solution à l'aporie de la conciliation de la force et du sens consistera à purger le langage psychanalytique de ses métaphores spatiales, énergétiques et anthropomorphiques trompeuses. Le théoricien doit se mettre à l'école du clinicien qui ne s'adresse jamais qu'à une *personne* humaine et non aux entités qui (théoriquement) la composent. Tout l'enjeu du langage d'action consistera à proposer une traduction des propositions métapsychologiques qui respecte le statut de l'analysant comme agent. La notion, centrale en psychanalyse, de conflit psychique nous fournit un bon exemple de ce en quoi consiste cette traduction. Schafer enjoint ainsi les analystes à éviter les formulations du type : « Le conflit entre le ça et le moi était organisé chez [la patiente], de telle sorte qu'il causait une paralysie de la pensée,

¹¹¹ Cf. R. Schafer, *op. cit.*, p. 130 *sqq.*

¹¹² *Ibid.*, p. 129.

de l'affect et du comportement¹¹³. » Une telle proposition, qui entremêle de façon incohérente le langage physicaliste causal et l'anthropomorphisme des instances, semble en effet impliquer que la personne est le jouet passif de forces (ou d'homoncules?) qui la dépassent. Il est beaucoup plus élégant conceptuellement, et efficace thérapeutiquement, de proposer que ladite paralysie est bien une forme d'action entreprise par l'analysante¹¹⁴. Une traduction en langage d'action de la proposition précédente pourrait être : « Ne pouvant se résoudre à adopter l'une ou l'autre des conduites qui lui permettraient d'échapper à sa situation problématique actuelle, elle a recours à une action nouvelle : elle demeure immobile. » L'une des fonctions de l'interprétation analytique est justement de déceler l'activité derrière l'apparente passivité¹¹⁵.

Schafer insiste pour souligner les relations qui existent entre la conception métapsychologique de l'individu soumis à des pulsions et le phénomène de résistance durant la cure, c'est-à-dire l'ensemble des actions et des omissions par lesquels l'analysant s'oppose au dévoilement des représentations inconscientes. Ainsi, se considérer comme impuissant face aux manœuvres de « son » inconscient permet à l'analysant de « désavouer son action », c'est-à-dire refuser de reconnaître son statut d'agent et se refuser à voir que son action pouvait, de façon éclairante, être interprétée comme un acte de sadisme par exemple. Pour Schafer, qui suit en cela Elizabeth Anscombe¹¹⁶, il y a en effet plusieurs descriptions possibles d'une même

¹¹³ *Ibid.*, p. 229.

¹¹⁴ On notera que nous évitons de parler de « patient », celui qui pâtit, qui subit, lorsque nous utilisons le langage d'action.

¹¹⁵ Cf. *ibid.*, p. 147.

¹¹⁶ « Comme une unique action peut avoir plusieurs descriptions, par exemple, “scier une planche”, “scier du chêne”, “scier une des planches de Smith”, “faire un bruit épouvantable avec la scie”, “dégager beaucoup de sciure”, etc., il est important de remarquer qu'un homme peut savoir qu'il fait une chose selon une description et pas sous une autre » (G. E. M. Anscombe, *L'intention*, trad. M. Maurice et C. Michon, Paris, Gallimard, 2002, p. 47-48).

action, descriptions qui rationalisent l'action en permettant de répondre à la question « Pourquoi cette action a-t-elle été effectuée? ». L'apport proprement freudien à la philosophie de l'action revendiquée par Schafer est de suggérer un emploi *adverbial* du concept d'inconscient. Ainsi, il est possible de décrire une action quelconque, disons le don d'un billet de 10\$ à un itinérant, comme un geste généreux, mais aussi, *inconsciemment*, comme une forme de gratification narcissique du donneur, voire comme un geste de mépris à l'égard du miséreux. La description sous laquelle l'agent se représente consciemment son action ne possède pas intrinsèquement une dignité supérieure à celle que propose l'analyste. On pourrait dire que ce qui constitue l'espace analytique est la création d'un jeu de langage au sein duquel, contrairement à ce qui a cours dans le « jeu » des échanges sociaux « ordinaires », la convention selon laquelle le sujet posséderait un accès privilégié à ses intentions a été inactivée pour les fins de la thérapie. Toutes les descriptions sont ainsi acceptables si elles fournissent une rationalisation cohérente de l'action, mais certaines sont plus éclairantes que d'autres, puisqu'elles donnent une vision inédite de l'agent, potentiellement plus riche. Dire, par exemple, qu'en quittant son emploi l'analysant a protesté contre l'autorité paternelle, qu'il a alors tué symboliquement son père, fournit un cadre narratif puissant pour permettre à l'analysant de « faire sens » d'un geste qu'il considérerait auparavant comme impulsif et incompréhensible. L'interprétation psychanalytique suggère des raisons pour l'action et elle n'a rien à voir avec l'établissement d'une quelconque relation causale entre un désir inconscient réifié et un comportement qui en serait l'effet. Il n'y a pas d'intérêt pratique, ou même théorique, à passer de l'emploi adverbial du terme « inconscient » à son emploi comme substantif, puisque cela reviendrait à postuler que c'est une entité théorique, « l'inconscient », qui a effectué telle ou telle action. La personne seule est suffisante, si l'on accorde qu'elle peut réaliser certaines actions sous les modalités consciente, préconsciente ou inconsciente¹¹⁷.

¹¹⁷ Cf. *ibid.*, p. 251.

Schafer est sensible à l'argument voulant que, pour respecter l'esprit de la théorisation freudienne, il faille faire une place à ce qu'on appelle l'inconscient *dynamique*, c'est-à-dire l'inconscient en tant qu'il oppose une résistance au procédé analytique, en tant qu'il substitue la répétition du comportement névrotique à la prise de conscience. Ne sont pas seulement inconscientes les descriptions de l'action auxquelles l'agent ne pense pas, mais aussi, et surtout, celles auxquelles il ne *veut* pas penser. On imagine bien que Schafer ne pourra se résoudre à une solution anthropomorphe à ce problème de l'automystification : « Nous ne posons pas l'hypothèse qu'il y a un "soi-même" substantif que l'on pourrait mystifier; il n'existe rien ni personne qui soit distinct du mystificateur et que celui-ci pourrait mystifier¹¹⁸. » Ce qu'une analyse correcte du processus de résistance de l'analysant démontre, c'est plutôt que celui-ci n'observe pas *attentivement* ses actions, qu'il s'abstient de considérer *sérieusement* les descriptions alternatives de son action proposées par l'analyste. Reformulée en langage d'action, la tâche de « rendre l'inconscient conscient » consiste à amener l'analysant à formuler un aveu : « Il est un moment, écrit Schafer, où l'effet automystifiant d'une attention déficiente cesse de jouer. C'est lorsque [l'analysant] en arrive à dire des choses comme "je ne veux pas penser que je pourrais faire une chose aussi terrible" [...] Tôt au tard, au cours de l'analyse, résister inconsciemment devient résister consciemment¹¹⁹... » L'efficacité thérapeutique de la cure ne repose plus sur sa capacité à rendre un matériel inconscient à la conscience, comme le voulait la conception « orthodoxe » de la cure, mais plutôt à faire avouer à l'analysant sa volonté d'automystification, automystification dont il n'a du reste jamais été complètement dupe. Encore une fois, la mauvaise foi sartrienne n'est pas loin et Schafer n'hésite pas renverser la célèbre formule freudienne. Il imagine les doléances de ceux qui craignent cette entreprise de démystification qu'est la psychanalyse : « Laissez-nous nos illusions, notre

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 264.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 272.

ignorance, notre passivité et notre incapacité à lutter. Nous avons peur de reconnaître que *nous sommes maîtres de notre maison*¹²⁰. »

2.5 Bilan des reformulations herméneutiques de la psychanalyse

Nous présenterons d'abord un résumé synthétique des positions des trois auteurs abordés, puis nous nous attarderons assez longuement à la critique de Grünbaum des reformulations herméneutiques de la psychanalyse, laquelle nous apparaît dirimante.

- i) Le parcours de Ricœur confronté à la psychanalyse pourrait se définir comme une insatisfaction croissante quant au « discours mixte » qui, selon lui, donne sa spécificité à la doctrine freudienne. À l'époque de *De l'interprétation*, ce que Ricœur appelle le *langage de la force* doit être invoqué pour expliquer les déformations de sens que subissent les contenus inconscients lorsqu'ils accèdent à la conscience, et ainsi justifier la pertinence d'un processus herméneutique visant à restituer leur sens originel. Dans les textes plus tardifs, toute concession au « réalisme » de l'inconscient est récusée au profit d'une vision de la psychanalyse comme un schème organisateur, une procédure de « mise en intrigue » de l'expérience vécue.
- ii) Serge Viderman insiste sur le fait que tout discours sur l'inconscient est nécessairement inadéquat à son objet. L'inconscient est à ce titre

¹²⁰ *Ibid.*, p. 172-173; nous soulignons. L'auteur réalise manifestement qu'il est allé trop loin en prenant le contrepied de Freud sur la nature même de sa découverte et il tente de se justifier, quelques lignes plus loin, en écrivant : « Pour notre part, nous analystes devons nous forcer à croire qu'être sincère par rapport aux découvertes de Freud [*sic*] ne signifie pas que l'on adhère complètement à sa métapsychologie ou à toute autre métathéorie psychobiologique » (*ibid.*, p. 173).

comparable à la « chose en soi » kantienne. L'efficacité thérapeutique de la cure analytique repose sur une illusion, celle que l'analyste pourrait faire « parler » l'inconscient. En définitive, si la psychanalyse guérit, elle le doit à son efficacité symbolique, l'analyste-herméneute étant crédité du pouvoir de révéler au sujet « sa » vérité. Contrairement à Ricœur et à Schafer, qui suggèrent que la guérison en psychanalyse implique de la part de l'analysant une réappropriation de sa propre histoire, Viderman affirme que le psychanalyste *force* en quelque sorte son patient à guérir en lui suggérant implicitement : « J'ai dévoilé la véritable nature de votre inconscient, la théorie prévoit donc que vous êtes maintenant guéri. Je vous demande maintenant de reprendre votre vie et d'abandonner votre symptôme. »

- iii) Pour Schafer, l'expérience de la cure analytique est une invitation faite à l'analysant à prendre la pleine responsabilité de ses actes, sous toutes les descriptions qui pourraient en être faites. La métapsychologie scientiste de Freud est malheureusement un obstacle sur cette voie, puisqu'elle suggère que l'analysant n'est que le spectateur passif de forces qui le dépassent. Le psychanalyste doit donc adopter un langage en phase avec son objectif thérapeutique. C'est le « langage d'action » qui permettra de réintroduire en psychanalyse le « je », l'agent, que le langage de la causalité propre aux sciences naturelles ne parvient pas à conceptualiser.

Les reformulations de Ricœur, Viderman et Schafer partagent plusieurs traits communs; même « idéalisme » de l'inconscient au sens où tout ce qui peut en être dit est nécessairement une *construction* intersubjective; même acceptation de la critique de Wittgenstein selon laquelle la psychanalyse n'est pas une enquête qui révélerait les causes d'un rêve ou d'un symptôme, même emphase sur la pratique effective de la psychanalyse plutôt que sur sa théorisation sous-jacente. C'est d'ailleurs dans la

caractérisation de ce que l'analyste et l'analysant accomplissent véritablement au cours de la cure que se situent les différences entre les trois auteurs.

Les promoteurs des reformulations herméneutiques de la psychanalyse ne cachent pas que leur entreprise n'est pas une exégèse du corpus freudien, mais bien une correction de la trajectoire que Freud a donnée à son projet. Ils n'entendent pas montrer que Freud a été mal compris par ceux qui soutiennent que la psychanalyse est une science naturelle, mais bien que Freud lui-même s'est mépris sur le sens de son entreprise. Pour ce faire, ils se sont attachés, comme nous avons pu le voir dans les pages précédentes, à distinguer chez Freud deux types de discours, celui du langage de la force et celui du langage du sens chez Ricœur, ou celui de la métapsychologie et celui de la pratique clinique chez Schafer. Or, chez ces deux auteurs, c'est bien le second terme de l'alternative qui est fondamental, alors que le premier n'en est en définitive qu'une glose superflue, un métadiscours inadéquat à son objet.

L'analyste américain George S. Klein propose une distinction qui recoupe en bonne partie celles de Ricœur et Schafer, en opposant ce qu'il appelle la « théorie clinique » de Freud à sa métapsychologie¹²¹. La théorie clinique désigne en fait la théorie du refoulement et celle du symptôme, comme formation de compromis entre l'expression et la censure du désir refoulé, alors que la métapsychologie explique pourquoi l'appareil psychique est contraint à refouler certaines représentations. Or, constate Klein, la théorisation métapsychologique a malheureusement avalé la théorie clinique et l'a réduite au statut de « béquille préscientifique », selon l'heureuse expression d'Adolf Grünbaum. Freud était pourtant sur la bonne voie lorsqu'il s'est émancipé des hypothèses neurophysiologiques qu'il avait décrites dans l'*Esquisse*, pour formuler sa théorie clinique du refoulement en des termes exclusivement

¹²¹ Cf. G. S. Klein, « Two theories or one? », *Bulletin of the Menninger Clinic*, 37(2), 1970, p. 102-132.

« mentalistes ». Il proposait alors que le patient refoulait pour des raisons que l'analyse pouvait découvrir, il attribuait une intentionnalité à des comportements qui étaient perçus auparavant comme irrationnels. Il aurait pu garder sa théorie clinique exempte de toute compromission avec une approche scientifique du fait psychique, n'eût été sa fâcheuse tendance à revendiquer pour la psychanalyse une place parmi les sciences de la nature. Sa métapsychologie était ainsi une façon maladroite de « scientifier » la psychanalyse en calquant les concepts de la physique théorique. Or, comme le souligne Grünbaum, cette distinction entre deux types de discours chez Freud est mal fondée, si l'on y voit une distinction entre un Freud théoricien naturaliste et un Freud herméneute. Il y a certes, chez Freud, des énoncés théoriques qui sont plus près de l'expérience clinique, mais ceux-ci ne sont pas avancés dans un esprit différent des propositions théoriques plus spéculatives. Freud a toujours été conscient que sa théorisation métapsychologique relevait de la spéculation et il ne faisait pas de doute pour lui que c'était d'abord sa « théorie clinique » qui était justifiée inductivement par sa capacité à rendre compte de certains phénomènes psychiques. Même si les désirs inconscients ne peuvent plus, à tout le moins provisoirement, être réduits à des entités neurophysiologiques, cela ne signifie nullement que les désirs inconscients ne puissent pas être des causes. Comme le souligne Grünbaum en un parallèle éclairant avec la physique, il n'y a pas lieu d'opposer une théorie clinique mentaliste identifiant des raisons à une métapsychologie causale et scientifique :

Quel physicien admettrait de dire que [la] subsomption explicative de la théorie thermodynamique sous la mécanique statistique a dépouillé la première de sa valeur explicative dans son domaine macroscopique circonscrit, la rendant par-là entièrement superflue d'un point de vue scientifique? [...] Newton lui non plus n'aurait pas considéré que sa loi du

carré inverse pour la gravitation fût devenue explicativement superflue s'il était parvenu à trouver "la cause" de cette gravitation¹²².

Ainsi, Klein et Schafer font fausse route lorsqu'ils affirment que c'est en raison de son adhésion à une métapsychologie ancrée à l'énergétique du XIX^e siècle que Freud a adopté une méthodologie empiriste hors de propos. Il faut revenir au contexte de la « découverte » freudienne de l'étiologie de l'hystérie : si Freud a pu affirmer que « l'hystérique souffre de réminiscences », c'est qu'il avait observé qu'à la remémoration du trauma succédait la rémission du symptôme névrotique. Selon Grünbaum, Freud était déjà empiriste avant d'écrire ses articles ouvertement métapsychologiques de 1917. Il n'a jamais été un herméneute qui se serait converti ensuite à une idéologie positiviste. N'eût été la découverte empirique du processus curatif par lequel la *talking cure* faisait disparaître les symptômes, jamais Freud n'aurait développé une méthode d'interprétation du rêve ou du symptôme névrotique.

D'ailleurs, les herméneutes, si l'on fait exception de Viderman qui accepte que la psychanalyse tire son efficacité thérapeutique de la suggestion, sont souvent bien en peine lorsqu'ils doivent aborder la question des effets thérapeutiques de celle-ci. Le mécanisme putatif de la guérison psychanalytique consiste en la possibilité de parvenir, à la fin de la thérapie, à une correspondance entre la construction de l'analyste et l'événement traumatique « tel qu'il s'est réellement passé », pour reprendre la formule célèbre de l'historien allemand Leopold von Ranke. Or, si dorénavant ce qui compte vraiment dans la situation analytique, c'est la cohérence de l'interprétation, sa capacité à permettre la construction d'un récit qui réconcilie le patient avec son histoire, il faut admettre que la psychanalyse n'a plus rien à voir avec un traitement médical fondé sur l'identification des causes de la pathologie. Roy Schafer se doit ainsi d'admettre que « le but de recherche [psychanalytique] est de

¹²² A. Grünbaum, *Les fondements de la psychanalyse*, trad. J.-C. Dumoncel, Paris, Presses universitaires de France, 1996, p. 129-130.

changer la personne grâce à la compréhension, non de la guérir grâce à un "traitement"¹²³. » Or, cela n'est pas sans poser certains problèmes d'éthique professionnelle pour l'analyste, puisque, comme le reconnaît Schafer un peu plus loin, le patient qui s'engage en analyse le fait pour obtenir un soulagement de ses symptômes névrotiques, et non pour « transformer sa personnalité » quoique cela puisse vouloir dire. Dans une telle mesure, la cure psychanalytique, telle que la conçoivent les reformulations herméneutiques, repose sur un faux-semblant, la promesse de la guérison de l'affection névrotique étant l'appât avec lequel on attire le patient dans un processus (on ne peut plus vraiment parler de thérapie) qui vise en fait à tout autre chose. Dans un article cité plus haut, la psychanalyste française Janine Chasseguet-Smirguet, s'insurgeant contre la conception de Serge Viderman selon laquelle le sens, dans l'espace analytique, est l'alibi de l'usage de la force, écrivait : « Je pense pourtant [qu'être psychanalyste] est un métier. Cependant, si Serge Viderman m'avait convaincue qu'il se réduisait à imposer des créations personnelles au moyen du transfert et dans une situation instaurée par la violence, je crois que j'en changerais¹²⁴. » Il semble bien que le psychanalyste herméneute ne puisse supporter la tension qui existe entre ce que l'analysant croit que l'analyse fait et ce que celle-ci fait en réalité qu'avec une bonne dose de cynisme, voire d'aveuglement volontaire. Cette situation est pour le moins paradoxale puisque Schafer avait enjoint l'analyste à traquer les « actions désavouées » de l'analysant. *Tu quoque!*

Les reformulations herméneutiques de la psychanalyse n'ont pas de scrupules à faire l'impasse sur le « réalisme » de l'inconscient, sur l'activité mentale inconsciente comme *cause* de phénomènes, ce que ne pourra évidemment pas accepter un freudien orthodoxe. Freud, insistera-t-il, a maintes fois affirmé que sa découverte impliquait que la conscience n'était en fait que la partie émergée de l'iceberg du psychisme et

¹²³ R. Schafer, *op. cit.*, p. 286.

¹²⁴ J. Chasseguet-Smirguet, *op. cit.*, p. 196.

que la plus grande partie des activités mentales étaient inconscientes. Sans une prise en compte des processus mentaux inconscients, plusieurs phénomènes de la vie mentale – le rêve, le symptôme névrotique, la suggestion post-hypnotique, les lapsus, etc. – sont proprement incompréhensibles. Or, la psychanalyse ne s'intéresse pas simplement à ces phénomènes parce que les analysants en font le récit en cours de séance, comme le laissent entendre les analystes qui souscrivent à une reformulation herméneutique. Au contraire, c'est parce que la théorie affirme que le rêve est un effet de pulsions inconscientes cachées que le thérapeute enjoint l'analysant à lui raconter ses rêves. En boutade, le freudien orthodoxe pourrait répliquer que Freud a écrit *L'interprétation des rêves* et non *L'interprétation des récits de rêves rapportés par le patient en psychothérapie*. Comme le souligne fort justement Grünbaum, si l'on retranche de la théorie psychanalytique toutes les propositions théoriques générales qui ont pour objet les patients en analyse *comme ceux qui ne le sont pas*, on réduit singulièrement la portée de l'œuvre freudienne. Or, pour les herméneutes, toute application de la théorie psychanalytique à l'individu non analysé devient illégitime, chose dont les analystes, et Freud au premier chef, ne se sont pourtant pas privés :

[Les] hypothèses étiologiques [de Freud] étaient censées expliquer généralement pourquoi les gens deviennent névrosés, *cela qu'ils soient jamais traités psychanalytiquement ou non*. C'est ainsi que Freud soutenait avoir donné une explication étiologique du fait que certaines personnes deviennent paranoïaques, même si – comme le Président Schreber – elles ne sont jamais examinées par un analyste¹²⁵.

Freud pourrait à juste titre se demander ce qu'il reste de « sa » découverte de l'inconscient lorsqu'on réduit celui-ci à n'être, en somme, qu'une façon de parler. Dans la reformulation proposée par Schafer, les activités mentales inconscientes appelées, par Freud et ses successeurs, « mécanismes de défense du moi » (le

¹²⁵ A. Grünbaum, *op. cit.*, p. 64; les italiques sont de l'auteur.

refoulement, la sublimation, la projection, la régression, etc.) sont des entités théoriques qui peuvent être utilisées par l'analyste pour redécrire l'action de l'analysant, pour la mettre en résonance avec des événements qui se sont produits alors qu'il était enfant. Or, si ce vocabulaire théorique est simplement destiné à *redécrire* l'action et non à *l'expliquer*, au sens où expliquer signifie mettre en évidence les mécanismes psychologiques qui ont *effectivement* causé l'action, on ne comprend plus très bien en quoi procéder à cette redescription-*là* serait essentielle au processus thérapeutique. Il y a autant de descriptions possibles de l'action qu'il y a de cadres conceptuels susceptibles d'en rendre compte. Il serait alors tout à fait possible de proposer une thérapie fondée sur une redescription éthico-religieuse de l'action humaine, sur le modèle de la tragédie grecque par exemple, où l'on montrerait au patient que ses actions expriment une forme d'*hubris* qui contrevient à la juste place de l'homme dans l'équilibre cosmique. L'évolution même du mouvement psychanalytique, faite de dissidences et de conflits théoriques empiriquement insolubles, semble montrer qu'il n'existe pas, en fait, de critères solides pour distinguer les cadres théoriques thérapeutiquement féconds de ceux qui ne le sont pas. En définitive, ce que Schafer stigmatise comme la résistance de l'analysant à une redescription de son action en termes freudiens, soit, par exemple, sa protestation à l'égard d'une interprétation de l'analyste suggérant que son irritabilité puisse être décrite comme une protestation contre la castration symbolique, repose sur une méprise. Si le patient refuse l'interprétation, c'est qu'il croit que, pour l'analyste, cette interprétation est l'interprétation ultime, la seule qui vaille, celle qui correspond à son réel désir inconscient. Or, l'analyste herméneute sait qu'il n'en est rien. Si l'analysant partageait cette conception herméneutique de l'interprétation, on peut croire que l'interprétation ne le choquerait pas outre mesure. Il y verrait seulement une sorte de jeu, comme lorsqu'on s'amuse à voir des formes humaines ou animales en regardant les nuages. Ainsi, il y a tout lieu de croire que ce phénomène de la

résistance, dont l'analyse est pourtant si cruciale¹²⁶, disparaîtrait si l'analysant prenait la véritable mesure de ce qu'est réellement la pratique analytique telle que l'herméneute la conçoit.

Les herméneutes sont-ils parvenus à démontrer que la psychanalyse est une « science herméneutique », une pratique qui, selon la définition qu'en donne Ricœur, emploie « des méthodes précises comportant des règles rigoureuses [comme] c'est le cas de la philologie et de l'exégèse des grands textes classiques, comme de la jurisprudence¹²⁷... »? Il est certain, Grünbaum l'a amplement souligné, que le créateur de la psychanalyse ne l'entendait pas de cette oreille. Il est néanmoins possible d'utiliser un cadre théorique, d'abord élaboré pour décrire des mécanismes psychiques causaux, comme une grille interprétative appliquée à un texte. C'est ce que proposait déjà Wittgenstein en écrivant que l'explication psychanalytique du rêve relevait en fait de l'interprétation esthétique¹²⁸. Mais il faut aller plus loin et montrer qu'il y a un intérêt, pratique ou théorique, à utiliser cette grille interprétative. Or, ni Ricœur, ni Videman, ni Schafer ne fournissent des arguments qui établiraient la supériorité de la grille interprétative psychanalytique sur ses rivales, en ce qui a trait à l'efficacité thérapeutique. On voudrait bien croire Ricœur et Schafer lorsqu'ils vantent les capacités d'une « nouvelle narration » à transformer la vie de l'analysant, reste qu'il s'agit là d'une propriété contingente de la thérapie analytique qui demanderait à être validée empiriquement. En ce qui concerne l'intérêt théorique,

¹²⁶ « Nous avons cerné notre tâche thérapeutique au moyen de ces deux contenus : rendre conscient le refoulé et mettre à découvert les résistances » (S. Freud, « Les voies de la thérapie psychanalytique », trad. J. Altounian et P. Cotet, in S. Freud, *La technique psychanalytique*, Paris, Presses universitaires de France, 2007, p. 148). Plus tard, Freud reprendra cette distinction des deux objectifs de la thérapie analytique en parlant, pour le premier, d'une « analyse du ça » et, pour le second, d'une « analyse du moi ». Cf. S. Freud, « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », trad. J. Altounian *et al.*, in S. Freud, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 254.

¹²⁷ P. Ricœur, *La critique et la conviction*, Paris, Hachette, 2001, p. 113-114.

¹²⁸ Cf. *supra*, p. 15.

qu'on pourrait définir comme la capacité que possède la grille interprétative analytique à *satisfaire* le chercheur qui veut comprendre le sens d'un symptôme névrotique, comme l'anthropologue veut comprendre le sens d'un rituel¹²⁹, le résultat nous apparaît tout aussi peu probant. Nous ne *comprenons* pas mieux un comportement pathologique si nous devons évoquer à son propos des motivations inconscientes qu'ignore la psychologie ordinaire. En quoi, par exemple, le concept de « refus de la castration symbolique » de Lacan serait-il plus satisfaisant que celui d'amour-propre chez La Rochefoucauld? Il semble au contraire que nous ayons une compréhension intuitive du second concept, mais non du premier. On entre plus facilement dans le « cercle herméneutique » en attribuant aux individus des buts et des émotions qui ont été consacrés par la psychologie ordinaire. Soit par exemple la science historique :

Même lorsque [le récit historique] analyse plus profondément [un] personnage, [il] reste presque toujours plus proche de l'expérience vécue que de la science. Parcourons un ouvrage récent comme la *Révolution française* de Mathiez, à aucun moment nous ne rencontrons de termes empruntés à une psychologie dite scientifique. Les sentiments élémentaires – peur, ambition, débauche – combinés avec les motifs rationnels et les impulsions irréflectées, suffisent à rendre compte des conduites, pourtant si diverses et individualisées de cette époque¹³⁰.

L'emploi du langage théorique de la psychanalyse n'est-il pas plutôt un obstacle à la compréhension, au *Verstehen* tel que l'entendaient Dilthey et Jaspers?

¹²⁹ Pour Wittgenstein le critère de la « bonne » interprétation esthétique est la satisfaction qu'elle procure, le fait qu'on n'éprouve plus ensuite le besoin de poursuivre la recherche. Ce qui n'implique évidemment pas qu'il ne puisse y en avoir qu'une seule ou que la même satisfasse également chacun. Cf. C. Chauviré, *Ludwig Wittgenstein*, Paris, Seuil, 1989, p. 175 *sqq.*

¹³⁰ R. Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1986, p. 129. Pour éviter à notre lecteur de faire un contresens, notons que la psychanalyse est pour Aron une psychologie « dite scientifique ».

CHAPITRE III

LES REFORMULATIONS NATURALISTES DE LA PSYCHANALYSE

Les reformulations herméneutiques de la psychanalyse se faisaient, en un sens, contre l'orientation explicite du travail de Freud, lequel, comme nous l'avons vu, soutenait que sa discipline appartenait bien aux *Naturwissenschaften*. Les « herméneutes » se devaient non seulement d'expliquer comment Freud s'était mépris sur la nature de son propre projet, mais aussi comment on pouvait malgré tout trouver une valeur à l'entreprise psychanalytique malgré cette confusion originelle. Au contraire, les philosophes ou scientifiques qui proposent une reformulation naturaliste de la psychanalyse ont pour eux l'argument de la fidélité à l'esprit du projet freudien.

Dans ce chapitre, nous présenterons quatre reformulations naturalistes de la psychanalyse. Les deux premières, celle proposée par le philosophe américain des sciences Adolf Grünbaum et celle adoptée par la psychologie expérimentale, privilégient un Freud clinicien des névroses alors que les deux dernières, qu'on associera ici au psychanalyste et neurophysiologiste Mark Solms puis à la philosophe Patricia Kitcher, mettent l'accent sur un Freud neurophysiologiste. Ces deux sous-types de reformulations naturalistes s'opposent sur la manière dont procède la validation des hypothèses théoriques psychanalytiques. Dans le premier cas, les énoncés théoriques de la psychanalyse sont validés « par le bas », c'est-à-dire par des observations empiriques faites, soit chez des patients souffrant de névrose, soit chez

des sujets expérimentaux « sains », alors que, dans le second, la valeur cognitive des hypothèses psychanalytiques provient de leur conformité avec un modèle neurophysiologique tenu pour exact. On parlera, dans ce dernier cas, d'une validation « par le haut » : si les énoncés théoriques de la psychanalyse sont valides, c'est parce qu'ils sont déduits de propositions plus fondamentales décrivant le fonctionnement neuronal. Nous retrouvons ici une interrogation que nous avons abordée dans le chapitre précédent, celle du statut à donner à la métapsychologie. S'agit-il, comme le croit Grünbaum, d'une spéculation théorique dispensable ou au contraire du fondement sur lequel s'élaborent les propositions théoriques plus « cliniques »?

Nous voudrions montrer dans ce chapitre comment ces deux sous-types de reformulations de la psychanalyse visent à répondre à l'accusation d'infalsifiabilité lancée par Popper à la psychanalyse. Ainsi, il est faux de dire, si l'on en croit Grünbaum, que les hypothèses psychanalytiques sont infalsifiables, puisque Freud a élaboré un argument empirique solide en faveur de sa théorie. De leur côté, les partisans d'un Freud d'abord neurophysiologiste répondront que la psychanalyse ne peut pas faire sienne toute hypothèse *ad hoc* pour « sauver les phénomènes » puisqu'elle est contrainte d'adhérer à des propositions neurophysiologiques fondamentales.

3.1 Grünbaum : la psychanalyse n'est pas infalsifiable

La lecture de l'ouvrage de Grünbaum qui nous intéresse ici, *Les fondements de la psychanalyse*, publié en 1984, n'est pas toujours aisée, puisque son auteur y développe plusieurs thèses en parallèle et qu'il lutte contre des adversaires différents. Nous résumerons d'abord les principales thèses qui y sont défendues. Nous avons déjà discuté de la première en conclusion du chapitre précédent : en introduction,

Grünbaum s'en prend aux reformulations herméneutiques, accusées d'avoir trahi l'essence du projet scientifique freudien. Ensuite, il veut montrer, contre Popper, que la psychanalyse n'est pas infalsifiable et, subsidiairement, que le critère de démarcation proposé par Popper n'est en rien supérieur à celui qu'employaient implicitement les inductivistes classiques comme John Stuart Mill. Enfin, et c'est là le cœur de l'ouvrage, Grünbaum affirme que, lorsque Freud donne ses conférences d'*Introduction à la psychanalyse*¹³¹ entre 1915 et 1917, il a mis au point un argument empirique lui permettant de valider ses hypothèses étiologiques sur les névroses, et ce sans devoir soumettre la thérapie psychanalytique à des tests reposant sur l'acquisition de données *extra-cliniques*. Par données *extra-cliniques*, il faut entendre des données acquises à l'extérieur de l'espace de la cure, comme pourraient l'être les résultats d'études comparant la psychanalyse à d'autres modalités de traitement des névroses. Or, si cet argument, appelé par l'auteur « argument de l'accord », est logiquement convaincant, ses prémisses empiriques sont malheureusement réfutées par l'expérience. Enfin, ajoute Grünbaum, Freud et ses successeurs n'ont jamais réussi à trouver un substitut crédible à l'argument de l'accord, si bien, qu'en l'état actuel des choses, la théorie psychanalytique est infondée. Nous développerons chacune de ces thèses dans les pages qui suivent.

Même les critiques de Grünbaum ont dû reconnaître qu'il s'était astreint à une lecture attentive du corpus freudien, ce qui n'était pas le cas de Popper pour lequel la critique de la psychanalyse n'était qu'une simple illustration de l'application du critère de démarcation entre science et pseudo-science. Grünbaum affirme qu'une lecture à la fois plus approfondie et plus charitable de Freud montre qu'il était tout à fait conscient des problèmes épistémologiques que Popper lui reprochera plus tard d'avoir ignorés. En effet, Freud n'aurait pas hésité à modifier ses formulations théoriques en fonction des obstacles empiriques qu'il rencontrait. Par exemple, dans

¹³¹ S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1997.

le célèbre épisode de l'abandon de la « théorie de la séduction », Freud explique à son correspondant Wilhelm Fliess que sa théorie de l'étiologie traumatique des névroses hystériques lui apparaît maintenant fautive en raison de l'une de ses conséquences empiriques. Pour que la théorie de la séduction soit vraie, il faudrait, dira-t-il, se résoudre à admettre qu'une proportion très élevée d'enfants ont été victimes d'agressions sexuelles, ce qui semble fort improbable¹³². Freud abandonne donc son hypothèse initiale, bien qu'il faille souligner qu'il n'admettra publiquement son erreur que beaucoup plus tard, pour la remplacer par celle qui veut que ce soient plutôt les productions fantasmatiques de l'enfant qui sont responsables du développement subséquent de la névrose chez l'adulte.

De plus, il n'est pas besoin d'un grand effort d'imagination pour voir que la théorie psychanalytique fait des « prédictions audacieuses », comme devrait le faire toute théorie scientifique respectable selon Popper. Grünbaum en prend comme exemple la théorie freudienne de l'étiologie de la paranoïa. Dans son étude *Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa*, mieux connue sous le nom de *Cas Schreber*, Freud affirmait que la cause du syndrome clinique appelé à l'époque « paranoïa » était une homosexualité refoulée. Freud fait de l'homosexualité refoulée la condition *sine qua non* du développement de la paranoïa, si bien que Grünbaum peut se permettre de tirer la proposition conséquente suivante : la présence d'une homosexualité « affichée » est incompatible avec l'apparition de ce syndrome qu'est la paranoïa. Or, une théorie qui affirme une telle proposition rencontre sans contexte les réquisits de la bonne science poppérienne, puisqu'elle implique un falsificateur potentiel. On pourrait d'ailleurs, ajoute Grünbaum, concevoir une étude

¹³² Dans un livre controversé, *Le réel escamoté*, le psychanalyste américain Jeffrey Masson tentera toutefois de démontrer que ce ne sont pas des considérations proprement empiriques qui ont fait reculer Freud, mais plutôt le fait que Freud croyait impossible d'imposer sa théorie de la séduction à l'*establishment* médical en raison de l'implication scandaleuse selon laquelle la pédophilie était largement répandue dans la société viennoise de l'époque. Cf. J. M. Masson, *Le réel escamoté*, trad. C. Monod, Paris, Aubier, 1984.

qui validerait l'hypothèse étiologique de Freud en testant l'hypothèse connexe selon laquelle l'incidence de paranoïa dans une société est inversement proportionnelle à sa tolérance à l'homosexualité affichée, puisque « la réduction d'une angoisse massive et du refoulement face aux sentiments homosexuels contribuerait à supprimer la *condition sine qua non* que pose Freud pour ce syndrome¹³³. »

Les poppériens pourraient répondre qu'un tel falsificateur n'en est en réalité pas un, car Freud, confronté à un patient ouvertement homosexuel qui souffre de paranoïa, affirmerait probablement que le patient en question n'assume pas *pleinement* son homosexualité ou encore qu'il ne souffre pas *vraiment* de paranoïa, mais plutôt d'une pseudo-paranoïa¹³⁴. Grünbaum répond à cette objection en soulignant l'ambiguïté du discours de Popper :

Tout au long de sa carrière, Popper a insuffisamment distingué entre deux thèses [*sic*] qu'il a toutes les deux soutenues à différents moments : (i) logiquement la théorie psychanalytique est irréfutable par quelque comportement humain que ce soit, et (ii) confrontés à des données apparemment défavorables, Freud et ses disciples ont toujours esquivé la réfutation en recourant à des manœuvres d'immunisation. Mais il est clair que l'assertion (i) ne suit pas de (ii)¹³⁵.

Dit autrement, ce n'est pas parce que Freud et ses disciples ont adopté un comportement qu'on pourrait qualifier de « scientifiquement déviant » en présence de falsificateurs potentiels que la théorie psychanalytique était à l'origine

¹³³ A. Grünbaum, *Les fondements de la psychanalyse*, trad. J.-C. Dumoncel, Paris, Presses universitaires de France, 1996, p. 164; les italiques sont de l'auteur.

¹³⁴ Il est fréquent en médecine que des conditions pathologiques miment les symptômes d'une autre pathologie. On parle par exemple d'un syndrome *pseudo-bulbaire* lorsque les symptômes caractéristiques de ce syndrome, des rires et des pleurs incoercibles, résultent d'une atteinte hémisphérique bilatérale plutôt que d'une lésion du bulbe rachidien.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 161-162.

intrinsèquement infalsifiable. Bien qu'il ne l'affirme pas explicitement, Grünbaum serait probablement d'accord avec l'affirmation selon laquelle la théorie psychanalyse est *devenue* infalsifiable après que Freud ait admis l'échec de l'argument de l'accord sur lequel nous allons maintenant nous attarder.

3.2 L'argument de l'accord comme méthode de validation des hypothèses psychanalytiques

Si l'on veut comprendre comment Freud a élaboré sa théorie psychanalytique, il faut d'abord revenir au traitement cathartique développé par Josef Breuer, avec qui Freud collaborera pour la rédaction des *Études sur l'hystérie* publiées en 1895. Breuer avait observé qu'en hypnotisant des patientes souffrant d'hystérie, il mettait en évidence des souvenirs d'événements traumatiques oubliés. Or, cette remémoration produite artificiellement par hypnose entraîne des effets thérapeutiques imprévus :

À notre très grande surprise, nous découvrîmes, en effet, *que chacun des symptômes hystériques disparaissaient immédiatement et sans retour quand on réussissait à mettre en pleine lumière le souvenir de l'incident déclenchant, à éveiller l'affect lié à ce dernier et quand, ensuite, le malade décrivait ce qui lui était arrivé de façon fort détaillée et en donnant à son émotion une expression verbale*¹³⁶.

Ce serait donc le fait, découvert plus ou moins par hasard par Breuer, que les symptômes hystériques disparaissent lorsque le traumatisme qui en est à l'origine est remémoré, qui constituerait le point de départ de la théorisation freudien. Il s'agirait d'une illustration classique d'un mécanisme fréquent de progrès scientifique : la

¹³⁶ S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, trad. A. Berman, Paris, Presses universitaires de France, 1967, p. 4; les italiques sont des auteurs.

découverte d'un fait inexplicable par les théories couramment admises qui génère de nouvelles hypothèses. La découverte de la transmission microbienne des infections procède de la même logique. Semmelweis met d'abord en évidence un fait inexplicable : l'incidence de fièvre puerpérale est significativement différente d'un service d'obstétrique à l'autre, alors qu'on y emploie pourtant les mêmes techniques d'accouchement. Dans le premier service, celui où l'on retrouve l'incidence de fièvre puerpérale la plus élevée, ce sont des étudiants en médecine qui supervisent les accouchements, alors que, dans le second, il s'agit de sages-femmes. Puis, il élabore l'hypothèse de la transmission d'une substance invisible des cadavres de la salle d'anatomie aux parturientes par l'intermédiaire des instruments médicaux ou des mains des étudiants en médecine. Cette hypothèse permet d'expliquer la différence dans l'incidence de complications entre les deux services, les sages-femmes n'étant pas exposées aux substances mortifères qu'on suppose provenir de la salle d'autopsie. L'élaboration de la théorie psychanalytique procéderait, selon Grünbaum, de cette même méthode hypothético-déductive classique. Comme l'avait fait Semmelweis pour expliquer l'étiologie de la fièvre puerpérale, Freud postule l'existence d'un agent pathogène invisible, le souvenir traumatique dans la théorie de la séduction puis le complexe inconscient dans la psychanalyse à proprement parler, pour expliquer la guérison de l'hystérie par la méthode cathartique de Breuer.

Dans les lignes qui suivent le passage cité *supra*, Freud et Breuer s'empressent de rejeter les accusations de suggestion comme véritable mécanisme opérant dans la guérison de l'hystérie par la méthode cathartique. Si cette dernière n'était qu'une forme de suggestion, argumenteront-ils, il faudrait s'attendre à ce que les symptômes hystériques réapparaissent après un certain laps de temps, alors que la méthode cathartique apporte une guérison permanente et définitive. Plus tard, Freud affirmera que *seule* la méthode psychanalytique d'association libre, qui modifie la méthode cathartique de Breuer en abandonnant l'hypnose, peut amener une guérison complète

et définitive des psychonévroses comme l'hystérie ou la névrose obsessionnelle¹³⁷. Or, le mécanisme par lequel cette guérison survient est le suivant : il y a accord (ou adéquation) entre la reconstruction faite par l'analyste et le complexe inconscient responsable de la névrose. « La solution [des conflits du malade] et la suppression de ses résistances ne réussit que lorsqu'on lui a donné des représentations d'attente qui chez lui coïncident avec la réalité [psychique]¹³⁸ », écrit Freud dans sa dernière conférence *d'Introduction à psychanalyse*. Si cet argument était faux, affirmait-il d'entrée de jeu, « il ne resterait de la psychanalyse qu'un traitement par la suggestion, d'un genre particulièrement efficace, et toutes ses propositions relatives aux influences vitales, à la dynamique psychique, à l'inconscient n'auraient rien de sérieux¹³⁹. »

Si l'on suit Grünbaum dans sa reconstruction du raisonnement conduisant Freud à postuler l'existence d'entités pathogènes inconscientes, l'efficacité thérapeutique présumée de l'analyse représente la pierre angulaire sur laquelle s'édifie l'ensemble des applications extra-médicales de la psychanalyse. C'est l'argument de l'accord qui établit l'existence des contenus mentaux inconscients, sans laquelle la guérison du trouble névrotique demeurerait inexplicable. Ce n'est que dans un deuxième temps que Freud s'appliquera à invoquer ces mêmes contenus inconscients pour donner une explication du rêve, du lapsus ou même de l'œuvre de l'art, qui doivent être conçus comme de « micro-symptômes » névrotiques, soit des manifestations symptomatiques

¹³⁷ Comme le souligne Frank Cioffi, c'est probablement ici que se situe la faiblesse de la reconstruction proposée par Grünbaum. En fait, si l'on suit la logique du raisonnement qu'attribue Grünbaum à Freud, les patientes traitées par cette technique proto-psychanalytique qu'est la méthode cathartique *ne devraient pas guérir de leur névrose*, puisqu'à cette époque Freud ne connaît pas encore la cause ultime des symptômes névrotiques, soit le complexe d'Édipe. La théorie psychanalytique aurait donc été créée pour expliquer un fait, la guérison par la méthode cathartique, que cette même théorie considère pourtant comme impossible. Cf. F. Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, Chicago, Open Court, 1998, p. 254

¹³⁸ S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1997, p. 430.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 429-430.

bénignes de l'existence de complexes refoulés dans la psyché de leur auteur¹⁴⁰. L'importance de l'argument de l'accord ne saurait être minimisée : si l'efficacité thérapeutique (présumée) de la psychanalyse ne repose pas sur le mécanisme curatif décrit par l'argument de l'accord, c'est l'ensemble de l'entreprise psychanalytique, son ontologie, ses constructions théoriques, ses applications extra-cliniques, qui perdent leur fondement.

Or, comme s'emploie à le démontrer Grünbaum, la prémisse empirique sur laquelle repose l'argument de l'accord est fausse. D'abord, comme l'ont amplement montré les historiens dits « révisionnistes » (Ellenberger, Borch-Jacobsen¹⁴¹, etc.), les cas *princeps* de l'application thérapeutique de la psychanalyse n'ont pas, en réalité, bénéficié de l'évolution clinique favorable que leur prête la littérature psychanalytique. Pour ne prendre qu'un seul exemple, Anna O., la première patiente à laquelle Breuer appliquera le traitement cathartique, verra ses symptômes « hystériques » réapparaître rapidement, en contradiction flagrante avec l'argument de l'accord qui stipule qu'à une reconstruction exacte par l'analyste du complexe pathogène succédera une rémission *complète et permanente* des symptômes névrotiques¹⁴². S'il en est bien ainsi, il n'y a rien qui distingue en pratique la psychanalyse des autres psychothérapies qui, comme l'admettait Freud, pouvaient procurer un soulagement *temporaire* au patient par suggestion. Pour reprendre

¹⁴⁰ « Je considère donc sa théorie des rêves et sa théorie des actes manqués comme des *extrapolations abusives* à partir de l'étiologie répressive générique des symptômes névrotiques, qui à première vue avait au moins en sa faveur des données thérapeutiques » (A. Grünbaum, *op. cit.*, p. 288; les italiques sont de l'auteur).

¹⁴¹ Cf. H. F. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, trad. J. Feisthauer, Paris, Fayard, 1994 et M. Borch-Jacobsen, *Les patients de Freud*, Paris, Éditions Sciences humaines, 2011.

¹⁴² Certes, d'un point de vue strictement logique, l'argument de l'accord n'est pas réfuté par cette seule observation empirique, puisque l'analyste pourrait soutenir que la formulation du complexe pathogène soumise au patient n'était pas, dans ce cas précis, adéquate. Toutefois, sans au moins une observation empirique de guérison complète et permanente suite au traitement psychanalytique, l'hypothèse causale de Freud s'avérerait totalement gratuite.

l'analogie proposée plus haut, ce serait en somme comme si Semmelweis avait proposé l'hypothèse d'une substance mortifère invisible sur la base de statistiques erronées. S'il n'y avait pas, en réalité, une différence dans l'incidence de fièvre puerpérale entre les deux services d'obstétrique comparés, il n'y a plus de fait mystérieux à expliquer et l'hypothèse proposée pour l'expliquer perd donc toute pertinence, l'*explanandum* s'étant en quelque sorte volatilisé.

3.3 Les observations cliniques faites par l'analyste sont-elles suffisantes pour valider la théorie freudienne?

Ayant fait son sort à l'argument de l'accord, Grünbaum s'emploie ensuite à démontrer que les autres prétendues confirmations cliniques mises de l'avant par Freud sont toutes logiquement défailtantes. Ainsi, il faut faire preuve de scepticisme lorsque Freud suggère que le patient lui-même peut confirmer l'interprétation d'un rêve ou d'un lapsus. L'un des plus célèbres exemples de lapsus de la littérature psychanalytique, l'« oubli d'*aliquis* », nous servira ici d'exemple¹⁴³. Au cours de vacances, Freud rencontre un homme qui, pour illustrer son propos, cite de façon tronquée un vers de Virgile, omettant involontairement de prononcer le mot *aliquis*. Freud repère le lapsus et invite le jeune homme à associer librement à partir de ce mot latin. Le jeune homme aboutit, après quelques étapes intermédiaires, à évoquer le culte de Saint Janvier dont le sang, recueilli après sa mort comme relique, se liquéfie miraculeusement lors de cérémonies commémoratives. Le jeune homme est alors frappé par l'analogie existant entre ce miracle et l'une de ses préoccupations personnelles du moment, c'est-à-dire la crainte que sa maîtresse ne soit enceinte; la liquéfaction du sang de Saint Janvier faisant écho à l'apparition des menstruations de

¹⁴³ Cf. S. Freud, *La psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. D. Messier, Paris, Gallimard, 1997, p. 46 *sqq.*

la maîtresse du jeune homme, ce qui signifierait que l'éventualité d'une grossesse est écartée. Freud y voit une démonstration éclatante que sa thèse voulant que le lapsus commis par son interlocuteur ait pour fonction d'écarter de la conscience une idée dérangeante. Le patient, et son thérapeute par la même occasion, seraient à même d'établir une relation causale entre un contenu refoulé, soit en l'occurrence la crainte que la maîtresse du jeune homme soit enceinte, et le lapsus qui fait l'objet de l'attention du thérapeute. Le fait que l'association libre, dont le point de départ est le mot oublié, ramène à la conscience une idée déplaisante démontrerait que c'est bien un mécanisme psychique de refoulement qui est à l'origine du lapsus. Or, ce raisonnement est manifestement erroné : on imagine bien qu'une personne qui, à un moment de sa vie, appréhende un événement fâcheux sera susceptible de voir réapparaître « sur la scène de sa conscience » cette crainte par de multiples voies détournées. Il y a fort à parier que le contenu psychique déplaisant aurait fini par apparaître même si le patient avait associé librement *à partir d'un autre mot* que celui qu'il avait précédemment oublié. Freud suppose que l'association libre permet de reconstituer « à rebours » l'enchaînement causal qui aurait été responsable de l'oubli. Or, aucun argument valable n'est proposé pour étayer cette affirmation. Les « confirmations cliniques » provenant de l'analyse des rêves ou de celle de la symbolique des comportements névrotiques souffriront, selon Grünbaum, des mêmes lacunes¹⁴⁴.

Bien qu'il soit parvenu à démontrer l'absence de fondement empirique de l'argument de l'accord, ainsi que l'incapacité de la méthode d'association libre à établir une relation causale entre un symptôme névrotique (ou un micro-symptôme névrotique comme l'est le rêve ou le lapsus) et un contenu refoulé, Grünbaum admet qu'il n'a pas réfuté d'une façon définitive la théorie freudienne. Si les arguments avancés par Freud sont insatisfaisants, il n'est pas exclu « que des données *extra-cliniques* futures

¹⁴⁴ Cf. A. Grünbaum, *op. cit.*, chapitres 4 et 5.

(p. ex. des découvertes épidémiologiques ou expérimentales) *puissent* finalement révéler qu'après tout la brillante imagination intellectuelle de Freud l'avait très heureusement inspiré aussi bien en ce qui concerne la psychopathologie que pour d'autres facettes de la conduite humaine, malgré l'échec flagrant de ses arguments cliniques¹⁴⁵. » Il faudra donc sortir du cadre strict de la thérapie analytique pour valider les hypothèses freudiennes, puisque tout ce que le thérapeute peut observer chez son patient – une évolution clinique favorable, l'émergence de contenus mentaux autrefois oubliés, le sentiment subjectif du patient d'avoir enfin « compris » l'origine de ses symptômes – peut toujours être expliqué par des théories alternatives ayant l'avantage de faire l'économie de l'hypothèse d'un inconscient dynamique.

3.4 Comment valider la théorie psychanalytique par des moyens extra-cliniques? La réponse de la psychologie expérimentale

Comme le suggère la reconstruction faite par Grünbaum du raisonnement freudien, le créateur de la psychanalyse croyait avoir réussi à valider sa théorie par ses seules observations cliniques. Il était ainsi assez peu intéressé aux tentatives de valider ses hypothèses par les méthodes de la psychologie « scientifique », comme en témoigne cet extrait d'une lettre adressée au psychologue américain Saul Rosenzweig, qui affirmait être parvenu à démontrer la validité de l'hypothèse du refoulement en laboratoire :

J'ai examiné avec intérêt vos études expérimentales pour la vérification des assertions psychanalytiques. Je ne peux pas accorder beaucoup de valeur à ces confirmations car l'abondance d'observations solides sur lesquelles ces

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 280-281; les italiques sont de l'auteur.

assertions reposent les rend indépendantes de la vérification expérimentale. Cependant, celle-ci ne peut pas faire de mal¹⁴⁶.

Or, si la psychanalyse décrit bien les mécanismes psychiques responsables des psychopathologies, des actes manqués ou des lapsus, il devrait être théoriquement possible de mettre en évidence l'action de ces mécanismes dans le cadre d'expériences rigoureusement conçues. Comme le soulignait Grünbaum dans sa critique des reformulations herméneutiques de la psychanalyse, Freud a toujours été convaincu que les « découvertes » faites par la psychanalyse s'appliquaient au genre humain dans son ensemble. On trahirait sa pensée en faisant de la psychanalyse une simple heuristique à l'usage des thérapeutes. C'est ainsi qu'un nombre assez impressionnant d'études menées en laboratoire de psychologie ont été conduites, depuis les années 30, pour mettre à l'épreuve les hypothèses freudiennes. Évidemment, les thèses les plus spéculatives de la métapsychologie freudienne, l'existence d'une pulsion de mort par exemple, se prêteront mal à une quelconque validation expérimentale, mais on peut imaginer des dispositifs expérimentaux qui soumettraient à l'expérience certaines thèses dont les implications empiriques présumées peuvent être plus facilement circonscrites. La psychanalyse est ici reformulée comme consistant en un ensemble de micro-théories qui entretiennent des relations plus ou moins étroites entre elles. La psychologie expérimentale se voit confier le rôle de séparer le bon grain de l'ivraie au sein de cette masse d'hypothèses. Pour cette forme de reformulation naturaliste, la métapsychologie reste encore une fois au second plan, son rôle se bornant à fournir une heuristique permettant de formuler des hypothèses empiriques testables. Dans son introduction à un recueil d'articles de Grünbaum, le psychologue américain Philip S. Holzman résume bien cette position pragmatique, qui est celle de la psychologie expérimentale :

¹⁴⁶ S. Freud, cité *in ibid.*, p. 149.

Je ne considère pas la psychanalyse comme une théorie unifiée, mais plutôt comme plusieurs théories nouées les unes aux autres de façon lâche [...] L'un de ces groupes consiste en des théories des processus de pensée, un autre s'intéresse au développement psychique, et un autre encore est un complexe de théories cliniques qui se concentre sur la psychopathologie et le traitement [...] Certains sont des modèles plutôt que des théories, et ont la forme d'analogies, de comparaisons, ou de constructions qui permettent de se représenter un mécanisme ou une structure complexe, plutôt que des énoncés précis de relations fonctionnelles entre variables¹⁴⁷.

Dans sa recension critique des études expérimentales réalisées dans cet esprit, le philosophe américain Edward Erwin identifie les principales thèses freudiennes qui ont fait l'objet d'investigations¹⁴⁸. Il s'agit de la doctrine freudienne du rêve, de la théorie qui décrit les types de personnalité qui correspondent aux différents stades de développement psycho-sexuel, de l'existence d'un complexe de castration, de l'hypothèse du refoulement et des autres mécanismes de défense et, enfin, de la théorie étiologique expliquant l'apparition des psychopathologies. Examiner, même sommairement, chacun de ces domaines de recherche dépasserait le cadre de ce travail¹⁴⁹. Néanmoins, pour illustrer les forces et les faiblesses de ce type de recherche, nous nous intéresserons brièvement aux tentatives de démontrer expérimentalement le phénomène de refoulement.

¹⁴⁷ P. S. Holzman, « Introduction », in A. Grünbaum, *Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis*, Madison, International Universities Press, 1993, p. xvii; nous traduisons.

¹⁴⁸ Cf. E. Erwin, *A Final Accounting : Philosophical and Empirical Issues in Freudian Psychology*, Cambridge MA, MIT Press, 1996.

¹⁴⁹ Pour la même raison, nous ne présenterons pas les résultats des nombreuses études cliniques qui ont tenté d'évaluer l'efficacité thérapeutique de la psychanalyse. L'évaluation des psychothérapies pose des problèmes méthodologiques particulièrement complexes. En conséquence, les chercheurs arrivent mal à déterminer si ce sont des facteurs communs à différents modèles de psychothérapie, comme l'attitude empathique du thérapeute, plutôt que les techniques utilisées, qui sont responsables des effets thérapeutiques de la psychothérapie. Ainsi, de l'efficacité d'une thérapie on ne peut pas toujours inférer la justesse du modèle théorique qui la sous-tend. On pourra lire à ce sujet l'article de B. E. Walpold, « How Important Are the Common Factors in Psychotherapy? An Update », *World Psychiatry*, 14(3), 2015, p. 270–277.

L'expérience imaginée par Zeller en 1950 en est un exemple paradigmatique¹⁵⁰. On demandait aux sujets expérimentaux et aux sujets contrôles de mémoriser une liste de syllabes sans signification. Ensuite, les deux groupes devaient se soumettre à un test mesurant des performances psychomotrices. Le groupe expérimental était alors confronté à ce que le chercheur appelait une « menace au moi » [*ego threat*] alors que ce n'était pas le cas pour le groupe contrôle. Concrètement, cette « menace au moi » consistait à faire délibérément échouer les sujets expérimentaux au test psychomoteur en leur demandant de réaliser une tâche hors de leur portée. Au contraire, les sujets contrôles réalisaient une tâche plus facile, ayant comme objectif de les conforter dans leurs aptitudes cognitives. On observait ensuite que les sujets expérimentaux avaient plus de difficultés à se rappeler des syllabes apprises au cours de la première phase de l'expérience comparativement aux sujets contrôles, comme si les sujets expérimentaux avaient refoulé l'ensemble de l'expérience pour « oublier » leur performance médiocre au test psychomoteur. Quelques jours plus tard, l'expérience était reprise, mais cette fois-ci, le groupe expérimental était exposé d'abord à une « expérience réparatrice » : on leur faisait passer un test psychomoteur aisé à réussir. Suite à cette « expérience réparatrice », les performances du groupe expérimental quant à la mémorisation des syllabes rejoignent celles du groupe contrôle, ce qui suggère que le refoulement a été levé.

L'étude de Zeller démontre-t-elle indubitablement l'existence du phénomène du refoulement en réponse à une menace à l'intégrité du *moi*? Les psychologues sceptiques répondront que des hypothèses alternatives peuvent expliquer les mêmes données. Ainsi, les sujets expérimentaux ont peut-être simplement plus de difficulté à se rappeler les syllabes apprises précédemment parce qu'ils ne sont pas pleinement concentrés sur cette tâche : ils sont aussi en train d'évaluer les implications de leur

¹⁵⁰ Cf. A. Zeller, « An Experimental Analogue of Repression: II. The Effect of Individual Failure and Success on Memory Measured by Relearning », *Journal of Experimental Psychology*, 40, 1950, p. 411-422.

échec récent au test psychomoteur. Ils se demandent peut-être si cet échec signifie qu'ils sont atteints d'une maladie neurologique dégénérative et leurs capacités attentionnelles diminuent en conséquence. Bref, il n'est pas nécessaire de supposer que l'accès mnésique aux syllabes est prohibé par l'inconscient des sujets expérimentaux pour expliquer la différence entre les deux groupes. Des considérations semblables s'appliquent à la vaste majorité des études expérimentales tentant de démontrer l'existence des mécanismes psychologiques postulés par la théorie freudienne : il est difficile, voire impossible, pour les expérimentateurs d'éliminer des hypothèses alternatives qui omettent toute référence à cette hypothèse « métaphysiquement lourde » qui est celle d'un inconscient dynamique¹⁵¹.

L'intérêt de l'*establishment* psychanalytique pour la psychologie expérimentale est toutefois resté marginal. On chercherait ainsi en vain des références aux travaux de Zeller ou à ceux de ses collègues dans les principaux ouvrages de référence présentant une synthèse de la théorie psychanalytique. Les psychanalystes ont jugé que les tentatives réalisées « en laboratoire » pour mettre en évidence les mécanismes psychologiques freudiens étaient trop artificielles pour être convaincantes. Dans un ouvrage consacré à ces études de psychologie expérimentale, qui est en quelque sorte le pendant « pro-freudien » de celui d'Erwin que nous citons plus haut, les psychologues américains Seymour Fisher et Roger P. Greenberg risquent une

¹⁵¹ « *The results of any single experiment, no matter how often replicated and well designed, will often leave open many doors to alternative, non-Freudian explanations. To close these doors, we need a research program, one that systematically pursues the issues generated by any single type of experiment* » (E. Erwin, *op. cit.*, p. 197; les italiques sont de l'auteur). Erwin ajoute que de tels programmes de recherche existent bel et bien, citant par exemple les études de Lloyd Silverman qui suggèrent que les symptômes de certaines psychopathologies (schizophrénie, dépression, bégaiement) peuvent être induits par l'exposition à des messages subliminaux à contenu œdipien, présentés par tachistoscope. On aurait ainsi une validation empirique de l'hypothèse freudienne voulant que la psychopathologie représente une défense face aux pulsions agressives ou sexuelles. Malheureusement, ces études souffrent de nombreuses limitations méthodologiques, particulièrement le fait que la variable dépendante, soit l'intensité des symptômes, ait été mesurée par des tests projectifs comme le Rorschach dont la validité est sujette à caution.

hypothèse sociologique pour expliquer le relatif dédain des psychanalystes face aux recherches expérimentales :

Nous suggérons que l'une des principales raisons expliquant la résistance de la psychanalyse à se soumettre à la « discipline » scientifique est que celle-ci a d'emblée été incarnée sous la forme d'une procédure thérapeutique. Les thérapeutes qui se permettent d'être incertains ou timides dans leur engagement envers leur entreprise n'inspirent pas confiance à ceux qui se présentent pour recevoir un traitement. Les thérapeutes doivent apparaître comme étant sûrs d'eux-mêmes et irradier de confiance [...] La posture du praticien est antithétique à celle des idéaux d'ouverture scientifique et d'empressement à changer sa position si de nouvelles données l'imposent¹⁵².

Pour Fisher et Greenberg, la psychanalyse comme entreprise scientifique a souffert du développement prématuré de ses applications cliniques. Le psychanalyste étant un thérapeute avant d'être un homme de science, il se devait d'accepter la théorie en bloc, comme un fait établi plutôt que comme un programme de recherche progressant pas à pas. Ses recherches étant jugées superflues par la plupart des praticiens, la psychologie universitaire se détournera peu à peu de la psychanalyse. La reformulation naturaliste de la psychanalyse comme une heuristique permettant de formuler un ensemble de micro-théories, pouvant être testées indépendamment les unes des autres, sortira moribonde de la « révolution cognitive » qui s'est imposée comme paradigme dominant en psychologie expérimentale à partir des années 60¹⁵³.

¹⁵² S. Fisher et R. P. Greenberg, *Freud Scientifically Reappraised : Testing the Theories and Therapy*, New York, Wiley, 1996, p. 9; nous traduisons.

¹⁵³ Cf. E. Erwin, *op. cit.*, p. 295. Même constat de la part du psychanalyste américain M. N. Eagle qui écrit : « ... there appears to be a steady decrease outside psychotherapy research in the number of research papers on psychoanalytic concepts and formulations, largely due, I suggest later, to the unsusceptibility of many post-Freudian theoretical formulations to empirical research » (M. N. Eagle, « Complexities in the Evaluation of Scientific Status of Psychoanalysis », in R. Gipps et M. Lacey (dir.), *Oxford Textbook of Philosophy and Psychoanalysis*, Oxford, Oxford University Press, 2019, p. 358).

3.5 Valider la psychanalyse par les neurosciences? La neuropsychanalyse

La psychologie cognitive, puis les neurosciences cognitives qui lui succéderont, constituent des programmes de recherche moins hostiles par principe à la psychanalyse que pouvait l'être le béhaviorisme. On a ainsi maintes fois souligné le fait que la psychologie cognitive remettait à l'honneur la notion de représentation mentale que le béhaviorisme avait bannie. Puisqu'il était entendu que la manipulation de ces représentations par l'esprit-cerveau échappait généralement à la conscience du sujet, s'est forgé peu à peu le concept d'un « inconscient cognitif¹⁵⁴ » pouvant être mis en parallèle avec l'inconscient freudien. Le second signe annonciateur d'une convergence d'intérêts entre la psychanalyse et la recherche contemporaine en neurosciences sera la relecture, par le neuroscientifique Karl H. Pribram, des écrits neurologiques du jeune Freud, en premier lieu la célèbre *Esquisse d'une psychologie scientifique*, écrite en 1895 mais publiée de manière posthume¹⁵⁵. En 1998, le futur prix Nobel de médecine, Eric Kandel publiera dans l'*American Journal of Psychiatry* un article qui fera couler beaucoup d'encre : « A New Intellectual Framework for Psychiatry¹⁵⁶ » où il appelait la psychanalyse à rentrer dans le giron des sciences expérimentales du comportement. Ultime étape de cette nouvelle alliance entre neurosciences et psychanalyse, la création, quelques années plus tard, par le

¹⁵⁴ Cf. J. F. Kihlström, « The Cognitive Unconscious », *Science*, 237(4821), 1987, p. 1445-1452. L'auteur assimile, entre autres, à cet inconscient cognitif les processus mentaux « pré-attentionnels » qui traitent les stimuli visuels, la connaissance tacite des règles grammaticales et le traitement des perceptions subliminales.

¹⁵⁵ Cf. K. Pribram, et M. Gill, *Le « Projet de psychologie scientifique » de Freud : un nouveau regard*, trad. A. Rauzy, Paris, Presses universitaires de France, 1986.

¹⁵⁶ Cet article fut traduit en français en 2002 sous le titre « Un nouveau cadre conceptuel de travail pour la psychiatrie », trad. J. M. Thurin, *L'évolution psychiatrique*, 67, 2002, p. 12-40. On trouvera dans le même numéro un second article de Kandel, « La biologie et le futur de la psychanalyse », trad. J. M. Thurin, qui montre comment la neurobiologie contemporaine permet de donner des assises scientifiques crédibles à certains mécanismes psychologiques décrits par Freud.

psychanalyste et neurophysiologiste sud-africain Mark Solms d'une nouvelle discipline nommée neuropsychanalyse¹⁵⁷.

Dans l'optique qui est la nôtre dans ce mémoire, il importe d'abord de souligner les traits caractéristiques d'une reformulation naturaliste de la psychanalyse dans le vocabulaire des neurosciences. Contrairement aux deux reformulations naturalistes que nous avons présentées précédemment, celle proposée par Grünbaum puis celle de la psychologie expérimentale, lesquelles insistaient sur l'étroite liaison entre la théorisation freudienne et les données empiriques, cliniques ou expérimentales selon le cas, la reformulation qu'on appellera ici « neuropsychanalytique » s'intéressera d'abord aux spéculations métapsychologiques du fondateur de la psychanalyse. Dans ses textes d'introduction à la neuropsychanalyse, Mark Solms s'attache à montrer que plusieurs concepts métapsychologiques de Freud préfigurent ceux des neurosciences contemporaines. La psychanalyse serait donc en quelque sorte validée par les neurosciences : les analogies entre les entités métapsychologiques proposées par Freud et les entités neurologiques découvertes par les neurosciences seraient telles qu'elles ne peuvent être le fruit du hasard. On devrait donc en déduire que la spéculation métapsychologique de Freud, sur les processus mentaux primaires et secondaires, sur la subdivision de l'esprit en entités semi-indépendantes, etc., était fondamentalement juste.

D'un point de vue exégétique, on pourrait répliquer aux promoteurs de la neuropsychanalyse que Freud avait explicitement mis en garde ses lecteurs contre une assimilation simpliste des entités psychanalytiques à des entités neurologiques. Par exemple, dans un texte tardif, *La question de l'analyse profane*, Freud se présente comme un fonctionnaliste avant la lettre en philosophie de l'esprit : « Ce qu'est

¹⁵⁷ Pour un aperçu historique relatant la constitution de l'entreprise neuropsychanalytique, on pourra lire É. Stremlet et P.-H. Castel, « Les débuts de la neuropsychanalyse », in L. Ouss et al. (dir.), *Vers une neuropsychanalyse?*, Paris, Odile Jacob, 2009, p. 11-31.

l'appareil psychique, on le verra bientôt clairement. Avec quel matériau il est construit, je vous prie de ne pas me le demander. Cela n'est d'aucun intérêt psychologique, cela peut être aussi indifférent à la psychologie qu'à l'optique de savoir si les parois du télescope sont en métal ou en carton¹⁵⁸. » Néanmoins, on peut, suivant en cela Frank J. Sulloway, à qui l'on doit une biographie intellectuelle de Freud qui insiste sur l'ancrage de la psychanalyse à la biologie du XIX^e siècle, faire valoir que l'antiréductionnisme affiché par Freud relève de la rhétorique plutôt que d'une conviction profonde :

Freud craignait des discussions et des défections motivées par les prémisses biologiques de sa psychologie – crainte qui se trouva réalisée à plusieurs reprises dans le cours de sa vie. Il craignait également que l'emploi sans discernement de la biologie ne conduisît à un excès de simplification. Ainsi, lorsqu'il s'opposait à ceux qui introduisaient des considérations biologiques *a priori* dans la psychanalyse, il s'opposait en fait à des considérations biologiques "concurrentes". En même temps, Freud croyait fermement que son prodigieux modèle du psychisme demanderait une longue période probatoire avant qu'on pût à bon escient autoriser des déviations. Il voulait par conséquent être indépendant de ces disciplines voisines qui avaient plus de poids et qui menaçaient d'imposer leur diktat à sa discipline qui, elle, était jeune et influençable¹⁵⁹.

La neuropsychanalyse fait le pari que le temps est maintenant venu pour un rapprochement entre neurophysiologie et psychanalyse. D'un côté, la neurophysiologie est entrée dans une nouvelle ère grâce au développement de nouvelles techniques d'imagerie cérébrale et de la découverte des mécanismes moléculaires qui régissent l'activité neuronale. Ces avancées ont permis de localiser anatomiquement les réseaux cérébraux spécialisés dans l'accomplissement de certaines tâches cognitives. De l'autre, la psychanalyse a acquis une indépendance

¹⁵⁸ S. Freud, *La question de l'analyse profane*, trad. J. Altounian *et al.*, Paris, Gallimard, 1985, p. 44.

¹⁵⁹ F. J. Sulloway, *Freud biologiste de l'esprit*, trad. J. Lelaidier, Paris, Fayard, 1981, p. 422-423.

disciplinaire, étant parvenue à développer ses concepts théoriques par ses propres moyens. De ce nouvel état de fait, Mark Solms conclut : « La recommandation de Freud à ses continuateurs de rester à distance des développements des neurosciences a donc clairement expiré. Il s'agissait seulement d'une stratégie temporaire, imaginée pour permettre un développement maximal de la perspective subjective sur l'esprit par elle-même, avant qu'elle soit nécessairement conciliée avec la neurologie¹⁶⁰. »

Néanmoins, il faut reconnaître que la nature même de l'entreprise neuropsychanalytique n'est pas toujours aisée à circonscrire. Son principal promoteur, Mark Solms, a fait ses premiers pas dans ce domaine en proposant un traitement psychanalytique à des patients présentant des syndromes cérébraux lésionnels : aphasie de Broca, syndrome hémisphérique droit, etc.¹⁶¹ Or, quel est l'objectif de ce « traitement » psychanalytique? Solms ne croit évidemment pas qu'une cure analytique permettrait de rétablir les capacités langagières d'un patient dont l'aire de Broca a été détruite par une embolie septique. L'approche psychanalytique permettrait plutôt de tracer un portrait du monde intérieur du patient, de sa vie émotionnelle, des transformations de sa personnalité qui sont attribuables à la pathologie neurologique, tâche que ne peut accomplir l'examen neuropsychologique traditionnel, dont l'objectif est de mettre en évidence les atteintes cognitives dont souffre le patient¹⁶². Toutefois, si pertinente que soit cette entreprise, il faut reconnaître qu'à cette étape du moins elle n'a encore rien de spécifiquement psychanalytique. Malheureusement, on retrouvera fréquemment, dans les textes traitant de la neuropsychanalyse, cette méprise qui consiste à faire de la psychanalyse une, voire *la*, discipline « phénoménologique », qui aspirerait à donner

¹⁶⁰ M. Solms et O. Turnbull, *Le cerveau et le monde interne*, trad. F. Guénolé et G. Marcaggi, Paris, Presses universitaires de France, 2015, p. 336-337.

¹⁶¹ Cf. K. Kaplan-Solms et M. Solms, *Clinical Studies in Neuro-Psychoanalysis*, New York, Karnac, 2002.

¹⁶² Cf. *ibid.*, p. 62 *sqq.*

une description « en première personne » de l'expérience psychopathologique¹⁶³. L'ouvrage de Solms et Turnbull cité plus haut s'ouvre sur la phrase suivante : « Le monde interne, au sens psychologique, a longtemps été le *domaine exclusif* de la psychanalyse ou de ses disciplines connexes, et de ce fait laissé en marge des sciences naturelles¹⁶⁴. » C'est, pour le moins, faire peu de cas de tout le courant phénoménologique en philosophie depuis Brentano, des études de sémiologie psychopathologique des écoles française et allemande de psychiatrie, voire de la psychologie philosophique des empiristes anglais ou français! Ajoutons qu'il est assez paradoxal de faire de la conscience phénoménale l'objet principal de l'investigation psychanalytique : on avait cru comprendre que la psychanalyse s'intéressait à ce qui se déroule en coulisse plutôt que sur la scène de la conscience...

Cela dit, on trouvera par les écrits de Solms des hypothèses pour lesquelles l'appellation de neuropsychanalyse apparaît pleinement justifiée. Par exemple, en appliquant la méthode anatomo-pathologique, Solms va décrire des tableaux cliniques, qui manifestent selon lui l'activité débridée des processus inconscients décrits par Freud sur le comportement de patients cérébro-lésés. Ainsi, les patients présentant des lésions bilatérales des lobes frontaux en viennent à soutenir des propositions « logiquement déviantes » qui présentent des analogies troublantes avec les propriétés attribuées par Freud aux processus primaires qui régissent l'activité

¹⁶³ Nous nous permettrons d'ajouter que cette confusion sert la rhétorique des promoteurs de la neuropsychanalyse : si tout ce qui relève de l'expérience subjective est l'apanage de la psychanalyse, seuls les tenants de l'éliminativisme en philosophie de l'esprit pourraient se permettre de lui tourner le dos.

¹⁶⁴ M. Solms et O. Turnbull, *op. cit.*, p. 13; nous soulignons. Ce sophisme est répété dans le chapitre final. Déplorant le fait que l'esprit-cerveau ait été divisé par la pensée occidentale en deux objets distincts, les auteurs écrivent : « ... nous nous sommes comportés comme si chacune des perspectives sur l'appareil psychique étudiait un aspect différent de la nature, et nous avons en conséquence divisé cet appareil psychique en deux catégories de choses : d'un côté le cerveau, qui est étudié "objectivement" par les neuroscientifiques; et de l'autre le *self* psychique, qui est étudié par la science de la subjectivité, la psychanalyse » (*ibid.*, p. 331).

psychique inconsciente¹⁶⁵. Un patient niera implicitement le principe de non-contradiction en soutenant, par exemple, avoir récemment rencontré un ami, tout en affirmant que celui-ci est décédé plusieurs années auparavant. Un autre affirme systématiquement qu'il est 17h00, peu importe l'heure de la journée à laquelle on lui pose la question, 17h00 étant l'heure à laquelle sa femme vient quotidiennement le visiter à l'hôpital. On reconnaîtra dans ce dernier exemple la propriété d'*atemporalité* qui caractérise le processus primaire. Solms conclut :

[Ces observations cliniques] nous montrent qu'il est possible de trouver des corrélats neuraux aux concepts psychanalytiques traditionnels et de les inscrire ainsi dans une perspective organique solide. Ces observations nous montrent également que la capacité du Moi à inhiber les pulsions instinctuelles – la base des comportements rationnels, soumis au principe de réalité – est intimement liée au fonctionnement du quart ventromédial des lobes frontaux¹⁶⁶.

Comme on le voit, la stratégie de validation des hypothèses psychanalytiques est explicitement localisationniste : la preuve de l'existence effective d'une entité proposée par la métapsychologie freudienne, en l'occurrence le *moi*, consiste en la possibilité d'identifier une région anatomique cérébrale qui réalise les mêmes fonctions.

Il est difficile de nier que l'ambition fondamentale de la neuropsychanalyse relève d'un réductionnisme ontologique désormais classique en philosophie des sciences : des entités métapsychologiques sont identifiées à des entités anatomiques, dans le passage d'un niveau « macro » de complexité supérieure à un niveau « micro » de complexité inférieure, c'est-à-dire plus près du niveau de description qui est celui de la physique des particules élémentaires. Le fait que le terme de « réductionnisme »

¹⁶⁵ Cf. *ibid.*, p. 126 *sqq.*

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 131.

soit souvent utilisé de manière polémique dans les débats portant sur l'intérêt de la neuropsychanalyse nous semble avoir rendu les participants à ces débats sourds aux possibilités qu'un réductionnisme bien compris offre à la psychanalyse¹⁶⁷. Si l'on admet que, dans la communauté scientifique contemporaine, la pertinence explicative des entités postulées par la métapsychologie est remise en doute, l'identification de ces mêmes entités à des structures cérébrales, dont l'existence est universellement reconnue, donne incontestablement une crédibilité nouvelle à la spéculation métapsychologique freudienne. Comme le souligne le philosophe Max Kistler, ce sont plutôt les entités « irréductibles » qui s'exposent au risque de l'élimination : « ... ainsi, depuis la révolution de la chimie du XVIII^e siècle, on ne croit plus qu'une substance ou propriété réelle corresponde au prédicat alchimiste de "phlogistique", précisément parce qu'il s'est avéré impossible de le réduire à des prédicats plus fondamentaux¹⁶⁸. »

La réduction ontologique à laquelle procède la neuropsychanalyse ouvre la voie à une possible validation empirique des théories métapsychologiques. Pour Solms, il sera possible de déterminer si, pour prendre un exemple, la théorie freudienne du rêve est juste lorsque des relations d'identité auront pu être établies entre les entités psychologiques décrites par la métapsychologie et des entités anatomiques :

Une fois que nous aurons une idée globale de la façon dont ces concepts sont corrélés à l'anatomie et à la biochimie cérébrales, nous pourrons entamer la deuxième étape qui consistera à regarder s'ils sont liés les uns aux autres dans

¹⁶⁷ Lorsque Solms et Turnbull se réclament, par exemple, d'une « approche neuroscientifique non réductionniste » (*ibid.*, p. 354), ils font explicitement référence à une approche qui ne nierait pas l'existence des propriétés phénoménales conscientes. À proprement parler, il faudrait plutôt parler d'une approche neuroscientifique non éliminativiste.

¹⁶⁸ M. Kistler, article « Réductionnisme », in O. Houdé (dir.), *Vocabulaire de sciences cognitives*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 380-381.

la réalité physique de la façon prédite par la théorie psychologique. Sans la première phase, corrélative, nous risquerions de tout mélanger¹⁶⁹.

On comprend dès lors pourquoi Solms et Turnbull ont consacré le sixième chapitre de leur ouvrage à l'exposition des différentes théories portant sur la neurophysiologie du rêve. Si, comme le veut la théorie dite d'activation-synthèse, qui se présente explicitement comme anti-freudienne¹⁷⁰, le « moteur » du rêve est bien l'activation de neurones cholinergiques situés dans le tronc cérébral, la théorie freudienne du rêve serait réfutée, puisque cette structure anatomique est présumée trop « primitive » pour être le siège de manipulations d'idées, en l'occurrence celles impliquées dans la création d'un scénario onirique représentant la réalisation d'un désir¹⁷¹. Or, Solms et Turnbull affirment que la théorie activation-synthèse ne s'applique à bon droit qu'aux seuls rêves survenant en sommeil paradoxal, et non à ceux, plus rares, qui surviennent en sommeil lent. Or, si l'on s'intéresse à ce dernier type de rêve, on constate que son apparition est supprimée par une lésion de la « zone de confluence des cortex occipital, temporal et pariétal, à l'arrière du prosencéphale, *au cœur même de l'unité fonctionnelle de réception, d'analyse et de stockage de l'information*¹⁷². » L'implication, dans la genèse du rêve, de structures cérébrales capables de réaliser des tâches plus complexes que ce dont les neurones du tronc cérébral sont capables

¹⁶⁹ M. Solms et O. Turnbull, *op. cit.*, p. 353.

¹⁷⁰ Cf. A. Hobson, « Psychoanalytic Dream Theory: A Critique Based upon Modern Neurophysiology », in P. Clark et C. Wright (dir.), *Mind, Psychoanalysis and Science*, Oxford, Blackwell, 1988, p. 277-308.

¹⁷¹ Les neuroscientifiques Hobson et McCarley qui ont proposé la théorie d'activation-synthèse développent ainsi l'argument : « Si nous admettons que le substrat physiologique de la conscience est le prosencéphale, ces faits [c'est-à-dire les observations montrant que l'activité onirique est déclenchée par l'activation périodique de neurones cholinergiques appartenant à une structure anatomique différente, soit le tronc cérébral] éliminent complètement toute possibilité de contribution d'idées (ou de leur substrat neuronal) à la genèse première du processus onirique » (cité in M. Solms et O. Turnbull, *op. cit.*, p. 218).

¹⁷² *Ibid.*, p. 232-233; nous soulignons.

fournirait donc, si l'on suit les auteurs, un support empirique à la thèse freudienne voulant que le rêve réalise un « travail », c'est-à-dire la création d'une formation de compromis entre les exigences pulsionnelles du *ça* et celles du *moi*.

Le talon d'Achille du projet de réduction ontologique entrepris par la neuropsychanalyse nous semble toutefois être la fragilité de la prémisse selon laquelle un nombre significatif d'entités théoriques du « vocabulaire psychanalytique » sont susceptibles d'être identifiées à des entités neurophysiologiques. Solms semble ainsi accorder à Freud, sans justification, une capacité d'intuition des espèces naturelles qui garantirait qu'à chaque entité métapsychologique correspond nécessairement une entité neurophysiologique qui réalise une fonction similaire¹⁷³. Or, cette présomption rappelle de façon inquiétante celle sur laquelle s'appuyait ce programme de recherche, notoirement pseudo-scientifique, qu'on a appelé l'« archéologie biblique », laquelle était pratiquée en Palestine au début du XX^e siècle. Les archéologues qui y adhéraient partaient du principe que les villes nommées dans l'Ancien Testament avaient réellement existé et ils se mettaient ensuite à la recherche de sites archéologiques pouvant leur correspondre, « la Bible dans une main et la pioche dans l'autre. » Dans le cas de la neuropsychanalyse, comme *mutatis mutandis* dans celui de l'archéologie biblique, on présume sans preuve que les termes de la théorie à réduire ont un référent naturel. C'est oublier qu'une théorie scientifique, comme une langue naturelle, pourrait très bien contenir des termes qui ont un *sens*, mais qui, après enquête empirique, se révèlent dépourvus de *réfèrent*, comme c'est le cas pour le terme « licorne ». Il est à craindre que, pour remédier à ce problème de l'absence de référents

¹⁷³ À notre connaissance, la dernière en date de ces tentatives est celle des neuroscientifiques Robin L. Carhart-Harris et Karl J. Friston, qui proposent d'identifier le *moi* freudien au *default mode network*, un ensemble de structures corticales qui sont actives à l'état de veille lorsque le sujet ne concentre pas ses ressources attentionnelles à l'accomplissement d'une tâche spécifique. Cf. R. L. Carhart-Harris et K. J. Friston, « The Default-Mode, Ego-Functions and Free-Energy : A Neurobiological Account of Freudian Ideas », *Brain*, 133(4), 2010, p. 1265-1283.

neurophysiologiques crédibles, la neuropsychanalyse ne devienne rapidement une nouvelle phrénologie qui assignerait arbitrairement à des aires cérébrales des fonctions « métapsychologiques ».

3.6 Le « rêve de Freud » d'une science interdisciplinaire de l'esprit

Comme la reformulation proposée par Grünbaum, celle de la philosophe américaine Patricia Kitcher s'achève sur un constat d'échec pour l'entreprise freudienne. S'inspirant de l'ouvrage de Frank Sulloway qui dépeignait un Freud « cryptobiologiste », Kitcher tente de démontrer dans son essai *Freud's Dream – A Complete Interdisciplinary Science of Mind* que le principal moteur de la théorisation freudienne n'a pas été la découverte de l'effet thérapeutique de la *talking cure* de Breuer dans les affections hystériques, mais plutôt la perspective d'appliquer à la psychopathologie les avancées de la neurophysiologie naissante¹⁷⁴. Contrairement à ce que soutiennent, dans un esprit différent, Grünbaum et les « herméneutes », la métapsychologie n'est pas un simple appendice spéculatif au projet freudien. En fait, c'est bien, affirme Kitcher, la métapsychologie qui fournit une caution scientifique à la théorie psychanalytique. Étant donné l'état de la neurophysiologie, de la biologie évolutionniste et la psychopathologie à la fin du XIX^e siècle, la construction freudienne, répète Kitcher, n'avait rien de fantaisiste ou de pseudo-scientifique¹⁷⁵. D'abord, la découverte des neurones, puis celle de leur implication dans la production des réflexes médullaires, ont suggéré à Freud l'idée fondamentale selon laquelle le système nerveux central, et le cerveau en particulier, pouvait être le siège d'une accumulation d'énergie nerveuse, dont le corrélat psychique consistait en un

¹⁷⁴ Cf. P. Kitcher, *Freud's Dream : A Complete Interdisciplinary Science of Mind*, Cambridge MA, MIT Press, 1995.

¹⁷⁵ Cf. *ibid.*, p. 110.

sentiment de déplaisir. Dans ce modèle, la tâche principale du cerveau consiste à ramener la tension de l'organisme à un niveau inférieur, en mettant en place divers mécanismes de décharge ou *catharsis*. Dans l'affection hystérique par exemple, la surcharge tensionnelle cérébrale sera « déviée » vers les membres ou les organes des sens, donnant lieu à des paralysies ou à des extinctions sensorielles.

L'autre idée-maîtresse qui guide la théorisation psychanalytique provient de la biologie évolutionniste, plus particulièrement de la théorie de la récapitulation popularisée par le biologiste allemand Ernst Haeckel (1834-1919)¹⁷⁶. Selon cette théorie, le développement de l'individu, de sa conception à l'âge adulte, verra se succéder, à vitesse accélérée, des étapes similaires à celles qui ont mené à la forme actuelle de l'espèce animale à laquelle il appartient. Les biologistes de la seconde moitié du XIX^e siècle, qui proposèrent ce qu'on a appelé la « loi biogénétique », avaient ainsi été impressionnés par les recherches embryologiques qui montraient que l'embryon humain présentait, à des phases précoces de son développement, une morphologie rappelant fortement celles de poissons adultes. L'adoption de la théorie de la récapitulation se conjugua, chez Freud, à l'influence de la théorie dite de la « dissolution » que l'on doit au neurologue britannique Hughlings Jackson (1835-1911), lui-même fortement imprégné du *zeitgeist* évolutionniste¹⁷⁷. Cette dernière théorie stipulait que de nombreuses conditions pathologiques neurologiques ou psychiatriques s'expliquaient par une dissolution des fonctions mentales supérieures au profit de structures cérébrales phylogénétiquement primitives. Ainsi, on pouvait conceptualiser l'hystérie comme une pathologie dans laquelle la dégradation des centres cérébraux responsables de la pensée rationnelle et du comportement socialement idoine livrait le malade en pâture à l'influence d'instincts jusque-là

¹⁷⁶ On résume souvent cette théorie par la formule célèbre : « L'ontogénèse récapitule la phylogénèse. »

¹⁷⁷ Cf. *ibid.*, p. 24.

inhibés. Le coup de génie de Freud fut de suggérer un corrélat psychologique à ces instincts qui, dans la théorie jacksonienne, devaient leur existence aux structures les plus anciennes du cerveau humain. Si la conscience réflexive constitue bien l'achèvement ultime auquel parvient le télencéphale, la partie la plus phylogénétiquement jeune du système nerveux central humain¹⁷⁸, il faut, pour respecter des considérations de symétrie, que l'activité mentale qui correspond aux structures cérébrales plus anciennes soit quant à elle inconsciente. Si l'on suit ce modèle, la thérapie analytique, qui ramène le contenu inconscient à la conscience, restaurerait la priorité du supérieur sur l'inférieur.

L'inspiration interdisciplinaire qui a accompagné la construction de la psychanalyse détermine également le mode de validation de ses énoncés théoriques. Contrairement à ce qu'avance Grünbaum, Kitcher considère que l'argument de l'accord n'occupe pas une place centrale dans la démonstration freudienne¹⁷⁹. En effet, il faut reconnaître que Freud se montre, avec l'âge et l'expérience clinique acquise, de plus en plus sceptique face aux perspectives de guérison définitive que peut apporter la psychanalyse¹⁸⁰. Ainsi, il n'a plus recours dans ses derniers écrits à l'argument du succès thérapeutique pour justifier ses affirmations théoriques. En revanche, il continuera à puiser dans les travaux des pionniers des sciences sociales, en anthropologie, en mythologie comparée ou en linguistique, des faits susceptibles de démontrer la justesse de sa théorie. Par exemple, dans le court article « Sur le sens opposé des mots originaires », le père de la psychanalyse en appelle aux recherches du philologue allemand Karl Abel (1837-1906) pour valider sa théorie des processus

¹⁷⁸ Rappelons, qu'étymologiquement, le terme « télencéphale » comprend la racine *tel-* qui provient du grec *telos* (accomplissement, but).

¹⁷⁹ Cf. *ibid.*, p. 41 *sqq.*

¹⁸⁰ Cf. A. Grünbaum, *op. cit.*, p. 236 *sqq.* Conformément à la thèse qu'il défend, Grünbaum considère que ce scepticisme thérapeutique a un effet dévastateur sur la viabilité de l'entreprise psychanalytique dans son ensemble puisqu'il sape la prémisse sur laquelle toute la construction théorique reposait.

primaires qui seraient à l'œuvre dans la formation du rêve. Notant que, dans la langue égyptienne antique, un même mot peut signifier, selon le contexte, une qualité ou son contraire, « fort » ou « faible » par exemple, Freud ne peut être qu'impressionné par les analogies qui relient cette langue primitive au langage du rêve. L'inconscient, nous a déjà dit Freud, ignore le principe du tiers exclu. Or, l'application de la loi biogénétique à l'évolution culturelle de l'espèce humaine permet d'inférer une trame historique dans laquelle le processus primaire cède progressivement la place au processus secondaire qui caractérise la pensée rationnelle. La justesse de cette inférence est démontrée par l'examen des caractéristiques propres aux langues de l'antiquité réalisé par le linguiste. Freud peut se permettre de conclure : « Dans la concordance, que nous avons soulignée d'emblée, entre la particularité du travail du rêve et la pratique des langues les plus anciennes mise au jour par le linguiste, nous sommes autorisé à apercevoir une confirmation de notre conception du caractère régressif et archaïque de l'expression de la pensée dans le rêve¹⁸¹. »

Dans la reformulation proposée par Kitcher, l'attrait principal de la psychanalyse, et cela aux yeux mêmes de son fondateur, aurait été de fournir un cadre métathéorique unissant les sciences biologiques aux sciences sociales. La psychanalyse représenterait, en quelque sorte, le chaînon manquant entre les *Naturwissenschaften* et les *Geisteswissenschaften*. Freud est convaincu que les prémisses sur lesquelles s'appuie sa théorie des névroses et des autres productions de l'inconscient – notamment le principe de constance qui stipule que l'appareil psychique cherche à maintenir un niveau de tension nerveuse minimale et l'hypothèse de la présence, au sein de cet appareil, de structures psychiques autonomes formées au cours de la préhistoire de l'espèce humaine – ont été déduites des énoncés les plus solides de la neurophysiologie et de la biologie évolutionniste naissantes. Dans un deuxième

¹⁸¹ S. Freud, « Sur le sens opposé des mots originaires », in S. Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. B. Féron, Paris, Gallimard, 1985, p. 60.

temps, la justesse de la théorie psychologique de Freud est validée par sa capacité à rendre compte de phénomènes décrits par des sciences qui traitent d'objets moins « ontologiquement fondamentaux » que la biologie. La psychanalyse réaliserait ce que John Stuart Mill estimait, lors de la publication de son *Système de logique* en 1843, être encore hors de portée de la science de son temps, c'est-à-dire appliquer la méthode déductive à l'étude des phénomènes psychiques, en dérivant les lois de l'esprit des lois gouvernant les cellules nerveuses¹⁸². Des lois de l'esprit, on obtient les lois sociologiques en vertu du principe selon lequel : « Les êtres humains en société n'ont d'autres propriétés que celles qui dérivent des lois de la nature de l'homme individuel, et peuvent s'y résoudre¹⁸³. »

La viabilité de l'ambitieux projet freudien d'une science interdisciplinaire de l'esprit reposait, comme on vient de le voir, sur la justesse de ses prémisses neurophysiologiques et évolutionnistes. Or, Kitcher montre, dans la deuxième moitié de son essai, que l'évolution de la neurophysiologie et de la biologie évolutionniste dans la première moitié du XX^e siècle a sapé les assises sur lesquelles s'était appuyé Freud pour proposer sa théorie des névroses. D'abord, il est devenu de plus en plus difficile de soutenir que le fonctionnement cérébral dépende d'un apport énergétique de nature électrique fourni par les stimuli internes ou externes auxquels l'encéphale est exposé¹⁸⁴. L'examen microscopique du tissu neuronal démontrera en effet que le neurone est autosuffisant en ce qui concerne la production d'adénosine triphosphate (ATP), le « carburant » permettant de réaliser les différentes fonctions nécessaires à

¹⁸² Cf. V. Guillin, *Auguste Comte and John Stuart Mill on Sexual Equality*, Leiden, Brill, 2009. « *Even if Mill did not deny that in principle laws of mental states could be reduced to laws of nervous states, he nonetheless regarded (and was entitled to regard) the actual attempts at such reduction as having been unsuccessful so far* » (p. 180). Kitcher souligne que Freud connaissait bien la pensée de Mill puisqu'il avait réalisé la traduction allemande de quatre essais du philosophe anglais. Cf. P. Kitcher, *op. cit.* p. 13.

¹⁸³ J. S. Mill, *Système de logique*, trad. L. Peisse, Liège, Mardaga, 1988, tome II, p. 468.

¹⁸⁴ Cf. P. Kitcher, *op. cit.* p. 156 sqq.

la survie des cellules nerveuses. Dès lors, on ne pouvait plus considérer, comme le faisait encore Freud au tournant du siècle, que le système nerveux central était sans cesse menacé de survoltage, ce dernier terme entendu au sens propre. L'autre fondement que la psychanalyse a hérité des sciences naturelles, la loi biogénétique, est lui aussi rapidement remise en question¹⁸⁵. Des études plus minutieuses du développement des embryons de différentes espèces animales indiqueront qu'il est généralement faux de prétendre que l'embryon d'une espèce animale donnée adoptera momentanément la morphologie de la forme *adulte* d'un animal qui le précède dans l'arbre phylogénétique. Ces observations rendaient fort peu plausible l'hypothèse lamarckienne d'une hérédité des caractères acquis, hypothèse qui servait à Freud de caution biologique pour démontrer le caractère universel du complexe d'Œdipe. Enfin, du côté des sciences sociales, l'équation névrosé = homme préhistorique = homme appartenant à une société non européenne = enfant, tenue comme évidente pour Freud, était accueillie avec un scepticisme croissant par les anthropologues, qui y décelaient de forts relents d'eurocentrisme¹⁸⁶. Pour Kitcher, le péché eu égard aux idéaux de scientificité commis par Freud consistera à s'accrocher obstinément à des modèles scientifiques désormais périmés pour justifier ses théories.

3.7 Bilan des reformulations naturalistes de la psychanalyse

Nous avons présenté dans ce chapitre quatre reformulations naturalistes de la psychanalyse. Nous en résumerons maintenant les traits caractéristiques et

¹⁸⁵ Cf. *ibid.*, p. 175.

¹⁸⁶ Voir par exemple, la réfutation de l'évolutionnisme culturel par Claude Lévi-Strauss dans *Race et histoire* : « En vérité, il n'existe pas de peuples enfants; tous sont adultes, même ceux qui n'ont pas tenu le journal de leur enfance et de leur adolescence » (C. Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Paris, Denoël, 1987, p. 32).

formulerons un jugement sur leur capacité à être, aujourd'hui, une reformulation « viable » de la théorie psychanalytique.

- i) La reformulation proposée par Grünbaum affirme que Freud a suivi une démarche inductive pour inférer l'existence de pathogènes inconscients. Cette inférence était justifiée par l'observation du pouvoir curatif exceptionnel de la méthode cathartique. Le diagnostic de pseudo-scientificité posé par Popper est mal venu, puisque l'argument de l'accord, qui stipule que les symptômes névrotiques disparaissent définitivement *si et seulement si* le pathogène inconscient a correctement été identifié par l'analyse, est une proposition éminemment falsifiable. Toutefois, l'argument de l'accord s'est révélé *empiriquement* faux puisqu'on ne peut démontrer la supériorité de la thérapie analytique sur ses rivales. En conséquence, il n'est pas possible, pour le psychanalyste d'aujourd'hui, de s'appuyer sur la reformulation proposée par Grünbaum pour affirmer que la théorie psychanalytique dispose d'un support empirique.

- ii) La reformulation adoptée par la psychologie expérimentale présente la psychanalyse comme une heuristique permettant de formuler des hypothèses psychologiques susceptibles d'être testées indépendamment les unes des autres. Dans cette optique, il serait illusoire de penser pouvoir un jour valider la théorie freudienne *in toto*. Cette reformulation échoue pour des raisons qui sont *pragmatiques*, plutôt que strictement logiques ou empiriques. Puisque la psychanalyse prétend être une thérapeutique, ses praticiens ont besoin *dès maintenant* d'arguments empiriques forts en faveur de l'existence des mécanismes psychologiques postulés par la théorie pour expliquer la survenue des névroses et leur guérison subséquente par la thérapie analytique. Ils ne peuvent se permettre

d'attendre que des expériences menées en laboratoire, par ailleurs toujours sujettes à des critiques méthodologiques et à des interprétations divergentes de leurs résultats, aient démontré la justesse d'un nombre critique d'affirmations psychanalytiques fondamentales pour ouvrir enfin leur cabinet de consultation!

- iii) La reformulation « neuropsychanalytique » suggère que la théorie freudienne peut échapper à la critique de Popper en traduisant ses énoncés métapsychologiques dans le langage de la neuroanatomie contemporaine. Bien qu'il soit sans doute trop tôt pour porter un jugement définitif sur cette entreprise, nous devons reconnaître que la prémisse selon laquelle un nombre significatif d'entités métapsychologiques référerait ultimement à des entités neurophysiologiques est pour le moins fragile.
- iv) La reformulation proposée par Patricia Kitcher suggère que le moteur de l'entreprise freudienne a été l'espoir d'établir un pont entre les sciences de la nature et les sciences sociales, dans une perspective de contribution à l'idéal d'unité de la science. Plus spécifiquement, la psychanalyse prétendait dériver, par déduction à partir des lois de ces sciences plus fondamentales que sont la neurophysiologie et la biologie évolutionniste, des lois psychologiques. Ces lois psychologiques devaient permettre d'expliquer des faits singuliers observés en psychopathologie, en anthropologie ou même en linguistique. Toutefois, les lois biologiques sur lesquelles s'appuyait la psychanalyse se sont révélées fausses et Freud et ses successeurs n'ont pas été en mesure d'adapter leurs théories aux bouleversements survenus dans les sciences connexes. Le constat de Kitcher est celui d'une dégénérescence irréversible du programme de recherche psychanalytique, victime de sa prétention à fonctionner en autarcie.

L'examen que nous avons fait des différentes reformulations naturalistes de la psychanalyse n'a pas permis d'en identifier une qui soit pleinement satisfaisante. Deux reformulations, celle de Grünbaum et celle de Kitcher, sont, pourrait-on dire, « mort-nées » aux yeux mêmes de leurs auteurs : elles parviennent peut-être à disculper Freud des accusations d'infalsifiabilité ou de théorisation débridée, mais elles ne peuvent plus aujourd'hui être endossées par qui que ce soit, leurs prémisses ayant été définitivement réfutées. L'une des deux restantes, la reformulation proposée par la psychologie expérimentale, a des capacités trop modestes pour mener à bien la tâche qui lui est assignée. Le sort de la neuropsychanalyse est encore indécis, mais, comme nous l'avons suggéré, il est permis d'être sceptique quant à la possibilité de reconstruire une portion significative de l'articulation théorique de la psychanalyse en des termes neuroanatomiques. Et ce d'autant plus que les présupposés localisationnistes et modularistes sur lesquels repose cette entreprise ne font toujours pas l'objet d'un consensus en neurosciences¹⁸⁷.

On peut se demander si cet échec n'est pas tributaire du fait qu'on a fait violence à la véritable nature des concepts freudiens en les faisant entrer dans le moule des objets auxquels s'intéressent les sciences de la nature, les *mindless objects* pour reprendre la formule de Donald Davidson. Les promoteurs des reformulations de la psychanalyse comme une extension de la psychologie ordinaire affirmeront au contraire que ceux-ci possèdent une intentionnalité, laquelle dénote leur proximité conceptuelle avec les objets postulés par la psychologie ordinaire, les désirs et les croyances.

¹⁸⁷ Voir par exemple M. L. Anderson, *After Phrenology : Neural Reuse and the Interactive Brain*, Cambridge MA, MIT Press, 2014.

CHAPITRE IV

LA PSYCHANALYSE COMME EXTENSION DE LA PSYCHOLOGIE ORDINAIRE

La publication de l'ouvrage de Grünbaum et les débats ultérieurs portant sur la validité de la reformulation de la doctrine freudienne qui y était proposée ont ouvert la voie pour le dernier type de reformulations de la psychanalyse que nous étudierons ici, soit celui de la psychanalyse comme extension de la psychologie ordinaire [ci-après PEPO]. Les tenants de la PEPO ont reconnu un double mérite à Grünbaum : celui d'avoir identifié les failles des reformulations herméneutiques de la psychanalyse puis celui, involontaire, d'avoir montré que la psychanalyse n'est pas une science qui pourrait se revendiquer de l'application du « Canon de Mill » pour justifier ses assertions causales. Certes, pour Grünbaum, qui se réclame d'un inductivisme classique en philosophie des sciences, cette incapacité des hypothèses psychanalytiques à pouvoir être validées par les méthodes canoniques signe la faillite incontestable de l'entreprise freudienne. Au contraire, les philosophes qui proposeront les reformulations PEPO voudront démontrer qu'il existe une méthode alternative de validation des hypothèses freudiennes, soit celle qu'emploie la psychologie ordinaire pour tester l'exactitude d'une attribution d'états mentaux à l'un de nos semblables.

Ainsi, comme le suggère le philosophe britannique Jim Hopkins, lorsque nous disons par exemple qu'un désir de vengeance a été le motif expliquant l'acte d'un individu, nous ne cherchons pas à démontrer qu'il existe une conjonction constante entre un

événement A (une pensée de vengeance) et B (un acte qui la manifeste), comme on devrait le faire si l'on adoptait le modèle « humien » de la causalité. En fait, l'attribution à un agent d'un désir de vengeance procède plutôt d'une démarche interprétative dans laquelle le comportement de l'agent fait sens lorsqu'on lui impute le désir de se venger. Les entités théoriques postulées par la psychanalyse, les désirs inconscients par exemple, sont tout aussi « impalpables » que les états mentaux reconnus par la psychologie ordinaire; les uns comme les autres sont inférés sur la base de l'observation du comportement de l'agent. Si le Canon de Mill est inadapté à la recherche des causes en psychologie ordinaire comme en psychanalyse, c'est parce que les états mentaux ne peuvent être identifiés indépendamment de leurs manifestations¹⁸⁸. Toute tentative d'établir une conjonction constante entre un état mental et un comportement est nécessairement vouée à l'échec. Dans le champ de la psychologie ordinaire, la validation d'une hypothèse, comme « c'est bien un désir de vengeance qui est la cause du comportement X », repose sur un processus d'*abduction*, soit une inférence à la meilleure explication, plutôt que sur l'*induction* que le Canon de Mill s'attache à codifier. Ainsi, l'attribution d'un désir de vengeance sera dite exacte si elle permet d'expliquer d'autres comportements de l'individu, alors que les hypothèses rivales en sont incapables.

Si la PEPO se définit comme une *extension* de la psychologie ordinaire, c'est que, dans ce type de reformulations, on définit l'accomplissement fondamental de Freud comme l'essai (réussi) d'utiliser les ressources conceptuelles de la psychologie ordinaire – les états mentaux, soit les désirs, croyances, émotions – pour expliquer des phénomènes au sujet desquels cette même psychologie ordinaire s'estime incapable de jeter une quelconque lumière : les actes manqués, les rêves, les trous de

¹⁸⁸ Cf. J. Hopkins, « The Interpretation of Dreams », in J. Neu (dir.), *The Cambridge Companion to Freud*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 128-129.

mémoire ou encore les comportements psychopathologiques¹⁸⁹. C'est donc dire que cette reformulation, contrairement à certaines reformulations naturalistes que nous avons présentées au chapitre précédent, va s'appuyer sur le Freud « de la maturité » plutôt que sur le Freud neurologue de l'*Esquisse*.

Il ne faut toutefois pas voir dans la PEPO une retraite vers une nouvelle forme de reformulation herméneutique de la psychanalyse : Hopkins et les autres philosophes qui nous intéresseront ici insisteront sur le fait que les désirs, conscients ou inconscients, possèdent d'authentiques pouvoirs causaux. En ce sens, les reformulations PEPO sont plus « réalistes » que les reformulations herméneutiques de la psychanalyse. On ne sera donc pas surpris de constater que ces philosophes s'appuient sur l'article classique de Donald Davidson « Actions, raisons et causes¹⁹⁰ » pour justifier philosophiquement leur rejet de ce qu'on pourrait appeler la vulgate wittgensteinienne, qui distinguait strictement le langage des raisons de celui des causes. Dans cet article, Davidson réhabilitait en quelque sorte une conception « naïve » ou, plus justement, pré-humienne de la causalité, en affirmant que, dans certaines circonstances, il serait possible de fournir une explication causale d'un événement, sans faire intervenir une loi comme le veut le modèle déductif-nomologique.

Je suis certain, écrit Davidson, que la vitre de la fenêtre s'est brisée parce qu'elle a été frappée par une pierre – j'ai vu tout ce qui s'était passé. Mais je ne dispose pas (et quelqu'un en dispose-t-il?) de lois sur la base desquelles je

¹⁸⁹ La stratégie freudienne est donc, comme le note Davidson, d'attribuer à ces phénomènes des raisons qui sont en même temps des causes : « Freud a largement augmenté le nombre et la variété des phénomènes qui peuvent être considérés comme rationnels : on a découvert que nous avons des raisons d'avoir des oublis, de faire des lapsus, ou d'avoir des peurs exagérées » (D. Davidson, « Paradoxes de l'irrationalité », in D. Davidson, *Paradoxes de l'irrationalité*, trad. P. Engel, Combas, L'éclat, 1991, p. 24).

¹⁹⁰ D. Davidson, « Actions, raisons et causes », in D. Davidson, *Actions et événements*, trad. P. Engel, Paris, Presses universitaires de France, 1993, p. 15-36.

peux prédire quelle sorte de coups casseront quelle sorte de vitres [...] Nous sommes en général bien plus certains de l'existence d'une connexion causale que nous le sommes de l'existence d'une loi causale gouvernant la circonstance en question¹⁹¹.

Si l'on revient sur le terrain de la psychologie, on peut très bien affirmer, dans le même esprit, qu'un événement mental, soit par exemple l'émergence d'un désir de vengeance dans l'esprit de l'agent, a causé une action, disons une remarque blessante, même si l'on ne connaît pas de loi qui puisse permettre de prédire dans quelles circonstances précises un désir de vengeance donnera effectivement naissance à une remarque blessante.

Pour Davidson, il faut rendre justice à cette intuition de la psychologie ordinaire selon laquelle il y a un sens à dire qu'une action a été entreprise pour une raison X plutôt que pour une raison Y, et ce même si ces deux raisons pourraient tout aussi bien donner un sens à l'action de l'agent. Or, cette intuition repose sur l'attribution de pouvoirs causaux à ces états mentaux que sont les désirs et les croyances. Si la raison X est la « vraie » raison pour laquelle l'agent accomplit l'action en question, c'est parce que c'est X qui en est le moteur et non Y¹⁹². En fait, il faudrait concevoir les raisons comme une sous-classe des causes, les causes *rationnelles*, celles qui rationalisent l'action en montrant quelle est la fin recherchée par l'agent¹⁹³.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 32.

¹⁹² « Une personne peut avoir une raison de faire une action, et accomplir cette action bien que la raison ne soit pas la raison pour laquelle elle a accompli l'action. Il y a une idée qui est indissociable de la relation entre une action et la raison qui l'explique : c'est l'idée que l'agent a accompli l'action *parce qu'il avait une certaine raison* » (*ibid.*, p. 23; les italiques sont de l'auteur). Dans cette dernière phrase, le *parce que* doit être compris comme indiquant une relation de cause à l'effet entre la raison et l'action.

¹⁹³ Comme l'écrivait déjà Leibniz : « Tout se peut expliquer par les [causes] efficientes et par les finales; mais ce qui touche les substances raisonnables s'explique plus naturellement par la considération des fins, comme ce qui regarde les autres substances s'explique mieux par les

L'adoption de la thèse de la causalité des raisons par les promoteurs de la PEPO réalise un double objectif : d'abord, écarter l'objection wittgensteinienne stigmatisant chez Freud la confusion des raisons et des causes, puis répondre à la critique de Grünbaum, qui exigerait de la psychanalyse qu'elle respecte des critères de scientificité qui ne sont pas adaptés à la nature des entités théoriques qu'elle utilise.

C'est en ce qui concerne la réponse adéquate à donner à l'objection de Sartre que les partisans de la PEPO se scindent en deux factions, que nous nommerons ici partitionnistes et non-partitionnistes. Rappelons brièvement ce que nous avons exposé au premier chapitre : Sartre affirmait que, pour être pleinement cohérente, la théorie freudienne devait postuler l'existence d'un homoncule, le censeur du rêve¹⁹⁴ dans l'exemple choisi par l'auteur de *Huis clos*, réalisant des tâches complexes. Le censeur, affirmait Sartre, doit *savoir* que le matériel refoulé qui s'apprête à faire irruption dans la conscience, puisque c'est là, semble-t-il, sa tendance naturelle, risque de rencontrer une désapprobation, voire une réaction hostile, de la part du *surmoi*. Il doit ainsi procéder à une opération de camouflage du matériel refoulé qui parviendra à mystifier à la fois le *surmoi*, le *ça* et le *moi* conscient de l'individu. Or, un tel scénario suppose que les entités que Freud appelle « instances », le *ça*, le *moi* et le *surmoi*, possèdent leurs propres états mentaux, leurs propres croyances et désirs. Le *surmoi refuse* que certaines idées émergent à la conscience, le *moi* (inconscient) *croit* que certaines idées vont offusquer le *surmoi*, le *ça confond* la satisfaction symbolique d'une pulsion avec sa satisfaction réelle, etc.

efficientes » (G. W. Leibniz cité in J. Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud*, Combas, L'éclat, 1997, p. 133).

¹⁹⁴ Dans la deuxième topique, le rôle de censeur est dévolu au *moi* inconscient qui est responsable de déployer les différents mécanismes de défense face aux exigences du *ça* et aux attaques hostiles du *surmoi*.

Pour les non-partitionnistes, comme Sebastian Gardner, Sartre a bien raison de juger extravagante une telle anthropomorphisation – on devrait même parler plus justement d’une poly-anthropomorphisation – de l’inconscient. Le censeur y est présenté comme une entité infra-personnelle qui possède des capacités qui dépassent de loin celles que l’on peut attribuer à l’individu « entier » : il connaît l’existence des autres entités infra-personnelles, de leurs désirs et de leurs limitations¹⁹⁵. Une lecture charitable de Freud ne devrait pas lui attribuer la paternité d’une telle monstruosité conceptuelle. Au contraire, les partitionnistes que nous qualifierons de partitionnistes « forts », comme David Pears ou Tamas Pataki, souligneront qu’il est impossible de rendre compte de conduites qui apparaissent indubitablement stratégiques de la part de l’inconscient qu’en soutenant l’existence d’une division de l’esprit en plusieurs agents indépendants.

4.1 La solution au problème de l’acrasie et de la duperie de soi chez Donald Davidson

Le développement de la reformulation partitionniste est intimement lié au débat philosophique sur la duperie de soi et l’acrasie¹⁹⁶. L’article de Donald Davidson de 1970 « Comment la faiblesse de la volonté est-elle possible? » démontrait que, pour que le comportement acratique puisse être possible, il fallait que l’agent n’adhère pas au principe dit *de continence*, lequel stipule que l’on ne doit agir qu’en ayant au

¹⁹⁵ Comme le souligne Gardner en une analogie éclairante avec l’écriture romanesque, le censeur est en quelque sorte un narrateur omniscient qui participerait directement à l’intrigue du roman.

¹⁹⁶ L’acrasie ou faiblesse de la volonté est définie comme le fait d’agir à l’encontre de son meilleur jugement. L’agent acratique sait qu’une action A devrait être accomplie, mais il décide néanmoins de faire B. Notons que certains philosophes, en premier lieu Platon dans le *Protagoras*, ont pu soutenir que ce phénomène était psychologiquement impossible. Si un agent fait B, c’est, affirme Socrate dans le *Protagoras*, qu’il croyait nécessairement que c’était là la meilleure chose à faire, sinon il ne l’aurait pas fait.

préalable considéré toutes les raisons pertinentes, qu'elles plaident ou non en faveur de l'acte¹⁹⁷. Bien que cet article ne traitait pas spécifiquement du problème de la duperie de soi, Davidson y énonçait déjà le principe du *réquisit de la totalité des données disponibles pour le raisonnement inductif*, qui est à la duperie de soi ce que le principe de continence est à l'acrasie. Ainsi, le sujet qui se dupe lui-même fait preuve de ce que Davidson appellera plus tard, dans « Paradoxes de l'irrationalité¹⁹⁸ » la *faiblesse de la garantie* : il adhère à une croyance alors qu'il est pourtant en possession d'informations qui militent en faveur d'une croyance qui contredit la première. Ces dernières informations sont connues du sujet, mais celui-ci n'en tient pas compte (ou il les écarte comme non pertinentes) lorsqu'il procède à une inférence logique pour générer une nouvelle croyance.

À ce stade-ci de l'enquête de Davidson sur ces phénomènes éminemment énigmatiques que sont l'acrasie et la duperie de soi, le philosophe américain bute sur une aporie : il faut, dit-il, admettre que la négligence du principe de continence par l'*akratès* n'a pas elle-même de *bonne raison*. Il y a dès lors un défaut de rationalité chez l'agent que l'interprète le plus avisé ne parviendra jamais à éliminer, s'agirait-il de l'agent lui-même réfléchissant à sa conduite acratique : « Ce que l'incontinence a de particulier est que l'agent ne parvient pas à se comprendre lui-même; il reconnaît, dans son comportement intentionnel, quelque chose d'essentiellement sourd¹⁹⁹. »

Davidson propose une réponse à l'aporie dans un article subséquent, paru d'abord dans le recueil *Philosophical Essays on Freud* dirigé par les philosophes Richard Wollheim et Jim Hopkins, « Paradoxes de l'irrationalité ». Dans cet article, Davidson

¹⁹⁷ Cf. D. Davidson, « Comment la faiblesse de la volonté est-elle possible? », in D. Davidson, *op. cit.*, p. 37-65.

¹⁹⁸ Cet article a été traduit en français in D. Davidson, *Paradoxes de l'irrationalité*, trad. P. Engel, Combas, L'éclat, 1991, p. 21-43.

¹⁹⁹ D. Davidson, « Comment la faiblesse de la volonté est-elle possible? », p. 65.

suggère que la métapsychologie freudienne permet d'expliquer la genèse du phénomène de faiblesse de la garantie qui, on l'a vu, est essentiel pour comprendre comment la duperie de soi peut être possible. Selon Davidson, le Freud de la maturité, celui de la deuxième topique, a énoncé trois thèses : 1) l'esprit est composé de « compartiments mentaux » semi-indépendants auxquels on peut associer certains états mentaux²⁰⁰, 2) les états mentaux contenus dans ces compartiments donnent naissance à des actions, sur le modèle du syllogisme pratique et 3) les actions réalisées au sein de ces compartiments exercent une force susceptible de modifier le monde ou les autres parties de l'esprit; elles ont donc une pertinence causale pour expliquer certains phénomènes comme celui de la duperie de soi ou de l'acrasie.

Le phénomène de la duperie de soi est paradoxal parce qu'il implique que l'agent entretient des croyances incompatibles. Si l'on reprend un exemple proposé par Davidson, un individu, appelons-le Carlos, a de bonnes raisons de croire qu'il va échouer son examen de conduite. Il a déjà échoué deux fois et son dernier essai avec un instructeur s'est mal terminé. Or, la croyance qu'il va échouer encore une fois lui est pénible et Carlos réalise qu'il serait beaucoup plus heureux s'il était convaincu que sa troisième tentative sera enfin la bonne. Peut-être même que ce sentiment de confiance, aussi injustifié soit-il, lui permettra de réussir l'examen? En identifiant des indices qui peuvent suggérer qu'il va réussir l'examen, par exemple le fait qu'il a acquis de l'expérience lors de ses échecs antérieurs, Carlos parvient à se convaincre. Si sa tentative d'induire en lui-même la croyance en un succès à venir réussit, la description des états mentaux de Carlos devient problématique : d'un côté, Carlos croit qu'il va réussir l'examen, mais, de l'autre, il ne le croit pas, puisque, si le croyait

²⁰⁰ Le terme de « compartiment » qu'utilise Davidson dans les dernières pages de l'article – il parlait auparavant de manière plus indifférenciée de « parties » ou de « structures » – a l'avantage d'exclure la possibilité que les structures en question soient conçues comme des homoncules. Si nous interprétons bien Davidson, il faut se représenter les compartiments mentaux comme des lieux psychiques où siègent certains états mentaux et où se déroulent certaines actions mentales.

vraiment, il n'aurait pas eu besoin de mettre en œuvre sa stratégie d'auto-désinformation. La contradiction ne peut être résolue, selon Davidson, que si l'on suppose que les croyances contradictoires appartiennent à deux « compartiments » distincts, qu'il y a en quelque sorte une barrière psychique qui empêche les deux croyances contradictoires d'entrer en confrontation frontale. Le phénomène de la duperie de soi illustre, pour Davidson, le fait qu'un désir, en l'occurrence le désir d'éviter la peine que provoque la croyance en l'échec à l'examen, exerce une influence causale, non rationnelle, pour promouvoir la croyance en un succès futur. Le sujet a certes une raison pour faire naître en lui la croyance en une réussite à l'examen, chose qu'il accomplit en « auto-désactivant » le réquisit de la totalité des données disponibles pour le raisonnement inductif et en « séquestrant » la croyance en un échec à l'examen à venir. Toutefois, on doit admettre que cette croyance n'a pas été générée de la *bonne façon*, puisque le fait qu'une croyance ait le pouvoir de soulager notre anxiété n'est pas un argument valable en faveur de la vérité de cette croyance.

Pour Davidson, ce qui était considéré par Wittgenstein comme une faiblesse de la théorie freudienne, la conjonction d'explications par les raisons et d'explications par les causes, est en réalité sa force. En effet, l'analyse du phénomène de la duperie de soi a montré que l'activité intrapsychique se déroulant dans le compartiment organisé autour du désir « rebelle²⁰¹ » a une influence *causale* sur une autre partie de l'esprit, soit l'instauration de la faiblesse de la garantie. Elle a aussi montré qu'il y a bien une *raison* qui sous-tend l'accomplissement de cette même activité intrapsychique. Si l'on prive le désir rebelle de sa capacité à exercer une force inhibitrice, l'irrationalité ne pourra jamais s'immiscer dans l'esprit du sujet : celui-ci ne trouvera jamais une *bonne raison* d'abandonner le principe de continence ou celui du réquisit de la totalité

²⁰¹ Nous qualifions ce désir de « rebelle » car il se refuse à jouer selon les règles : au lieu de produire une action qui change le monde, ce pourrait être de pratiquer sa conduite avec un ami dans l'objectif de réussir l'examen, il engendre plutôt une action qui modifie l'esprit du sujet.

des données disponibles, il doit être *contraint* à le faire. « Il n'y a rien, écrit Davidson, qui puisse être une bonne raison pour ne pas raisonner selon les meilleurs critères de rationalité²⁰². »

Dans « Paradoxes de l'irrationalité », Davidson se garde d'aligner intégralement sa position avec celle de Freud. Il estime qu'il n'est pas nécessaire de postuler que les croyances et les désirs qu'on retrouve dans un compartiment psychique sont inconscients²⁰³. Ainsi, dans un cas typique d'acrasie comme celui d'un fumeur qui souhaite cesser de fumer, mais qui n'est pas capable de s'empêcher d'en « griller une » de temps en temps, le désir de fumer une cigarette n'est pas inconscient. Des arguments suggérant la possibilité de faire une exception à la règle « Je ne devrais pas fumer » peuvent se présenter spontanément à l'esprit du fumeur : « C'est une occasion spéciale, je peux faire une exception », « Je n'ai pas fumé de la semaine, une cigarette le vendredi ne me fera pas de mal », etc. Notre fumeur n'ignore pas non plus les arguments qui militent en faveur de maintenir sa décision de ne pas fumer coûte que coûte. Ce n'est donc pas parce que l'agent aurait « oublié » les arguments qui incitent à ne pas fumer dans cette situation précise qu'il fume néanmoins, c'est plutôt parce que le désir de fumer a exercé une influence inhibitrice aux dépens du principe de continence. Ainsi, dans la théorie davidsonienne de l'irrationalité, la seule activité mentale qui doit demeurer invisible aux yeux du système principal est cette même « désactivation » du principe de continence (ou de celui du réquisit de la totalité des données disponibles dans la duperie de soi) par le désir rebelle. Notre fumeur sait qu'il agit irrationnellement en fumant une cigarette alors qu'il s'était

²⁰² D. Davidson, « Duperie et division », in D. Davidson, *op. cit.*, p. 61.

²⁰³ À ce titre, Pascal Engel, qui signe l'avant-propos du recueil qu'il a traduit, est plus explicite que ne l'est philosophe américain : « [Davidson] rejette aussi l'idée que cette partition corresponde à la division du conscient et de l'inconscient. Comme beaucoup de philosophes (et en particulier Wittgenstein) il considère que l'explication de l'irrationalité par la présence de désirs et de croyances inconscients est une pseudo-explication, qui confond le vocabulaire psychologique des raisons avec celui (physique) des causes » (P. Engel, « Avant-propos », in D. Davidson, *op. cit.*, p. 14).

engagé envers lui-même à ne plus jamais le faire, il ignore simplement pourquoi. Si Davidson se désolidarise de Freud sur la question de l'inconscient, c'est qu'il pense parvenir ainsi à éviter de tomber dans le piège de l'homoncule, lequel posséderait ses propres états mentaux. C'est pourquoi il insistera sur le fait que les désirs et les croyances impliqués dans l'explication de l'irrationalité sont accessibles en principe au sujet, que ce sont bien les *siens* et non pas ceux d'un homoncule²⁰⁴.

En conclusion, il semblerait juste de qualifier le partitionnisme de Davidson de *partitionnisme faible*. Le modèle de l'esprit qu'il propose n'est pas celui d'une communauté d'homoncules possédant chacun des croyances et des désirs qui leur seraient exclusifs. Il faut plutôt postuler que les croyances contradictoires, qui doivent au fond être attribuées à l'individu dans son ensemble, sont maintenues à distance l'une de l'autre. Par ailleurs, les exemples d'irrationalité donnés par Davidson sont des cas « bénins » d'irrationalité qui s'expliquent par des désirs dont l'existence n'est pas contestée, et non par des désirs infantiles enfouis dans l'inconscient dont le sujet ignorerait tout. D'un point de vue épistémologique, Davidson n'entend donc pas valider la théorie freudienne dans son entièreté, il se contente de montrer que la thèse d'une division de l'esprit proposée par Freud est cohérente, voire nécessaire, si l'on admet l'existence de l'acrasie et de la duperie de soi.

²⁰⁴ D'autre part, dans l'article « Animaux rationnels », Davidson émettait la thèse selon laquelle l'attribution de croyances à une « créature » supposait que cette dernière possédât le langage et donc la capacité de communiquer, l'argument étant que la communication est requise pour que le concept de « monde partagé » puisse avoir un sens. Sans le concept de monde partagé, la distinction entre une croyance vraie et une croyance fautive ne peut s'établir et c'est tout le concept même de croyance qui est vidé de son sens. Si l'on accepte la thèse de Davidson, on ne pourrait donc pas attribuer de croyances aux compartiments de l'esprit, puisque ce ne sont pas des entités qui peuvent s'engager dans des interactions communicationnelles. Cf. D. Davidson, « Animaux rationnels », in D. Davidson, *op. cit.*, p. 63-75.

4.2 Le partitionnisme fort de David Pears

On doit au philosophe britannique David Pears une analyse du phénomène de la duperie de soi qui mérite d'être appelée un *partitionnisme fort*. Chez Davidson, comme nous venons de le voir, les croyances contradictoires p et $non-p$ qui soutiennent le phénomène de duperie de soi doivent être attribuées au sujet « entier » plutôt qu'à des homoncules. Or, Pears, dans son ouvrage *Motivated Irrationality*, fait remarquer à juste titre que dans les cas de duperie de soi, il y a au moins une croyance qui ne peut absolument pas être attribuée au sujet conscient, ou au système principal comme il l'appelle²⁰⁵. Il nomme cette croyance la « croyance de précaution » [*cautionary belief*]. La « croyance de précaution » représente la connaissance, possédée par une partie de l'esprit et non par le système principal conscient, que croire p est irrationnel. Or, il semble bien qu'une telle croyance se retrouvait implicitement dans le modèle de la duperie de soi proposé par Davidson. Davidson stipulait que l'action inhibitrice d'un désir sur le réquisit de totalité des données était le résultat d'un syllogisme pratique :

- (1) A veut promouvoir la croyance p « je vais réussir l'examen » pour soulager l'anxiété associée à la crainte de l'échec;
- (2) A sait que désactiver le réquisit de totalité des données permettra à la croyance p de s'établir;
- (Conclusion) A désactive le réquisit de totalité des données.

Ainsi, il semble que l'on doive également attribuer à A la connaissance que la croyance p a été acquise par un artifice. Mais alors qui est A? Ce ne peut plus être le système principal, puisque, s'il possédait cette connaissance, la croyance p ne

²⁰⁵ Cf. D. Pears, *Motivated Irrationality*, Oxford, Oxford University Press, 1984, p. 101.

pourrait être créée; c'est donc nécessairement un sous-système. En soulignant que seul le sous-système trompeur peut posséder la « croyance de précaution », Pears fait un pas en direction de la position freudienne que se refusait à faire Davidson. Puisque ce sous-système dispose d'informations qui sont ignorées par le système principal et qu'il doit, dans le cas d'une duperie de soi qui persiste dans le temps, exercer une surveillance continue sur ce dernier pour éviter que de nouvelles informations ne viennent troubler son repos et ne lui fassent entrevoir la vérité, il est justifié de qualifier ce sous-système de « centre de contrôle indépendant²⁰⁶ » [*separate centre of agency*]. Ce centre de contrôle indépendant qui tire les ficelles dans l'ombre ressemble à bien des égards au *moi* défensif du dernier Freud.

À quelle fin le sous-système trompeur cherche-t-il à introduire des croyances fausses dans le système principal? Pears répond qu'il faut attribuer au sous-système une attitude paternaliste à l'égard du système principal : ce sous-système s'est donné comme mission de réduire les affects négatifs (tristesse, anxiété, colère) qui pourraient être engendrés par certaines croyances troublantes dans le système principal²⁰⁷. Pears ajoute que le sous-système trompeur possède nécessairement un plus haut degré de rationalité que le système principal conscient et il réussit ainsi à parer une objection de Sartre à la théorie freudienne. Le philosophe français écrivait dans *L'être et le néant* que « la psychanalyse ne nous a rien fait gagner puisque, pour supprimer la mauvaise foi, elle a établi entre l'inconscient et la conscience une conscience autonome et de mauvaise foi²⁰⁸. » Or, réplique Pears, le sous-système paternaliste, ce que Sartre appelle quant à lui la censure, n'est pas de mauvaise foi. Il le serait s'il tentait de produire *en lui-même* une croyance qu'il sait fausse,

²⁰⁶ Cf. D. Pears, « Self-Deceptive Belief-Formation », *Synthese*, 89(3), 1991, p. 393-405.

²⁰⁷ Cf. D. Pears, « The Goals and Strategies of Self-Deception », in J. Elster (dir.), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 63 *sqq.*

²⁰⁸ J.-P. Sartre, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 2016, p. 87.

manifestant en cela son irrationalité. Au contraire, l'objet de son action est bien un *autre*, soit le système principal. On ne peut donc pas accuser le sous-système de viser un objectif paradoxal comme le soutient Sartre. Néanmoins, si l'on accepte que le sous-système soit bien cet agent rationnel, qui exécute des stratégies de falsification complexes sur une longue période, il faudra accorder à Sartre que les « métaphores représentant le refoulement comme un choc de forces aveugles²⁰⁹ » avancées par Freud ne sont plus tenables et qu'elles ne sont qu'une concession rhétorique au naturalisme.

4.3 Tamas Pataki : le recours aux agents intrapsychiques

Il serait excessif d'affirmer que Davidson et Pears proposent des reformulations de la psychanalyse au sens où nous avons utilisé ce terme jusqu'à présent. Ces deux philosophes s'intéressent avant tout au paradoxe de la duperie de soi et ils ne rencontrent Freud que tangentiellement lorsqu'il est question d'une division de l'esprit. Pears admet d'ailleurs que sa théorie de la duperie de soi comme l'œuvre d'un centre de contrôle indépendant se distingue de la doctrine freudienne, puisqu'elle implique que ce dernier soit doté de rationalité alors que l'inconscient freudien est réputé en être privé²¹⁰. En fait, l'*explanandum* de la théorie freudienne n'est pas exactement le même que celui de Davidson, Pears et les autres philosophes qui ont traité du problème de la duperie de soi. Les phénomènes typiques auxquels s'intéresse Freud peuvent être décrits schématiquement comme des cas où c'est la *fonction* d'un comportement psychopathologique X qui doit être cachée au système principal. Par exemple, l'explication psychanalytique des crises épileptiques de

²⁰⁹ *Ibid.*

²¹⁰ Cf. D. Pears, *op. cit.*, p. 77. Pears y souligne aussi, comme l'avait fait Davidson, que sa théorie ne requiert l'activité que de désirs communs, connus du système principal, et non de désirs inconscients.

Dostoïevski consiste à affirmer que celles-ci permettent de « décharger » l'agressivité que ressentait l'auteur de *Crime et châtiment* envers son père, sans entraîner un sentiment conscient de culpabilité²¹¹. La doctrine freudienne semble donc bien impliquer une forme de duperie de soi : la conscience doit ignorer la véritable fonction du symptôme dans l'économie psychique du sujet, et ce sera justement le travail de l'analyse que de révéler sa finalité cachée et ainsi de le faire disparaître. Les analyses conceptuelles qu'ont consacrées Davidson et Pears au problème de la duperie de soi auront fourni à la PEPO « partitionniste » ses concepts centraux, soit ceux d'efficacité causale des raisons, de syllogisme pratique et de centre de contrôle indépendant.

Dans son ouvrage, *Wish-fulfilment in Philosophy and Psychoanalysis*, paru en 2014, le philosophe australien Tamas Pataki entreprend une reformulation de la psychanalyse qui met justement à profit les avancées conceptuelles de Davidson et Pears. Pour Pataki, la découverte capitale de Freud est celle du concept d'accomplissement substitutif d'un souhait²¹². L'exemple le plus transparent en a été fourni par Freud dans *L'interprétation du rêve* : après avoir dégusté un repas comprenant des aliments très salés, Freud s'endort et rêve qu'il boit de l'eau d'une fontaine²¹³. Le rêve vient ainsi se substituer à l'action qui permettrait de satisfaire la soif. La représentation onirique du rêveur buvant éteint, à tout le moins temporairement, le désir et Freud peut continuer à dormir puisqu'il *croit* désormais avoir éteint sa soif. Dans le rêve, l'inconscient « fabrique de la preuve » pour satisfaire le rêveur, c'est en ce sens qu'il est, comme l'affirme Freud, le « gardien du

²¹¹ Cf. S. Freud, « Dostoïevski et le parricide », trad. J.-B. Pontalis, in S. Freud, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, Presses universitaires de France, 1985, p. 161-179.

²¹² Nous traduisons ainsi le terme *Freudian wish-fulfilment* (FWT) qu'utilise Pataki. Si cet accomplissement d'un souhait est qualifié de « freudien », c'est que la satisfaction du souhait n'est pas obtenue par une action sur le monde, mais par la production de représentations internes comme peuvent l'être les hallucinations.

²¹³ Cf. S. Freud, *L'interprétation du rêve*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Seuil, 2013, p. 162.

sommeil ». Ce schème doit, selon Pataki, être appliqué à tout l'*explanandum* de la psychanalyse : les symptômes, les actes manqués, l'art, la religion, etc. Il s'agit dans tous les cas de construire des représentations qui seront susceptibles de contenter les souhaits inconscients du sujet lorsque l'action qui permettrait leur « réel » accomplissement s'avère impossible, en raison des contingences empiriques ou morales²¹⁴. Comme Sartre, Pataki juge impossible la production de représentations substitutives par des mécanismes aveugles; il leur faut un *auteur* au sens fort du terme. Cet agent inconscient produit des représentations mentales apaisantes en appliquant le syllogisme pratique : ses créations, les représentations, sont le *moyen* par lequel l'objectif de réduction de la souffrance psychique peut être atteint. Grâce à l'hallucination onirique de la fontaine, l'agent inconscient est parvenu à *faire croire* au *moi* endormi de Freud que son désir était satisfait.

Toutefois, si l'on étudie de plus près un exemple freudien de satisfaction substitutive par création d'un symptôme, on constate rapidement que le schéma simple de l'hallucination qui soulage un besoin physiologique comme la soif se doit d'être complété. Un symptôme obsessionnel, par exemple, satisfait un désir inconscient et non un désir conscient comme peut l'être la soif. S'il y a apaisement d'une tension dans l'accomplissement d'un rituel obsessionnel-compulsif, cela se fait à l'insu de la conscience du malade²¹⁵. Prenons l'exemple que propose Freud dans la dix-septième conférence d'*Introduction à la psychanalyse*, celui d'une jeune fille contrainte d'exécuter un rituel avant de se mettre au lit²¹⁶. Entre autres choses, elle doit s'assurer

²¹⁴ Cf. T. Pataki, *Wish-Fulfillment in Philosophy and Psychoanalysis*, New York, Routledge, 2014, p. 4.

²¹⁵ Dans le cas de la névrose obsessionnelle-compulsive, il faut distinguer la compulsion seule du complexe obsession-compulsion. Certes, l'obsédé qui cède à une compulsion de lavage de mains sera consciemment soulagé de sa crainte de la contamination microbienne. Toutefois, du point de vue de la conscience, le complexe obsession-compulsion ne satisfait aucun désir, c'est d'ailleurs pour cela que le sujet va s'adresser à un thérapeute pour en être débarrassé.

²¹⁶ Cf. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1997, p. 235-254.

que son oreiller ne touche pas à la paroi verticale de bois du lit. Quelle est, demande Freud, la signification inconsciente de cette action? L'association libre va montrer que, pour la jeune fille, l'oreiller représente la femme et la paroi verticale l'homme. En maintenant une distance entre l'oreiller et la paroi, elle sépare symboliquement sa mère de son père et satisfait son désir incestueux de possession exclusive du père.

Puisque Pataki se réclame de la PEPO et qu'il soutient en conséquence que les concepts de désirs et de croyances sont essentiels à la compréhension des explications psychanalytiques, il se doit de répondre à une objection. Quelle partie de l'esprit *croit* que le fait de séparer l'oreiller de la paroi en bois empêchera les parents de la jeune fille d'avoir une relation sexuelle? Certainement pas le *moi* conscient de la jeune fille, laquelle ne souffre pas d'une grave psychose! Pataki doit trouver, dans l'esprit de la jeune fille, un « sujet » susceptible d'entretenir une pareille croyance délirante. Il va donc transformer l'hypothèse de Pears d'un sous-système paternaliste à l'égard du *moi* conscient de l'individu, en celle d'un agent intrapsychique B qui s'est donné comme mission de consoler un autre agent intrapsychique A²¹⁷. Le cérémonial de la jeune fille s'explique comme étant une mise en scène planifiée par B dans l'intention de faire croire à A que son désir a été accompli.

On pourra juger que la reformulation proposée par Pataki pèche par sa profusion ontologique : la tripartition freudienne « classique » de l'esprit entre *moi*, *surmoi* et *ça*, déjà contestée, n'est même plus suffisante pour expliquer l'intention cachée qui préside à la formation des symptômes²¹⁸. Il faudra en plus faire l'hypothèse de

²¹⁷ Cf. T. Pataki, *op. cit.*, p. 93.

²¹⁸ La caractérisation du *ça* avancée par Freud paraît en effet incompatible avec l'attribution d'un état mental comme la croyance à cette instance : « Nous nous approchons du *ça* au moyen de comparaisons, nous l'appelons un chaos, un chaudron plein d'excitations en ébullition [...] À partir des pulsions, il se remplit d'énergie mais il n'a aucune organisation, ne produit aucune volonté d'ensemble, si ce n'est la tendance à procurer satisfaction aux besoins pulsionnels dans l'observance du principe de plaisir » (S. Freud, *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, trad. J.

l'existence de plusieurs agents inconscients, qui sont différents avatars inconscients du *moi*, formés par des mécanismes psychiques d'identification aux figures parentales ou à des états primitifs du développement du *moi*²¹⁹, pour que la thèse de Pataki soit cohérente. Si l'on reprend l'exemple présenté plus haut, l'agent intrapsychique B se construit par introjection de la figure maternelle, tandis que A est l'incarnation de l'enfant qu'a été l'individu, enfant dont le mode de fonctionnement psychique est caractérisé par la pensée magique. Dans le modèle proposé par Pataki, A et B ne possèdent pas les mêmes aptitudes conceptuelles ou logiques. A ne distingue pas le symbole (l'oreiller) du symbolisé (la mère), ce qui permet à B d'accomplir sa manœuvre de dissimulation. C'est donc dire que B connaît les limitations cognitives de A pour pouvoir les exploiter. Ainsi, bien que Pataki se refuse à utiliser le terme, sa reformulation a ouvertement recours à des homoncules : les agents inconscients, que Pataki appelle des *personations*, sont bien engagés dans des relations interpersonnelles d'amour ou de haine les uns envers les autres. Il ne faut pas y voir une métaphore :

Les riches descriptions de Freud en des termes intentionnels sont nées de son devoir de fidélité envers la réalité clinique. Il a pu les considérer comme provisoires, mais il ne les jugeait pas métaphoriques [...] Le vocabulaire intentionnel nécessaire à une description adéquate de la complexité des relations intrapsychiques ne peut être réduit ou éliminé par aucun analogue neuroscientifique imaginable²²⁰.

Altounian *et al.*, Paris, Presses universitaires de France, 2010, p. 74-75). Pour faire une place au *ça* dans sa reformulation, Pataki se trouvera forcé de l'anthropomorphiser et d'en faire un terme synonyme d'« enfant intérieur », stratégie qui, comme nous venons juste de le voir, semble trahir la pensée métapsychologique de Freud. Cf. T. Pataki, *op. cit.*, p. 115.

²¹⁹ Cf. T. Pataki, *op. cit.*, p. 118 *sqq.*

²²⁰ *Ibid.*, p. 109; nous traduisons. Pataki emploie le terme « intentionnel » au sens de « voulu par son auteur » et non au sens phénoménologique.

La reformulation proposée par Pataki est en quelque sorte l'aboutissement naturel de la PEPO. Les désirs et les croyances inconscients y partagent les mêmes propriétés logiques et causales que leurs vis-à-vis conscients. Les désirs et les croyances inconscients appartiennent à des agents spécifiques et ils se combinent pour mener à l'action, selon le modèle du syllogisme pratique. Les comportements névrotiques, qui semblent être de prime abord irrationnels, peuvent être expliqués lorsqu'ils sont décrits comme des stratégies visant à induire des croyances rassurantes dans une partie de l'esprit. En ce qui concerne l'exacitude exégétique, la reformulation de Pataki peut s'appuyer sur de nombreuses références textuelles dans lesquelles Freud décrit l'inconscient comme un conspirateur rusé, voire créatif²²¹.

Il faut toutefois constater que ce qui passe nécessairement au second plan dans cette reformulation de la psychanalyse, c'est ce que la métapsychologie appelle le processus primaire, cette activité mentale d'essence conative située topiquement dans le *ça*. Pour Pataki, les opérations mentales relevant de ce mode de fonctionnement psychique, comme le déplacement ou la condensation, sont avant tout des *instruments* employés par l'agent intrapsychique trompeur pour brouiller les pistes. Or, il semble que Freud concevait plutôt ces opérations psychiques comme étant *intrinsèquement* impliquées dans la production de tous les phénomènes qui manifestent le « retour du refoulé » : les symptômes, les rêves, etc. Il y a là une ambiguïté puisqu'on arrive mal à saisir quel est le rôle précis joué par l'agent intrapsychique trompeur : est-il bien l'artisan de la substitution symbolique par laquelle l'oreiller représente la mère ou celle-ci se fait-elle plutôt « mécaniquement », en vertu des lois qui régissent le processus primaire, l'agent trompeur ne faisant en quelque sorte qu'« orienter » le

²²¹ À ce titre, la performance la plus impressionnante de l'inconscient est probablement celle qu'attribue Freud à « la plus spirituelle de toutes [ses] rêveuses ». Cette dernière (ou plutôt son inconscient) était capable de produire des rêves dans lesquels *on ne retrouvait pas* d'accomplissement de désir, ce qui lui permettait de réfuter la théorie freudienne du rêve. Visiblement, l'inconscient n'entend pas rester passif face aux tentatives de l'analyste de lui faire avouer ses secrets! Cf. S. Freud, *L'interprétation du rêve*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Seuil, 2013, p. 191.

processus?²²² Mais comment procéderait-il à cette orientation? La théorie reste malheureusement muette à ce sujet.

Il faut également souligner que la reformulation de Pataki s'embarrasse peu de considérations épistémologiques. Contrairement aux auteurs des reformulations herméneutiques que nous avons présentées au premier chapitre, Pataki entend bien décrire les mécanismes causaux qui se produisent « réellement » dans l'esprit du névrosé ou du rêveur. Le concept d'agent intrapsychique invoqué dans l'explication des symptômes névrotiques ne doit donc pas être assimilé à une forme de métaphore ou à une simple heuristique à l'usage du profane. Or, les faits démontrant de l'existence de tels agents, il faut le reconnaître, sont pour le moins ténus. Les agents intrapsychiques sont construits sur le modèle des individus, mais ils sont privés de la capacité de rendre publiques leurs intentions. Il est donc impossible de valider des hypothèses sur celles-ci en les interrogeant. De plus, les capacités de l'agent intrapsychique trompeur ne sont pas clairement circonscrites, si bien que rien n'empêche le psychanalyste de l'invoquer tel un *deus ex machina* pour expliquer n'importe quelle formation symptomatique. Ainsi, le problème de Pataki n'est pas tant d'avoir recours à l'explication « homonculaire », laquelle a pu être utilisée avec profit, en psychologie cognitive notamment, pour décomposer une tâche cognitive

²²² Le modèle du censeur du rêve proposé par Freud présente une semblable difficulté. D'un côté, Freud affirme que le censeur doit intervenir pour rendre le contenu latent (c'est-à-dire inconscient) du rêve indéchiffrable pour la conscience, en utilisant le déplacement et la condensation, mais, de l'autre, il décrit l'inconscient comme un lieu où règne le processus primaire, duquel relèvent justement les opérations de déplacement et de condensation du matériel psychique. Freud poursuit son exposé en suggérant que nous avons, dans le discours souvent incompréhensible du schizophrène, une bonne approximation de ce à quoi pourraient ressembler les contenus psychiques inconscients. Mais alors, on peut se demander quel peut bien être l'intérêt à censurer un discours qui est déjà incompréhensible! Cf. S. Freud, *Métapsychologie*, trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1986, p. 96 *sqq.*

complexe en différentes sous-tâches, que de postuler un improbable homoncule super-intelligent²²³.

En définitive, la reformulation proposée par Pataki, laquelle repose sur l'existence d'agents intrapsychiques ignorés de la conscience, nous apparaît trop lourde de présupposés ontologiques pour être convaincante. Nous nous tournerons maintenant vers une reformulation non-partitionniste dans l'espoir d'y trouver une façon d'éviter l'erreur de l'homoncule.

4.4 Sebastian Gardner : l'explication de l'irrationalité par une nouvelle taxonomie des états mentaux

L'ouvrage du philosophe anglais Sebastian Gardner, *Irrationality and the Philosophy of Psychoanalysis*, publié en 1993, constitue probablement la tentative la plus aboutie d'une reformulation non-partitionniste de la psychanalyse. Gardner s'y montre particulièrement soucieux de répondre à la critique de Sartre qui soutient, comme nous venons de le voir, que l'explication psychanalytique est incohérente sans le recours à un homoncule qui fabrique les symptômes, ou encore les rêves, en vue d'accomplir des fins bien précises. Pour cela, il va d'abord établir que les types d'états mentaux qui sous-tendent les explications psychanalytiques ne sont pas les mêmes que ceux qui figurent dans les théories de la duperie de soi avancées par David Davidson ou David Pears.

²²³ Comme le remarque Daniel Dennett, l'introduction d'homoncules peut représenter un réel progrès explicatif, à la condition expresse que les homoncules en question soient moins « intelligents » que le tout qu'ils servent à expliquer : « *Homunculi are bogeymen only if they duplicate entire the talents they are rung in to explain [...] If one can get a team or committee of relatively ignorant, narrow-minded, blind homunculi to produce the intelligent behavior of the whole, this is progress* » (D. Dennett, *Brainstorms*, Cambridge MA, MIT Press, 1981, p. 123; les italiques sont de l'auteur).

Gardner remarque que les motifs qui jouent un rôle causal dans les phénomènes de duperie de soi, le désir d'éviter l'anxiété en étant l'exemple prototypique, sont des motifs « raisonnables » qui pourraient tout aussi bien générer des *actions* réalisant les mêmes objectifs²²⁴. Ainsi, le désir de réduire l'anxiété associée à la crainte d'échouer un examen pourrait très bien amener l'individu à consacrer plus de temps à l'étude, plutôt qu'à générer la croyance fautive que l'examen sera aisé à réussir. Le modèle de la duperie de soi est fondé sur l'emploi du syllogisme pratique et il implique donc des états mentaux qui ont un contenu propositionnel. Or, c'était la critique que nous avons faite à la reformulation proposée par Pataki, ce modèle du fonctionnement psychique inconscient calqué sur celui du fonctionnement psychique conscient ne rend pas justice à l'idée fondamentale de Freud selon laquelle il y a une différence de nature entre les processus mentaux conscients et inconscients :

L'intuition philosophique fondamentale qui sous-tend l'explication freudienne [du refoulement] n'est pas difficile à identifier. La conscience étant liée par le caractère majoritairement propositionnel de ses contenus, une façon élégante de rendre compte de l'incapacité pour quelque chose à devenir conscient est de supposer qu'il lui est impossible de prendre une forme propositionnelle. Les contenus de l'inconscient ne sont pas des jugements mais des idées, dont les relations les unes avec les autres ne sont pas de nature à former des propositions, mais plutôt des relations d'association comme celles décrites par Hume²²⁵.

Gardner soutient ainsi l'hétérogénéité des contenus mentaux conscients et inconscients. Il faut être prudent lorsque l'on évoque des désirs ou des croyances « inconscients » : les états psychanalytiques [*psychoanalytic states*], qui sont les

²²⁴ Cf. S. Gardner, *Irrationality and the Philosophy of Psychoanalysis*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 32.

²²⁵ *Ibid.*, p. 104; nous traduisons.

analogues inconscients des désirs et des croyances, interagissent de façon *sui generis*, sans se conformer au modèle du syllogisme pratique. La critique de Sartre est rendue caduque puisque, dans la reformulation que Gardner propose, l'explication psychanalytique des symptômes névrotiques évite le recours à des désirs et des croyances qui n'auraient comme seule différence avec leurs analogues conscients que le simple fait d'être inaccessibles à la conscience. Puisqu'il n'y a pas, à proprement parler, de désirs et de croyances inconscients, il n'est plus nécessaire, comme le faisaient les reformulations partitionnistes de Pears et de Pataki, de faire intervenir des agents intrapsychiques qui devaient leur fournir un substrat.

Les deux états psychanalytiques principaux identifiés par Gardner sont les souhaits [*wishes*] et les fantasmes [*phantasies*]. Le *souhait* se distingue conceptuellement du désir conscient en ce que le souhait n'est pas contraint par la prise en compte de la réalité²²⁶. Il n'est pas soumis au *principe de réalité* si l'on veut utiliser un langage freudien. Ainsi, je ne peux pas désirer être président des États-Unis – puisque je n'avais pas la citoyenneté américaine à ma naissance, la chose est impossible – mais je pourrais le souhaiter. Le souhait est un état mental qui génère spontanément une représentation mentale de nature picturale de sa réalisation, un contenu mental qui possède donc un contenu représentationnel, mais non propositionnel. Un état motivationnel, la soif par exemple, produit un souhait, plutôt qu'un désir, lorsque la satisfaction par l'action est impossible. Ce sera, par exemple, le cas dans le sommeil paradoxal en raison de l'atonie musculaire inhérente à cet état²²⁷. La représentation mentale du souhait réalisé a la capacité de générer une expérience de satisfaction immédiate, mais généralement de courte durée, sans que le sujet ne forme la croyance

²²⁶ Cf. *ibid.*, p. 116.

²²⁷ Pour Gardner, les circonstances typiques dans lesquelles un état motivationnel donne naissance à un souhait plutôt qu'à un désir sont le sommeil et l'immaturation motrice de la petite enfance. Ce mécanisme peut aussi entrer en action si un obstacle insurmontable, externe ou psychologique, à l'action est identifié. Cf. *ibid.*, p. 120.

que l'état de choses souhaité X est effectivement réalisé dans le monde. Ainsi, lors de nos rêveries diurnes, nous trouvons souvent du plaisir à nous imaginer que nous sommes riches et admirés, sans jamais que nous ne croyions que c'est réellement le cas. *A contrario*, le plaisir obtenu par la satisfaction d'un *désir* repose sur la croyance que l'état du monde s'est transformé conformément au désir, souvent grâce à l'effort de l'agent. On peut associer au désir des conditions de satisfactions qui seront, ou ne seront pas, réalisées dans le monde et le sujet devra être en mesure de « monitorer » son environnement pour obtenir satisfaction. Le souhait n'a, quant à lui, pas de conditions de satisfaction, ou plutôt, il les crée spontanément²²⁸. L'expérience hallucinatoire vécue dans le rêve, à l'exemple de Freud qui se représente en train de boire à une source d'eau fraîche²²⁹, est le prototype de la représentation de souhait accompli. On pourrait qualifier le souhait de *quasi-désir* [*desire-like*] au sens où, comme le désir, il vise l'atteinte d'un état de satisfaction. Toutefois, son pouvoir causal ne consiste pas à engendrer l'action de boire, mais plutôt une représentation mentale de désaltération.

Il faut avoir recours à un autre type d'état psychanalytique pour expliquer les symptômes névrotiques. Comme nous venons de le voir, le souhait se substitue à l'action en créant une représentation satisfaisante. Or, le patient qui souffre par exemple d'une névrose obsessionnelle-compulsive pose une action bien qu'il ne puisse rationnellement expliquer quelle fin il cherche à atteindre ce faisant. Le *fantasme*, explique Gardner, doit être conçu comme un intermédiaire entre le souhait et l'action rationnelle. Si le souhait ignore la réalité et que l'action rationnelle en tient nécessairement compte, le fantasme opère quant à lui sur une réalité sublimée. Le fantasme est en quelque sorte un schème d'organisation des données provenant du monde extérieur. Gardner aura ici recours à l'œuvre de la psychanalyste Melanie

²²⁸ Cf. *ibid.*, p. 126.

²²⁹ Cf. *supra*, p. 108.

Klein qui a décrit les principaux fantasmes infantiles²³⁰. Pour Klein, le nouveau-né pose des jugements dichotomiques sur les objets qui l'entourent. Son univers comprend de « bons objets », qui apportent du plaisir, et de « mauvais objets », qui sont responsables de la douleur ressentie par l'enfant. La création des fantasmes chez l'enfant constitue une tentative de maîtriser l'objet en imagination : l'enfant va fantasmer la destruction de l'objet menaçant par la morsure ou encore imaginer qu'il peut posséder le bon objet en l'avalant. Klein affirme que ces représentations fantasmatiques inconscientes, qui ont été créées au cours des premières années de la vie, restent latentes dans l'esprit de l'adulte et permettent d'expliquer les manifestations psychopathologiques. Le fantasme est une forme élaborée de mécanisme de défense : il propose une réponse stéréotypée, presque instinctive, à une situation qui génère de l'angoisse.

Un exemple nous permettra de mieux saisir comment le fantasme guide l'action névrotique. Dans l'article « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », plus connu sous le nom de *L'homme aux rats*, Freud rapporte, qu'au cours de cette analyse, le patient lui a confié le contenu de ses rêveries diurnes. L'homme aux rats imagine parfois qu'il insulte Freud dans les termes les plus grossiers. Freud ajoute :

Lorsqu'il lui arrivait de me dire ses pensées injurieuses tout en restant couché, il se conduisait comme si, dans une épouvante angoisse, il voulait se protéger contre un terrible châtement : il cachait sa tête dans ses mains, couvrait sa figure de ses bras, s'enfuyait brusquement, les traits douloureusement crispés, etc. Il se souvenait de ce que son père avait été violent et de ce que, dans sa colère il ne savait pas où s'arrêter²³¹.

²³⁰ Cf. S. Gardner, *op. cit.*, p. 145 *sqq.*

²³¹ S. Freud, « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », trad. M. Bonaparte et R. Loewenstein, in S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, Presses universitaires de France, 1989, p. 235.

Dans cet exemple, Freud cherche à expliquer pourquoi son patient agit comme s'il était redevenu un enfant croyant être sur le point d'être battu par son père. Or, l'homme n'est plus un enfant, Freud n'est pas son père et il n'a pas non plus l'habitude de frapper ses patients. L'homme aux rats sait tout cela. Son comportement est irrationnel, au sens où l'on ne peut construire un syllogisme pratique dont la conclusion consisterait à se recroqueviller pour parer un éventuel coup. Gardner suggère que, dans cet exemple, la situation réelle « concorde » [*tally*] avec une scène fantasmée, celle par exemple d'un enfant qui échapperait à la colère de son père en s'attirant la protection de sa mère par des cris de détresse. La compulsion à adopter un comportement puéril en réponse à l'anxiété générée par le fait d'avoir prononcé des paroles qui aurait pu froisser le thérapeute s'expliquerait par le souhait que soit reproduite, grâce à l'activité compulsive, une scène fantasmée.

Pourquoi, demande Gardner, le fantasme est-il « agi » plutôt que simplement pensé? Cela dérive du fait que l'activité compulsive [*acting-out*] n'est pas accomplie en vue d'une fin. Sa fonction peut seulement être donnée en faisant référence à des considérations d'économie psychique. Encore une fois, la réponse se trouve dans la force de la pulsion : on peut supposer que l'image interne [le fantasme] s'introduit dans le domaine de l'action. Le voir-comme [*seeing-as*] inconscient procure les « accessoires » nécessaires à l'activité compulsive, et ouvre ainsi une voie vers le monde, par laquelle la pulsion parvient à s'exprimer en créant une représentation du souhait accompli²³².

Contrairement à ce que propose Pataki, le symptôme névrotique n'aurait pas comme finalité de créer, à l'intention d'un agent intrapsychique, l'illusion qu'un état de choses souhaité a été réalisé dans le monde. Chez Gardner, le concept opératoire est celui du fantasme qui peut être conçu comme une *quasi-croyance* : la réalité perçue à travers le prisme du fantasme est réorganisée de telle sorte que les objets sont « vus

²³² S. Gardner, *op. cit.*, p. 171.

comme » les bons ou les mauvais objets qui peuplaient l'univers mental de l'enfant. Inconsciemment, l'homme aux rats voit Freud *comme* son père et se voit lui-même *comme* un enfant.

La principale qualité de la reformulation proposée par Gardner est d'avoir pris en compte la spécificité du fonctionnement psychique inconscient. Dans les écrits métapsychologiques de Freud, celui-ci est distingué de la pensée consciente par le caractère non propositionnel de ses contenus, au sens où les contenus mentaux inconscients ont plus d'affinités avec les représentations picturales qu'avec les phrases des langues naturelles²³³. Ce faisant, la reformulation de Gardner se rapproche d'un type de modélisation utilisé en psychologie cognitive dans lequel on rend compte d'une performance cognitive de l'individu, par exemple la reconnaissance des visages, en faisant appel à des processus mentaux inconscients, qui occupent un espace logique intermédiaire entre le neurophysiologique et la conscience. Certes, Gardner s'éloigne de la psychologie ordinaire puisque ces « états psychanalytiques » que sont les souhaits et les fantasmes ne sont pas des états mentaux canoniquement reconnus par celle-ci. Gardner peut toutefois se revendiquer de la PEPO car les innovations conceptuelles qu'il attribue à Freud sont construites à partir des concepts de désirs et de croyances. Les fantasmes et les souhaits ont un contenu, une intentionnalité entendue au sens de Brentano, et ils sont donc irréductiblement mentaux. Ils possèdent aussi des pouvoirs causaux comme leurs analogues conscients, le souhait étant un quasi-désir qui entraîne une expérience de satisfaction, et le fantasme une quasi-croyance qui pousse l'agent à se livrer à une forme d'activité non instrumentale²³⁴.

²³³ Cf. article « Représentation de chose, représentation de mot », in J. Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1998, p. 417-419.

²³⁴ Gardner réserve le terme d'« action » pour désigner les comportements qui s'expliquent par le syllogisme pratique, alors qu'il emploie le terme « activité » pour désigner les comportements qui sont

On peut toutefois se demander s'il existe bien des preuves indépendantes de l'existence de ces « états psychanalytiques ». Gardner suggère que leur existence peut être inférée par le processus d'affinité thématique, suggéré d'abord par Jim Hopkins²³⁵. À partir de la représentation onirique du souhait accompli, l'effet, on infère l'existence du souhait d'être désaltéré, qui est sa cause; la cause transmettant son contenu thématique à l'effet, comme le pied que l'on pose sur le sable transmet sa forme à son empreinte. L'analogie a toutefois ses limites, car si l'on est en droit de déduire qu'une empreinte de pied sur le sable a bien été laissée par un homme qui s'y est promené, c'est que nous possédons des croyances d'arrière-plan qui rendent cette déduction possible. Nous savons que les êtres humains ont des pieds qui ont une forme spécifique et qu'il est possible d'exercer une pression suffisante sur le sable pour y laisser une empreinte. Ces croyances d'arrière-plan nous font défaut dans le cas du souhait qui produit une représentation hallucinatoire; nous ne savons pas si ces états mentaux appelés « souhaits inconscients » existent véritablement. À la différence des désirs et des croyances, les états psychanalytiques ne sont pas identifiables par introspection. Le sujet n'a pas d'accès privilégié à ses propres états psychanalytiques, si bien qu'il ne peut témoigner de leur présence ou de leur absence. Il devient donc difficile de proposer un mode de validation d'une hypothèse qui ferait du fantasme X la cause de la psychopathologie Y. Voyant la difficulté, Gardner va suggérer que les états psychanalytiques possèdent une *quasi-manifestabilité*. Ayant été exposé au contenu théorique de la psychanalyse, puis en se soumettant à une thérapie psychanalytique, l'analysant développerait la capacité de reconnaître ses propres états psychanalytiques, comme un interne en radiologie parvient au terme de sa formation à voir des choses sur une radiographie (un épanchement liquidien par

certes volontaires, mais auxquels on ne peut attribuer de finalité instrumentale, comme tapoter du doigt ou se mettre à chanter. Cf. S. Gardner, *op. cit.*, p. 188.

²³⁵ Cf. *supra*, p. 11.

exemple), qui échappent totalement à l'œil du profane²³⁶. Une hypothèse psychanalytique pourrait donc être validée si l'analysant parvenait à accéder d'une façon non inférentielle au fantasme qui est responsable de son symptôme. Il y a toutefois de bonnes raisons de croire que cette suggestion tombe sous les coups du célèbre argument de Wittgenstein à l'encontre de la possibilité d'un langage privé. Hilary Putnam en donne la formulation suivante :

Il est impossible de se référer à une chose (ou à un type de chose) s'il n'existe pas de cas dans lequel nous avons quelque chose de mieux que des *indications* de sa présence ou absence. Si c'est exact, alors pour toute chose dans le monde que nous pouvons présentement nommer il y a au moins un cas dans lequel nous pouvons *déterminer avec certitude* si elle est présente ou absente²³⁷.

Dans le cas des états psychanalytiques, il semble bien que cette expérience *princeps* qui fixerait la référence du signe linguistique soit introuvable.

Toutefois, pour Gardner, l'argument principal en faveur de la plausibilité du modèle psychanalytique reste que celui-ci rend pleinement justice à l'intuition selon laquelle les phénomènes irrationnels auxquels s'intéresse la psychanalyse ne sont pas de simples erreurs cognitives :

Bien que les phénomènes irrationnels puissent toujours être redécrits comme de simples échecs cognitifs, nous sommes plus satisfaits par un modèle au sein duquel les individus sont capables à la fois d'irrationalité *et* d'erreurs, d'abord parce que ce modèle fournit de meilleures explications (en effet, la névrose ne semble pas être une forme de déficience cognitive); et parce que l'irrationalité est cohérente avec ce que nous savons déjà de nous-mêmes, en

²³⁶ S. Gardner, *op. cit.*, p. 219.

²³⁷ H. Putnam, « Dreaming and Depth Grammar », cité in J. Bouveresse, *Le mythe de l'intériorité*, Paris, Minuit, 1987, p. 92; les italiques sont de l'auteur.

ce qui concerne la passivité mentale, les effets de l'émotion, la nature et la force du désir, le pouvoir de l'imagination, etc. – traits qui se situent dans le champ de la psychologie ordinaire, mais à l'extérieur du champ de la rationalité²³⁸.

On pourra répliquer à Gardner qu'il existe d'autres théories qui font une place aux émotions dans l'explication des biais cognitifs ou de l'irrationalité. Par exemple, la philosophe américaine Tamar Gendler a proposé d'enrichir notre taxonomie des états mentaux pour y inclure les *aliefs*, des états mentaux activant des réponses comportementales stéréotypées en réponse à certains stimuli²³⁹. Une personne sera, par exemple, réticente, voire refusera carrément, de s'approcher d'un aquarium dans lequel nage un requin, et ce même si elle sait très bien qu'elle ne court aucun risque d'être attaquée par celui-ci. Dans une telle situation, Gendler suggère qu'il y a une discordance [*mismatch*] entre l'*alief*, qu'on pourrait qualifier de « représentation affective », et la croyance [*belief*] à proprement parler. Cette discordance permet d'expliquer la réticence, à première vue irrationnelle, de l'individu à s'avancer vers le requin : la croyance incline à le faire puisque cela est sans danger; tandis que l'*alief* suggère le contraire. Or, à la différence des états psychanalytiques proposés par Gardner, les *aliefs* possèdent incontestablement une phénoménologie propre, laquelle correspond assez bien à ce qu'on appelle en anglais le *gut feeling*, et il est facile d'imaginer des expériences propices à les susciter.

²³⁸ S. Gardner, *op. cit.*, p. 228; nous traduisons; les italiques sont de l'auteur.

²³⁹ Cf. T. S. Gendler, « Alief and Belief », *Journal of Philosophy*, 105(10), 2008, p. 634-663.

4.5 Bilan des reformulations de la psychanalyse comme extension de la psychologie ordinaire

Ce chapitre a présenté d'abord les théories de Donald Davidson et de David Pears sur l'acrasie et la duperie de soi, lesquelles constituent en quelque sorte des prolégomènes à la reformulation partitionniste de Tamas Pataki qui a été ensuite exposée. Nous nous sommes ensuite intéressés à la reformulation non-partitionniste de Sebastian Gardner qui repose sur l'existence d'états mentaux *sui generis*, les souhaits et les fantasmes.

Nous résumerons ici leurs principales caractéristiques :

- i) Davidson et Pears ne proposent pas de reformulations de la psychanalyse à proprement parler. Prenant pour acquis que les phénomènes de la duperie de soi et de l'acrasie sont réels, ils veulent en montrer les conditions de possibilité. Ils arrivent à la conclusion, par analyse conceptuelle, que ces phénomènes impliquent nécessairement une forme de partition de l'esprit, validant ainsi une thèse que Freud avait postulée pour expliquer des phénomènes qui impliquent eux aussi une forme d'irrationalité de l'agent, comme la compulsion obsessionnelle.
- ii) Pataki accepte la conclusion de Sartre : les explications freudiennes ne sont cohérentes que si l'on suppose l'existence d'un homoncule. Cette thèse est démontrée par le fait que l'inconscient a recours à des stratégies sophistiquées pour parvenir à ses fins. Toutefois, Pataki se voit dès lors obligé de rejeter la caractérisation freudienne du symptôme comme un phénomène de décharge énergétique se produisant lorsque la tension émotionnelle atteint un certain seuil. Sa thèse prête également le flanc à la

critique poppérienne d'infalsifiabilité. De plus, contrairement aux homoncules « stupides » auxquels a recours la psychologie cognitive, l'introduction d'un homoncule intelligent par Pataki ne constitue pas un progrès dans l'explication d'une faculté mentale.

- iii) Gardner veut d'abord montrer que Sartre ne s'est pas représenté adéquatement le fonctionnement psychique inconscient en en faisant un double du conscient (*a second mind*, comme il l'appelle). Les passages du corpus freudien où l'inconscient est présenté comme un agent intelligent doivent donc être interprétés comme suggérant de simples métaphores. En fait, les symptômes ne sont pas des actions posées par un agent qui aurait préalablement délibéré, mais ce qu'on pourrait appeler des activités réflexes ou compulsives, c'est-à-dire des réactions de l'organisme qui seraient conceptuellement situées entre le réflexe moteur simple et l'action instrumentale. Les déterminants psychiques de ces activités sont des états dits psychanalytiques, les souhaits et les fantasmes, qui sont généralement inaccessibles à la conscience, mais qui exercent tout de même une influence causale.

Contre Wittgenstein et les tenants des reformulations herméneutiques de la psychanalyse, les philosophes que nous avons suivis ici soutiennent que Freud n'a pas simplement proposé une nouvelle « représentation des faits », mais une véritable explication causale de certains phénomènes psychiques. Contre Grünbaum, pour qui les névroses sont des choses qui *arrivent* au patient comme on peut contracter une infection ou subir une fracture, ils ont proposé d'assimiler les symptômes à des actions. Les symptômes, soit par exemple les hallucinations, les paralysies hystériques, les compulsions obsessionnelles, sont dorénavant des choses que l'appareil psychique *fait*. Dès lors, ils pouvaient soutenir *a priori* que ces actions de l'appareil psychique avaient des causes mentales : une action ne peut pas surgir *ex*

nihilo; elle a besoin d'« ingrédients psychiques » pour se constituer. Or, des actions d'un type spécial, parce qu'elles sont en apparence irrationnelles, ont besoin d'ingrédients d'un type spécial. Ils ont été identifiés, soit comme des états mentaux ordinaires appartenant à un agent extraordinaire (chez Pataki), soit comme des états mentaux extraordinaires appartenant à un agent ordinaire (chez Gardner). On saisit dès lors comment la psychanalyse complète la psychologie ordinaire : l'*explanandum* de la psychologie ordinaire est l'action rationnelle, tandis que celui de la psychanalyse est l'action irrationnelle ou compulsive.

Toutefois, l'objection fondamentale que l'on pourrait faire à la PEPO est que la théorie n'a pas su produire les preuves qui nous obligeraient à accepter son mode de représentation du symptôme. La PEPO repose sur la prémisse, implicite et non discutée, selon laquelle les rêves et les symptômes psychopathologiques ont nécessairement une fonction, en l'occurrence celle de décharger une énergie qui menace de s'accumuler, puis de causer des dommages à l'organisme. Dans la reformulation de Pataki, cette tâche est certes « anthropomorphisée », puisqu'il s'agit de consoler un agent intrapsychique infantile angoissé, mais l'inspiration fondamentale est la même : l'appareil psychique doit trouver une manière de réduire la tension psychique. Pour Pataki, c'est un homoncule qui se charge de cette tâche, alors que, pour Gardner, les processus mentaux responsables de la production de l'expérience de satisfaction réductrice de tensions sont relativement « automatisés ». Or, si l'hypothèse d'une « tension psychique devant impérativement être évacuée » est fautive, c'est toute la PEPO qui s'effondre puisque c'est bien là l'ultime raison d'être des symptômes névrotiques.

« Freud, remarquait Wittgenstein, semble être constamment influencé par l'idée qu'une hallucination est quelque chose qui requiert une force mentale considérable –

une *seelische Kraft*²⁴⁰. » Effectivement, on ne déploie pas une force considérable sans une bonne raison. Freud est guidé par l'intuition que le rêve ne peut pas être un simple sous-produit de l'activité neuronale durant le sommeil et qu'il doit bien *servir à quelque chose*. Mais Wittgenstein ajoutait : « Voilà qui est contestable. À supposer qu'il soit vrai que les hallucinations à l'état de veille requièrent une force mentale extraordinaire – pourquoi les hallucinations du rêve ne seraient-elle pas chose parfaitement normale dans le sommeil, ne requérant pas le moins du monde une force extraordinaire?²⁴¹ »

À ce propos, on peut se rappeler qu'une autre science, la biologie évolutionniste, a erré en adoptant ce que le paléontologiste Stephen Jay Gould et le biologiste Richard Lewontin ont appelé le « paradigme panglossien²⁴² », c'est-à-dire la conviction que chaque trait d'une espèce animale ne peut se maintenir d'une génération à une autre que s'il exerce une fonction adaptative. Le philosophe Jon Elster fustige quant à lui certaines explications fonctionnelles en sociologie en affirmant qu'il ne suffit pas de montrer qu'une pratique sociale peut avoir un effet bénéfique pour en déduire que c'est bien cet effet bénéfique qui est la cause du phénomène. Certains sociologues ont pu ainsi affirmer que la pratique du duel dans l'aristocratie française de l'Ancien Régime avait pour fonction de maintenir un esprit guerrier en temps de paix, de façon à ce que les nobles soient mieux préparés si d'aventure une guerre devait être déclarée. Or, une telle hypothèse n'apparaît-elle pas gratuite? A-t-on vraiment des preuves empiriques que la pratique du duel dans l'aristocratie d'une nation est corrélée à ses succès militaires? Et si oui, par quel mécanisme de rétroaction le succès

²⁴⁰ L. Wittgenstein, *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, trad. J. Fauve, Paris, Gallimard, 1992, p. 102.

²⁴¹ *Ibid.*

²⁴² Cf. S. J. Gould et R. C. Lewontin, « The Spandrels of San Marco and the Panglossian Paradigm : A Critique of the Adaptationist Programme », *Proceedings of the Royal Society*, B 205, 1979, p. 581-598.

militaire favorise-t-il la persistance de l'institution du duel?²⁴³ Dans les faits, les théoriciens qui proposent des explications fonctionnelles omettent souvent de se poser ces questions pourtant essentielles.

C'est dans ce même esprit de spéculation que Freud prétend que les symptômes névrotiques (et même psychotiques) sont des « mécanismes de défense », des stratégies qu'il serait parfois nécessaire d'utiliser pour maintenir l'homéostasie de l'organisme. Mais, peut-on se demander, ce danger de surcharge « énergétique » cérébrale est-il bien attesté? En fait, nos connaissances actuelles de la pathophysiologie des atteintes lésionnelles de l'encéphale ne suggèrent pas l'implication de cet hypothétique phénomène. Comme le suggérait Jaspers, en ce qui concerne les symptômes psychotiques à tout le moins²⁴⁴, il peut sembler plus judicieux de supposer qu'une psychopathologie est en réalité la conséquence d'un *dysfonctionnement* de processus de pensée « normaux » ou « sains », plutôt que celle de tentatives, plus ou moins efficaces, de restauration d'un état d'équilibre. Dans le langage de Dennett, on dirait alors que, pour prédire le comportement des sujets atteints de psychopathologie, il faut abandonner la stratégie de l'interprète [*intentional stance*], laquelle suppose la rationalité de l'agent, pour la stratégie de l'ingénieur [*design stance*]²⁴⁵. Ainsi, un patient souffrant de schizophrénie, qui croit entendre des voix parce qu'il ne parvient pas à reconnaître l'origine d'une idée X dans son propre esprit²⁴⁶, est peut-être simplement victime d'une défectuosité d'un module cognitif. Rien ne nous oblige à chercher une *raison* pour laquelle il aurait dû

²⁴³ Cf. J. Elster, *Explaining Social Behavior*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 363.

²⁴⁴ Cf. *supra*, p. 22 *sqq.*

²⁴⁵ Cf. D. Dennett, *La stratégie de l'interprète*, trad. P. Engel, Paris, Gallimard, 1990, p. 110 *sqq.*

²⁴⁶ On reconnaîtra ici la thèse de Chris Frith qui explique les symptômes de cette psychopathologie par une déficience d'un mécanisme de supervision [*self-monitoring*] de ses propres actions, mentales ou motrices. Cf. C. D. Frith, *Neuropsychologie cognitive de la schizophrénie*, trad. B. Pachoud, Paris, Presses universitaires de France, 1996.

faire cette erreur, laquelle, en définitive, n'en serait pas une puisqu'elle répondrait à un besoin présumé de réduction des tensions intrapsychiques.

CONCLUSION

Après avoir décrit les principales critiques philosophiques qui ont été adressées à la psychanalyse dans les premières décennies qui ont suivi sa naissance, ce mémoire a présenté trois types de reformulations de la psychanalyse : les reformulations herméneutiques, les reformulations naturalistes puis les reformulations de la psychanalyse comme une extension de la psychologie populaire [PEPO]. Nous avons tenté de montrer que ces reformulations ont été rendues nécessaires pour répondre aux ambiguïtés conceptuelles de la doctrine freudienne qui furent soulignées par Wittgenstein, Popper, Jaspers ou Sartre. Le lecteur aura noté une forme de succession dialectique d'un type de reformulations à l'autre, laquelle justifie l'ordre d'exposition que nous avons adopté. Ainsi, la reformulation naturaliste de Grünbaum est explicitement une réponse aux reformulations herméneutiques, qui enjoignaient la psychanalyse à abandonner le domaine de l'explication causale des manifestations psychopathologiques, tandis que les reformulations PEPO se sont attachées à montrer, *contra* Grünbaum, que les canons de l'inductivisme classique sont inadaptés à la validation des thèses psychanalytiques. Par ailleurs, nous avons pu mettre en évidence, en relation avec les critiques philosophiques présentées au premier chapitre, deux positions contrastées : certaines reformulations ont accepté la critique formulée, c'est le cas par exemple des reformulations herméneutiques à l'égard de la critique wittgensteinienne, tandis que d'autres avaient comme objectif explicite de réfuter certaines d'entre elles. La reformulation de Grünbaum peut être ainsi vue comme une

réfutation des critiques de Wittgenstein et Popper, tandis que la reformulation de Gardner prend quant à elle Sartre comme cible principale.

À l'évidence, les instigateurs des reformulations qui nous ont ici intéressées ont été forcés de faire un tri dans l'œuvre freudienne, d'insister sur certaines parties du corpus au détriment des autres, de juger telle thèse comme essentielle et telle autre comme accessoire. Pour ne donner qu'un seul exemple d'une telle focalisation, considérons la place de la métapsychologie : les « herméneutes » ont pu la rejeter comme une simple concession au paradigme neurophysiologique qui a marqué les années de formation académique de Freud, alors que Patricia Kitcher y voit plutôt le véritable fondement de l'entreprise. Un dilemme similaire s'est posé concernant le statut, métaphorique ou non, à accorder au discours de Freud sur l'inconscient : lorsque Freud décrit l'inconscient comme un agent déployant une stratégie pour camoufler ses intentions, s'agit-il d'une simple métaphore destinée à aider le lecteur à se représenter l'activité de mécanismes psychiques aveugles ou doit-on plutôt en faire une lecture littérale? Gardner a soutenu la première thèse alors que Pataki, qu'on doit considérer comme un lecteur tout aussi attentif que l'est son homologue britannique, a pourtant pris parti pour la seconde.

En fait, il faut probablement attribuer en partie à Freud lui-même la responsabilité d'avoir généré de telles interprétations irréconciliables de son œuvre. Comme plusieurs commentateurs ont pu le remarquer, le neurologue autrichien semble volontairement réticent à distinguer le métaphorique du littéral, le spéculatif de l'empiriquement démontré²⁴⁷. Il est également accusé, par ses détracteurs, d'avoir cherché délibérément à brouiller les pistes en ce qui concerne la naissance de la

²⁴⁷ Voir, entre autres, J. Van Rillaer, *Les illusions de la psychanalyse*, Hayen, Mardaga, 1980, ou M. Borch-Jacobsen, *Apprendre à philosopher avec Freud*, Paris, Ellipses, 2018.

psychanalyse²⁴⁸, si bien qu'il est devenu difficile d'identifier la véritable pierre de touche de la doctrine. Serait-ce la présumée efficacité thérapeutique de la cure cathartique de Breuer, comme le croit Grünbaum conformément au récit qu'en ont fait les psychanalystes eux-mêmes? Ou une spéculation théorique prenant comme point de départ l'état des connaissances en neurophysiologie et en biologie évolutionniste à la fin du XIX^e siècle, comme le propose Kitcher? Ou encore la « découverte » de la fonction de satisfaction du rêve, comme le suggèrent les reformulations PEPO? À ces considérations déjà quelque peu inquiétantes, il faut aussi ajouter que Freud n'admet jamais formellement avoir commis une erreur théorique. « Freud, écrit Mikkel Borch-Jacobsen, n'abandonne jamais une théorie, il lui en ajoute simplement de nouvelles, au gré des difficultés rencontrées dans la clinique ou des critiques émises par ses pairs²⁴⁹. » On pensera par exemple à la théorie de la séduction qui n'est pas tant abandonnée que *révisée* par Freud : l'abus sexuel étiologiquement responsable de la névrose ne s'est peut-être pas produit dans l'enfance du patient, mais il a bien eu lieu dans une préhistoire commune à toute l'espèce humaine ou sinon dans une évanescence « réalité psychique ». Ce qui constituerait l'essence de la psychanalyse est insaisissable puisqu'il n'est pas possible d'établir de hiérarchie entre ses différents énoncés. Cette ambiguïté foncière de la théorisation freudienne explique sans doute pourquoi les tentatives de clarification conceptuelle se sont multipliées et aussi pourquoi aucune d'entre elles n'est parvenue à s'imposer. Frank Cioffi comparait la construction théorique de Freud aux tableaux du peintre néerlandais M. C. Escher qui représentent des « objets impossibles ». En filant l'analogie, nous dirions que les philosophes et psychanalystes qui ont reformulé la théorie freudienne ont fait, d'un tableau d'Escher, un paysage conventionnel, qui respecterait les règles de la perspective. À l'évidence, une grande partie de la

²⁴⁸ Cf. J. Bénesteau, *Mensonges freudiens*, Hayen, Mardaga, 2002, ou M. Borch-Jacobsen et S. Shamdasani, *Le dossier Freud*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2006.

²⁴⁹ M. Borch-Jacobsen, *op. cit.*, p. 137.

fascination qu'exerçait l'original est nécessairement perdue en cours de route. Cioffi ajoutait malicieusement que, comme personne ne croit qu'Escher a créé des objets impossibles parce qu'il ne savait tout simplement pas dessiner, personne ne devrait croire que Freud a créé cette théorie « impossible » qu'est la psychanalyse en raison de son ignorance des règles de ce que les Messieurs de Port-Royal appelaient « l'art de penser²⁵⁰ ».

Nous croyons avoir montré que la reformulation ultime reste introuvable. Celle-ci aurait dû répondre à nos trois critiques philosophiques en montrant 1) que la psychanalyse propose bien des explications causales, 2) qu'elle est susceptible d'être validée empiriquement et enfin 3) qu'elle parvient à fournir des explications causales en évitant cet expédient pseudo-explicatif qu'est le recours à un homoncule. Eu égard à ses exigences, nos conclusions ont été les suivantes :

- i) Les reformulations herméneutiques ont cherché à échapper aux contraintes que nous venons d'énoncer en acceptant volontiers les critiques de Wittgenstein et de Popper. Leur principale limite aura été de trahir l'ambition première de Freud, qui entendait bien proposer d'authentiques explications causales aux phénomènes psychopathologiques.
- ii) Les reformulations naturalistes ont essentiellement été proposées pour infirmer les critiques de Wittgenstein et Popper. Deux d'entre elles, celle de Grünbaum et de Kitcher, sont intenable, puisque leurs auteurs ont abondamment souligné que les prémisses sur lesquelles ce serait appuyé Freud se sont révélées fausses, l'objectif de ces deux philosophes étant de reconstruire le raisonnement freudien plutôt que

²⁵⁰ Cf. F. Cioffi, *Freud and the Question of Pseudoscience*, Chicago, Open Court, 1998, p. 101.

de le valider. Quant aux deux autres reformulations naturalistes, la reformulation proposée par la psychologie expérimentale et la neuropsychanalyse, nous suggérons que leur commune faiblesse est de faire de la psychanalyse une simple heuristique destinée à suggérer des hypothèses, lesquelles devront d'abord être traduites dans le langage de la psychologie expérimentale ou de la neurobiologie pour acquérir la signification empirique qui leur fait défaut dans leur formulation première.

- iii) Les reformulations PEPO se sont elles aussi attachées à réfuter les critiques de Wittgenstein et Popper, mais en s'appuyant cette fois sur la démonstration faite par Davidson du pouvoir causal des raisons. Ce faisant, elles promettaient de surmonter les déficiences des deux autres types de reformulations en suggérant que les entités postulées par Freud possédaient à la fois des propriétés *mentales et causales*. Bien que valable comme exégèse et comme clarification conceptuelle de la théorie freudienne, nous avons écarté la reformulation de Pataki puisqu'elle reposait sur l'existence présumée d'un homoncule possédant des capacités démiurgiques. Enfin, la reformulation de Gardner est à plusieurs égards la plus satisfaisante de toute, puisqu'elle réussit le tour de force de répondre à la fois à la critique de Wittgenstein et à celle de Sartre. Or, nous avons conclu qu'elle ne reposait *in fine* que sur une intuition, dont la justesse est contestée à la fois par Jaspers et Dennett, celle qui consiste à soutenir que les troubles psychiatriques ne peuvent être les conséquences de simples défaillances cognitives.

Il serait certes présomptueux d'avancer la prédiction que jamais n'émergera une reformulation qui serait plus satisfaisante que celles que nous avons exposées ici. Il

nous semble néanmoins que la tripartition que nous avons proposée – la psychanalyse cherchant découvrir soit des *raisons*, soit des *causes*, soit des *raisons qui sont des causes* pour rendre compte des phénomènes psychopathologiques – définit correctement le champ des reformulations possibles. Or, nous croyons avoir réussi à montrer que chaque type de reformulations ne pouvait ultimement mener qu'à une impasse.

Le défi consistant à fournir une reformulation pleinement satisfaisante de la psychanalyse apparaît, au terme de notre étude, singulièrement difficile à relever. En effet, comme nous l'avons vu lors de notre examen des reformulations naturalistes et PEPO, la réussite d'une reformulation donnée ne dépend pas simplement de sa capacité à réaliser une clarification conceptuelle de la théorie freudienne; elle doit aussi éviter d'apparaître extravagante eu égard au matériel empirique aujourd'hui disponible. Après tout, au contraire de la mécanique quantique, autre théorie scientifique ayant fait couler beaucoup d'encre chez les philosophes, nous n'avons pas *besoin* d'une interprétation cohérente de la théorie psychanalytique. C'est la puissance prédictive incontestée de la mécanique quantique qui a fait de celle-ci un objet incontournable pour la pensée épistémologique. Elle dit forcément « quelque chose de vrai » sur la nature, même si les philosophes peuvent caractériser différemment ce « quelque chose ». Rien de comparable en ce qui concerne la psychanalyse, qui ne peut invoquer, comme appui empirique, qu'une efficacité thérapeutique discutable²⁵¹. Il faut donc se garder de l'illusion selon laquelle, nécessairement, nous serons un jour en possession d'une reformulation définitive de la psychanalyse. Si notre diagnostic est juste, on peut choisir de ne plus l'attendre et estimer qu'il est temps, pour la psychologie et la psychiatrie, de fermer définitivement cette parenthèse qu'aura été la psychanalyse.

²⁵¹ Cf. E. Erwin, *A Final Accounting : Philosophical and Empirical Issues in Freudian Psychology*, Cambridge MA, MIT Press, 1996, p. 237 *sqq.*

BIBLIOGRAPHIE

- Anderson, M. L., *After Phrenology : Neural Reuse and the Interactive Brain*, Cambridge MA, MIT Press, 2014.
- Anscombe, G. E. M., *L'intention*, trad. M. Maurice et C. Michon, Paris, Gallimard, 2002.
- Aron, R., *Introduction à la philosophie de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1986.
- Bénesteau, J., *Mensonges freudiens*, Hayen, Mardaga, 2002.
- Berthelot, J.-M. (dir.), *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.
- Borch-Jacobsen, M., *Apprendre à philosopher avec Freud*, Paris, Ellipses, 2018.
- Borch-Jacobsen, M., *Les patients de Freud*, Paris, Éditions Sciences humaines, 2011.
- Borch-Jacobsen, M. et Shamdasani, S., *Le dossier Freud*, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2006.
- Boudon, R., *Croire et savoir*, Paris, Presses universitaires de France, 2012.
- Bouveresse, J., *Le mythe de l'intériorité*, Paris, Minuit, 1987.

- Bouveresse, J., *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud*, Combas, L'éclat, 1997.
- Bouveresse, J., *La rime et la raison*, Paris, Minuit, 1973.
- Carhart-Harris, R. L. et Friston, K. J., « The Default-Mode, Ego-Functions and Free-Energy: A Neurobiological Account of Freudian Ideas », *Brain*, 133(4), 2010, p. 1265-1283.
- Chasseguet-Smirgel, J., « Brèves réflexions critiques sur la construction en analyse », *Revue française de psychanalyse*, 38(2-3), 1974, p. 183-196.
- Chauviré, C., *Ludwig Wittgenstein*, Paris, Seuil, 1989.
- Cioffi, F., *Freud and the Question of Pseudoscience*, Chicago, Open Court, 1998.
- Craver, C. F., *Explaining the Brain*, Oxford, Oxford University Press, 2007.
- Davidson, D., *Actions et événements*, trad. P. Engel, Paris, Presses universitaires de France, 1993.
- Davidson, D., *Paradoxes de l'irrationalité*, trad. P. Engel, Combas, L'éclat, 1991.
- Dennett, D., « The Evolution of Reasons », in B. Bashour et H. Muller (dir.), *Contemporary Philosophical Naturalism and Its Implications*, New York, Routledge, 2014, p. 47-62.
- Dennett, D., *Brainstorms*, Cambridge MA, MIT Press, 1981.
- Dennett, D., *La stratégie de l'interprète*, trad. P. Engel, Paris, Gallimard, 1990.
- Ellenberger, H. F., *Histoire de la découverte de l'inconscient*, trad. J. Feisthauer, Paris, Fayard, 1994.
- Elster, J., « If Marx or Freud Had Never Lived? », in A. Gosseries et Y. Vanderborght (dir.), *Arguing about Justice*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2011, p. 219-227.
- Elster, J., *Explaining Social Behavior*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

- Erwin, E., *A Final Accounting : Philosophical and Empirical Issues in Freudian Psychology*, Cambridge MA, MIT Press, 1996.
- Feline, L., « Explication scientifique », version académique, in M. Kristanek (dir.), *L'encyclopédie philosophique*, 2016. Récupéré de <http://encyclo-philos.fr/10992-2/>
- Fisher, S. et Greenberg, R. P., *Freud Scientifically Reappraised : Testing the Theories and Therapy*, New York, Wiley, 1996.
- Freud, S., *Abrégé de psychanalyse*, trad. A. Berman, Paris, Presses universitaires de France, 1970.
- Freud, S., *Cinq psychanalyses*, trad. M. Bonaparte et R. Loewenstein, Paris, Presses universitaires de France, 1989.
- Freud, S., *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. B. Féron, Paris, Gallimard, 1985.
- Freud, S., *L'interprétation du rêve*, trad. J.-P. Lefebvre, Paris, Seuil, 2013.
- Freud, S., *Introduction à la psychanalyse*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1997.
- Freud, S., *Lettres à Wilhelm Fliess*, trad. F. Kahn et F. Robert, Paris, Presses universitaires de France, 2007.
- Freud, S., *Métapsychologie*, trad. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Gallimard, 1968.
- Freud, S., *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse*, trad. J. Altounian et al., Paris, Presses universitaires de France, 2010.
- Freud, S., *La psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. D. Messier, Paris, Gallimard, 1997.
- Freud, S., *La question de l'analyse profane*, trad. J. Altounian et al., Paris, Gallimard, 1985.
- Freud, S., *Résultats, idées, problèmes II*, trad. J. Altounian et al., Paris, Presses universitaires de France, 1985.

- Freud, S., *Sigmund Freud présenté par lui-même*, trad. F. Cambon, Paris, Gallimard, 1987.
- Freud, S., *La technique psychanalytique*, trad. J. Altounian et P. Cotet, Paris, Presses universitaires de France, 2007.
- Freud, S. et Breuer, J., *Études sur l'hystérie*, trad. A. Berman, Paris, Presses universitaires de France, 1967.
- Frith, C. D., *Neuropsychologie cognitive de la schizophrénie*, trad. B. Pachoud, Paris, Presses universitaires de France, 1996.
- Gardner, S., « Psychoanalysis, Science, and Commonsense », *Philosophy, Psychiatry, & Psychology*, 2(2), 1995, p. 93-113.
- Gardner, S., *Irrationality and the Philosophy of Psychoanalysis*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.
- Gendler, T. S., « Alief and Belief », *Journal of Philosophy*, 105(10), 2008, p. 634-663.
- Gipps, R. et Lacewing, M. (dir.), *Oxford Textbook of Philosophy and Psychoanalysis*, Oxford, Oxford University Press, 2019.
- Gould, S. J. et Lewontin, R. C., « The Spandrels of San Marco and the Panglossian Paradigm : A Critique of the Adaptationist Programme », *Proceedings of the Royal Society*, B 205, 1979, p. 581-598.
- Grünbaum, A., *Les fondements de la psychanalyse*, trad. J.-C. Dumoncel, Paris, Presses universitaires de France, 1996.
- Grünbaum, A., *Validation in the Clinical Theory of Psychoanalysis*, Madison CT, International Universities Press, 1993.
- Guillin, V., *Auguste Comte and John Stuart Mill on Sexual Equality*, Leiden, Brill, 2009.
- Habermas, J., *Connaissance et intérêt*, trad. G. Cléménçon, Paris, Gallimard, 2006.

- Heidegger, M., *Être et temps*, trad. E. Martineau, Paris, Authentica, 1985.
- Hempel, C., *Éléments d'épistémologie*, trad. B. Saint-Sernin, Paris, Armand Colin, 2006.
- Hobson, A., « Psychoanalytic Dream Theory : A Critique Based upon Modern Neurophysiology », in P. Clark et C. Wright (dir.), *Mind, Psychoanalysis and Science*, Oxford, Blackwell, 1988, p. 277-308.
- Hook, S. (dir.), *Psychoanalysis, Scientific Method, and Philosophy : A Symposium*, New York, New York University Press, 1959.
- Hopkins, J., « The Interpretation of Dreams », in J. Neu (dir.), *The Cambridge Companion to Freud*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1991, p. 86-135.
- Hopkins, J., « Introduction : Philosophy and Psychoanalysis », in R. Wollheim et J. Hopkins (dir.), *Philosophical Essays on Freud*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. vii-xlv.
- Houdé, O. (dir.), *Vocabulaire de sciences cognitives*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- Hume, D., *Traité de la nature humaine. I. L'entendement*, trad. P. Baranger et P. Saltel, Paris, GF Flammarion, 1995.
- Jaspers, K., *General Psychopathology*, trad. J. Hoenig et M. Hamilton, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1997.
- Kandel, E., « La biologie et le futur de la psychanalyse », trad. J. M. Thurin, *L'évolution psychiatrique*, 67, 2002, p. 40-82.
- Kandel, E., « Un nouveau cadre conceptuel de travail pour la psychiatrie », trad. J. M. Thurin, *L'évolution psychiatrique*, 67, 2002, p. 12-40.
- Kaplan-Solms, K. et Solms, M., *Clinical Studies in Neuro-Psychoanalysis*, New York, Karnac, 2002.
- Kihlström, J. F., « The Cognitive Unconscious », *Science*, 237(4821), 1987, p. 1445-1452.

- Kitcher, P., *Freud's Dream : A Complete Interdisciplinary Science of Mind*, Cambridge MA, MIT Press, 1992.
- Klein, G. S., « Two Theories or One? », *Bulletin of the Menninger Clinic*, 37(2), 1970, p. 102-132.
- Lacewing, M., « Could Psychoanalysis Be a Science? », in K. W. N. Fulford *et al.* (dir.), *Oxford Handbook of Philosophy and Psychiatry*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 1103-1127.
- Laplanche, J. et Pontalis, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.
- Lévi-Strauss, C., *Anthropologie structurale*, Paris, Pocket, 1985.
- Lévi-Strauss, C., *Race et histoire*, Paris, Denoël, 1987.
- Masson, J. M., *Le réel escamoté*, trad. C. Monod, Paris, Aubier, 1984.
- Melden, A., « L'action libre », trad. M. Neuberg, in M. Neuberg (dir.), *Théorie de l'action*, Liège, Mardaga, 1997, p. 42-46.
- Mill, J. M., *Système de logique*, trad. L. Peisse, Liège, Mardaga, 1988.
- Ogien, R., *Les causes et les raisons*, Nîmes, Chambon, 1995.
- Pataki, T., *Wish-Fulfilment in Philosophy and Psychoanalysis*, New York, Routledge, 2014.
- Pears, D., « The Goals and Strategies of Self-Deception », in J. Elster (dir.), *The Multiple Self*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 59-77.
- Pears, D., « Self-Deceptive Belief-Formation », *Synthese*, 89(3), 1991, p. 393-405.
- Pears, D., *Motivated Irrationality*, Oxford, Oxford University Press, 1984.
- Pommier, G., *Qu'est-ce que le « réel »?*, Toulouse, Érès, 2004.

- Popper, K., *Conjectures et réfutations*, trad. M.-I. et M. de Launay, Paris, Payot, 2006.
- Popper, K., *La quête inachevée*, trad. R. Bouveresse, Paris, Calmann-Lévy, 1981.
- Popper, K., *Le réalisme et la science*, trad. A. Boyer et D. Andler, Paris, Hermann, 1990.
- Pribram, K. et Gill, M., *Le « Projet de psychologie scientifique » de Freud : un nouveau regard*, trad. A. Rauzy, Paris, Presses universitaires de France, 1986.
- Prost, A., *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Seuil, 2010.
- Ricœur, P., *La critique et la conviction*, Paris, Hachette, 2001
- Ricœur, P., *De l'interprétation*, Paris, Seuil, 1995.
- Ricœur, P., *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2008.
- Russell, B., « Sur la notion de cause », trad. G. Bourgin, *Philosophie*, 89, 2006, p. 3-20.
- Sartre, J.-P., *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Le livre de poche, 1995.
- Sartre, J.-P., *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 2016.
- Schafer, R., *Un nouveau langage pour la psychanalyse*, trad. S. Valentin et C. Grimal, Paris, Presses universitaires de France, 1990.
- Shorter, E., *A History of Psychiatry*, New York, Wiley, 1997.
- Solms, M. et Turnbull, O., *Le cerveau et le monde interne*, trad. F. Guérolé et G. Marcaggi, Paris, Presses universitaires de France, 2015.
- Stremlet, É. et Castel, P.-H., « Les débuts de la neuropsychanalyse », in L. Ouss *et al.* (dir.), *Vers une neuropsychanalyse?*, Paris, Odile Jacob, 2009, p. 11-31.
- Sulloway, F., *Freud biologiste de l'esprit*, trad. J. Lelaidier, Paris, Fayard, 1979.

- Van Rillaer, J., *Les illusions de la psychanalyse*, Hayen, Mardaga, 1980.
- Viderman, S., *La construction de l'espace analytique*, Paris, Gallimard, 1982.
- Von Wright, G. H., *Expliquer et comprendre*, trad. O. Fontaine, Paris, Ithaque, 2017.
- Walpold, B. E., « How Important Are the Common Factors in Psychotherapy? An Update », *World Psychiatry*, 14(3), 2015, p. 270-277.
- Wittgenstein, L., *Le cahier bleu et le cahier brun*, trad. M. Goldberg et J. Sackur, Paris, Gallimard, 1996.
- Wittgenstein, L., *Leçons et conversations sur l'esthétique, la psychologie et la croyance religieuse*, trad. J. Fauve, Paris, Gallimard, 1992.
- Wittgenstein, L., *Recherches philosophiques*, trad. F. Dastur et al., Paris, Gallimard, 2014.
- Yi, M.-K., *Herméneutique et psychanalyse, si proches... si étrangères*, Paris, Presses universitaires de France, 2000.
- Zeller, A., « An Experimental Analogue of Repression: II. The Effect of Individual Failure and Success on Memory Measured by Relearning », *Journal of Experimental Psychology*, 40, 1950, p. 411-422.